



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

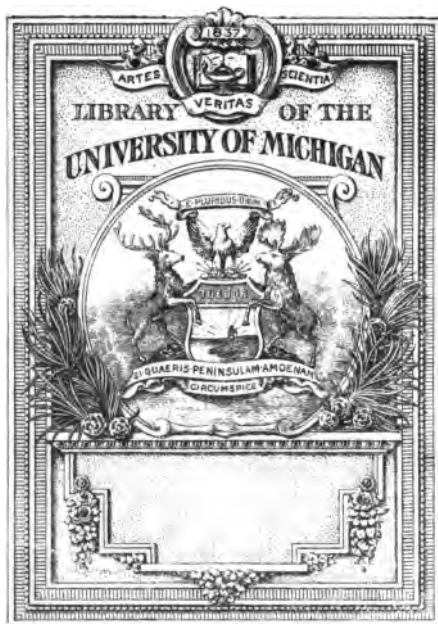
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



8418

H17A



PRINCESSE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

L'ABBÉ CONSTANTIN, 85^e édition	1 vol.
CRIVETTE, 67^e édition.....	1 —
L'INVASION, souvenirs et récits, 16^e édition	1 —
MADAME ET MONSIEUR CARDINAL, 43^e édition...	1 —
UN MARIAGE D'AMOUR, 31^e édition.....	1 —
LES PETITES CARDINAL, 38^e édition.....	1 —

LUDOVIC HALÉVY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRINCESSE

UN GRAND MARIAGE
LES TROIS COUPS DE FOUDRE
MON CAMARADE MUSSARD

VINGT-TROISIÈME ÉDITION



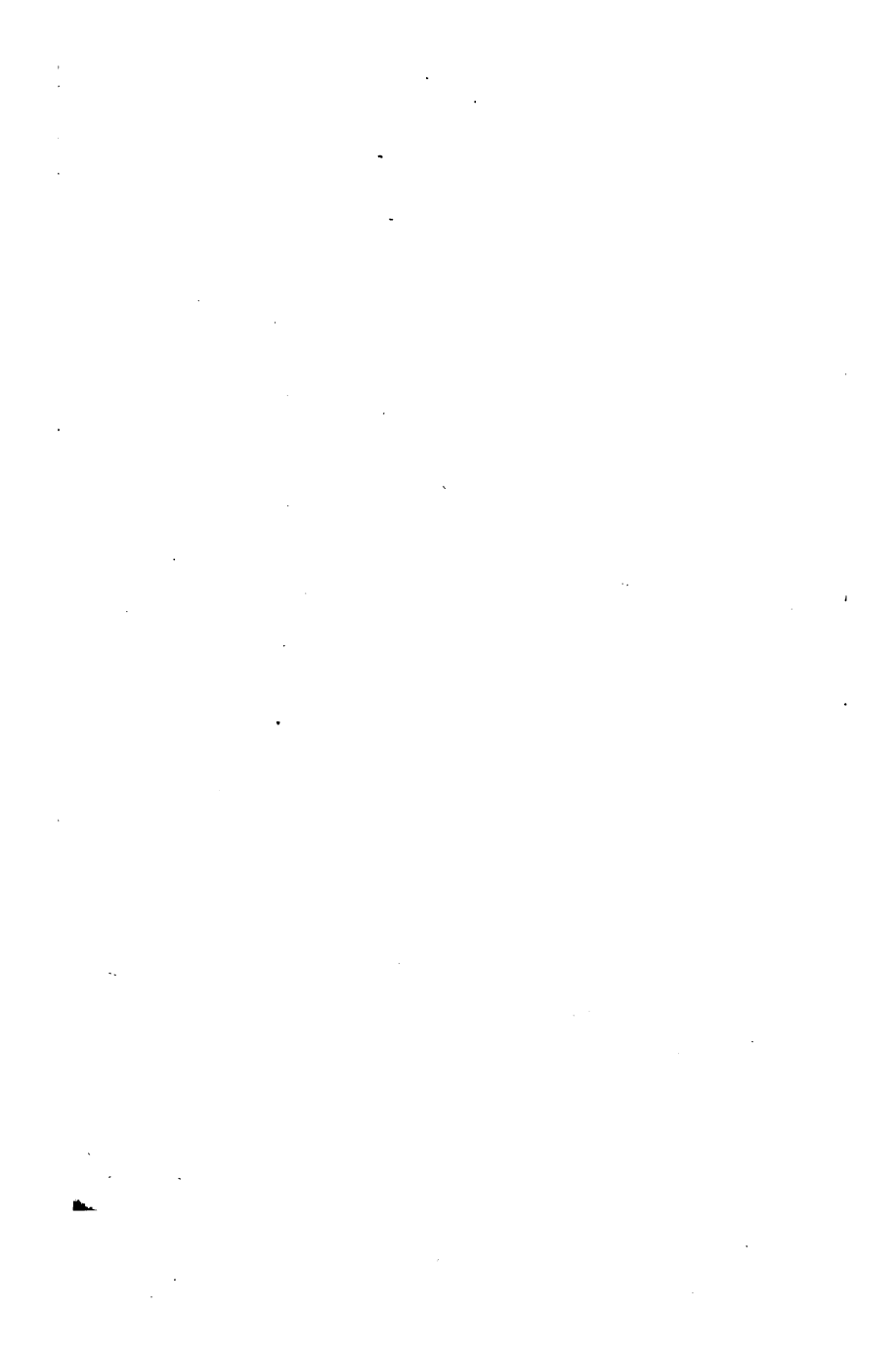
PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1887

Droits de reproduction et de traduction réservés.



030 (C) m.
A MON AMI

ALBERT BOULANGER CAVÉ

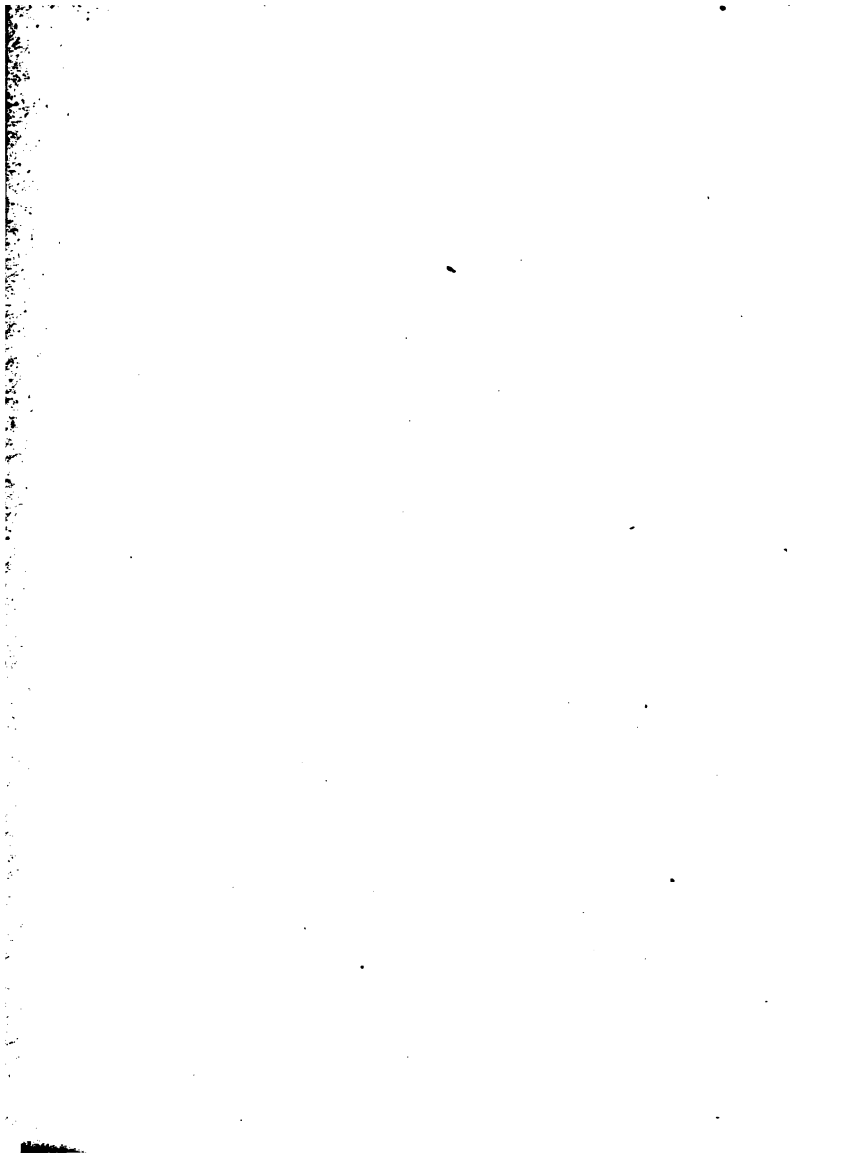
EN TÉMOIGNAGE

DE NOTRE FIDÈLE AFFECTION

LUDOVIC HALÉVY

149533

PRINCESSE



10 mars 1884, deux heures du matin.

— Eh bien ! comment le trouves-tu ?

C'était tout à l'heure... Nous sortions, maman et moi, d'un bal chez les Martin-Bouchard, les gros marchands de fer de la rue Amelot... Charlotte, leur fille aînée, se marie ; elle épouse un fabricant de rouenneries, affreusement riche et affreusement commun. De là cette fête qui réunissait les délicieuses notabilités de la fonte et de la cotonnade.

Nous montons en voiture... Pierre, la portière refermée, n'avait pas encore eu le temps

de remonter sur le siège, et déjà maman, d'une voix légèrement étranglée par l'émotion, m'adressait la phrase traditionnelle :

— Eh bien ! comment le trouves-tu ?

Alors, moi, candide :

— Qui ça, maman ?

— Ce jeune homme !

Moi, de plus en plus candide :

— Quel jeune homme, maman ?

— Mon enfant, tu sais bien de qui je veux parler.

Si je le savais ! Il était évidemment question d'un certain blondin tirant sur le roux, lequel m'avait été présenté par madame Marquesson, une marieuse enragée qui n'en est pas avec moi à son coup d'essai.

De dix heures du soir à une heure du matin, ce monsieur avait fait, entre maman et moi, une égale répartition de son esprit et de ses grâces, m'obsédant de ses invitations, m'arrachant, à force d'importunités, une valse et deux quadrilles, puis, dès que je réussissais à me tirer

de ses griffes, se rejetant sur maman, qui le couvait du regard, souriait à ses discours et paraissait charmée de son éloquence.

Je me méfiais de ce jeune rougeaud. C'est toujours à moi qu'ils en veulent, ces petits messieurs qui font la cour à maman... Celui-là, d'ailleurs, n'avait eu qu'à se montrer pour me prendre sur les nerfs.

Cependant, continuant de jouer les ingénues, je répondis à maman :

— Je ne sais pas du tout, pas du tout de qui tu veux parler.

— Mais de ce jeune homme avec qui tu as dansé le dernier quadrille !

Et, là-dessus, voilà maman qui s'enflamme, la voilà qui, toute frémissante et toute débordante d'enthousiasme, se met à me raconter l'existence de ce monsieur... Elle commence par passer en revue toute sa famille, une vieille et respectable famille dans laquelle il n'y a jamais eu que de bons cœurs et de braves gens. Le père, magistrat intègre, conseiller à la cour de

Paris ; sa mère, une sainte et digne femme, ayant admirablement élevé ses enfants... car il a deux sœurs, ce monsieur, charmantes toutes deux, et mariées, l'une à un charmant notaire et l'autre à un non moins charmant médecin. Quant à lui, oh ! lui, la huitième merveille du monde, le mérite, la sagesse et la raison mêmes !... Très intelligent, très distingué, adorant sa mère et... c'était là le bouquet !... et sorti le premier de l'École centrale !

— Le premier ! répétait maman, le premier ! le premier !!!

Alors, moi, je ne fus pas maîtresse d'un véritable mouvement de colère, et, prenant la parole à mon tour :

— Un ingénieur ! jamais ! maman, jamais ! J'en ai déjà refusé sept ou huit, tous sortis de l'École Centrale ou de l'École polytechnique, tous gentils comme des amours, tous sages comme des images !... Et, s'il s'en présente d'autres, je les refuserai tous, sans même prendre la peine de les regarder... Sache bien

cela, et cesse de me tourmenter ainsi... Tu y mets de l'acharnement... c'est une véritable persécution, et j'en meurs, maman, oui, j'en meurs!...

Je n'étais pas au bout de cette belle tirade, que nous tombions dans les bras l'une de l'autre, en larmes toutes deux : moi, des larmes d'énervement, maman, des larmes de tendresse ; moi désespérée, maman bouleversée. Elle est si bonne, si bonne, si bonne ; sans cette rage de me faire épouser un ingénieur, ce serait une véritable perfection que maman.

Jamais il n'y eut, dans un landau, de une heure à une heure un quart du matin, scène plus navrante et plus ridicule. Tout en confondant nos larmes, nous échangeions des phrases entrecoupées :

— Ma chérie, tu sais comme je t'aime.

— Oui, maman, je le sais, mais pas d'ingénieur !

— Je ne veux que ton bonheur.

— Pas d'ingénieur !

— Ne parlons pas de cela.

— Si fait... parlons-en... pas d'ingénieur !... pas d'ingénieur !

Nous avons fait la paix, naturellement, maman et moi. Elle m'a promis de ne plus jamais me dire un mot du personnage de ce soir.

Et cependant je me sens prise d'un immense découragement. Je n'échapperai pas à ma destinée. Je me défendrai, je me débattrai, mais pour succomber, en fin de compte, et pour être la proie d'un de ces anciens élèves de l'École polytechnique ou de l'École centrale qui me guettent, m'entourent et m'enserrent.

En ce moment, j'entends marcher sous ma fenêtre, les pas résonnent nettement dans le silence de la nuit. C'est un ingénieur, j'en suis sûre, c'est un ingénieur ou un chimiste, car ils en sont aussi, les chimistes !

11 mars.

Et pourquoi maman a-t-elle un cœur si faible et des yeux si tendres pour tous ces jeunes sa-

vants acharnés à ma poursuite ? Parce que j'ai un frère, un méchant petit garnement, très gentil d'ailleurs, très drôle, et que j'adore... lequel frère a autant de fureur pour le plaisir que d'horreur pour le travail. Ce n'est pas moi qui l'en blâmerai.

Octave a vingt-trois ans, et en voilà dix-neuf qu'il fait le désespoir de papa et de maman... Il avait quatre ans... on l'a planté devant un alphabet et on a essayé de lui apprendre ses lettres... Il s'est mis à crier, à pleurer, à hurler : *J'veux pas travailler ! J'veux m'amuser !* Il est aujourd'hui exactement dans les mêmes idées.. Il s'en est tenu à cette phrase-là et n'a jamais dit autre chose : il ne veut pas travailler, il veut s'amuser.

Lorsque papa, pour le mettre au courant des affaires de la maison, a voulu le calfeutrer dans un bureau, de neuf heures du matin à cinq heures du soir, Octave s'est mutiné. Il a déclaré qu'il n'entendait et n'entendrait jamais rien à la fabrication et à la vente du papier,

qu'il ne ferait que des bêtises s'il s'avisait de faire quelque chose, et que, dans l'intérêt même de la maison, il valait bien mieux qu'il ne fit rien du tout.

Et sa résistance a été si ferme, sa paresse si énergique, que papa a dû s'avouer vaincu et se contenter de payer docilement les dettes d'Octave. De là de gros orages ; mais, comme il n'y a rien de meilleur que papa, si ce n'est maman, tout finit par s'arranger.

Il est riche, papa, très riche, cela n'est pas douteux... Quand Octave a commencé à se divertir, il a trouvé tout de suite des gens qui se sont disputé l'honneur de lui prêter de l'argent, et il me disait :

— Vois-tu, Catherine, nous pouvons être tranquilles... Papa a beaucoup, beaucoup d'argent. Je trouve du crédit très facilement et à des intérêts très raisonnables. C'est de bon augure.

Et, au mois de décembre dernier, lorsque papa, d'un seul coup, a dû tirer de sa caisse

une cinquantaine de mille francs, Octave me disait :

— Évidemment papa a crié, il ne pouvait pas ne pas crier ; mais, pour qu'il n'ait pas crié plus qu'il n'a crié, il faut qu'il soit diablement riche !... Il y a des millions dans la maison, Catherine, et nous pouvons nous amuser.

Alors Octave fait danser l'argent de papa, et comme il est pleinement démontré que jamais il ne sera bon à rien, que jamais il ne pourra reprendre la suite des affaires de papa, que jamais il ne pourra diriger nos ateliers de Paris, nos usines d'Angoulême et nos moulins de Besançon, il faut que ce soit moi, moi qui me sacrifie ! ce n'est pas moi qui suis à marier, c'est la fabrique !... A qui les grandes papeteries Duval ?... Et, par-dessus le marché, à qui la pauvre petite Duval qui n'est ni trop laide, ni trop sottre ?... C'est, du moins, mon très humble avis.

Et je devrais, les yeux fermés, en jeune fille bien bête, bien sage et bien obéissante, ac-

cepter le premier ingénieur venu qui saura faire marcher nos machines et tourner nos moulins... Non... Non! cent fois non! Octave s'amuse, c'est à merveille, mais moi aussi je veux m'amuser... et je m'amuserai!

12 mars.

Quelle est au juste la fortune de papa? Quelle sera ma dot? Voilà ce que j'aimerais à savoir. Et comment aborder avec maman cette grosse question? Je ne manque certainement pas d'aplomb, et je n'ose pas cependant, je n'ose pas.

Je me rappelle très bien... quand j'étais petite fille, papa et maman parlaient très souvent affaires et argent devant moi... c'était même, le soir, après le dîner, le fond de la conversation... J'avais dix ou douze ans, je jouais encore à la poupée; dans mon coin, j'avais l'air de ne pas écouter, mais j'entendais très bien.

Souvent papa s'amusait à faire des comptes sur de grandes feuilles de papier, et maman répétait avec admiration :

— Quoi, tant que celà ! Quoi, tant que cela !

On ne disait pas les chiffres, mais je comprenais qu'ils devaient être gros... Et puis papa me prenait dans ses bras et me faisait sauter sur ses genoux en disant :

— Elle ne mourra pas de faim, cette petite bonne femme-là.

Depuis que *cette petite bonne femme-là* est devenue une grande jeune fille, on ne fait plus de comptes devant elle... Papa quelquefois, cependant, ne peut pas se tenir; il est fier de mener si bien cette grande maison, il est fier de gagner, à lui tout seul, tout cet argent-là — ce n'est pas Octave qui l'aide, bien au contraire — et alors il lui échappe, de temps en temps, des phrases qui me prouvent qu'il ne lui serait pas difficile de me donner une dot énorme, si la fantaisie lui en prenait. Mais, tout aussitôt, à ces phrases-là, maman dresse l'oreille, et, par

de petits clignements d'yeux précipités, avertit papa qu'il ne faut pas parler de ces choses-là devant moi... Cela pourrait me donner des idées de luxe et de grandeur.

Pauvre maman ! Si elle savait ! Il y a longtemps que c'est chose faite ! Toute petite, je les avais ces idées-là ! J'étais déjà ce que je suis, on change si peu... on se développe, voilà tout. J'aimais à faire de l'effet, et j'en faisais, car j'avais — et fort heureusement je les ai toujours — de très grands, de très beaux yeux, lumineux, profonds et parlants. J'avais l'instinct du luxe et de la dépense ; l'argent — dès que j'en avais — ne me tenait pas aux doigts ; il ne me paraissait bon qu'à être dépensé, et tout de suite, tout de suite. J'adorais les joujoux qui coûtent très cher et se cassent très vite...

Mais ma folie, c'était la toilette. Un jour — j'avais six ou sept ans, — papa me demanda ce que je voulais pour ma fête :

— Une robe, m'écriai-je, une robe rouge pour être belle et pour qu'on me regarde dans la rue.

Je ne pouvais voir, sans jalousie, sans colère, sans désespoir, celles de mes petites amies qui étaient mieux mises que moi, et plus élégantes, et plus regardées.

Comme je les ai connues ces douleurs-là, et comme je les connais encore !

Maman, avec son intelligence qui est très grande, maman n'a jamais su ce que c'est qu'une couturière, jamais ce que c'est qu'une robe... Elle ne s'en doute pas ! elle se laisse mettre n'importe quoi sur les épaules, et se croit habillée ; quand je proteste, quand j'implore, quand je supplie, quand je demande à genoux une autre couturière, une couturière qui me comprenne et qui fasse de moi ce qu'on en peut faire, il me semble, maman me répond qu'elle ne quittera jamais madame Saillard ! Et pourquoi ? Ah ! c'est une question de sentiment ! Madame Saillard a fait la robe de noces de maman... et maman a été si heureuse, si heureuse depuis cette robe-là !

Car il n'y a pas au monde de ménage compa-

nable au ménage de papa et de maman. Ils vont célébrer dans six mois leurs noces d'argent, et c'est encore aujourd'hui, après un quart de siècle, la même affection, la même tendresse. Marguerite, la vieille bonne qui m'a élevée, me raconte, de temps en temps, et toujours avec attendrissement, l'histoire du mariage de maman.

Rien de plus touchant... Grand-papa, qui était déjà très riche, voulait faire épouser à papa la fille d'un notaire qui avait cent mille écus de dot; mais papa voulait épouser maman qui était pauvre, qui était belle et qui était sa cousine... absolument comme dans les romans anglais... Et c'est l'amour qui a triomphé, toujours comme dans les romans anglais... mais seulement après deux longues années de combats, de luttes et de souffrance, pendant lesquelles, héroïquement, papa refusait tous les beaux mariages qui lui étaient offerts par grand-papa. Il ne voulait que maman, et il l'a eue, et ils ont été parfaitement heureux, et

ils le seraient encore, s'ils n'avaient pas un fils qui aime trop le plaisir et une fille qui n'aime pas assez les ingénieurs.

Papa a toujours vécu pour sa fabrique et maman pour papa... La fabrique allait bien, papa allait bien, tout allait bien... On a continué de vivre dans cette maison, comme on y vivait il y a cinquante ans. Dans le salon, les mêmes vieux fauteuils d'acajou rangés contre le mur depuis le premier Empire... Des meubles de Jacob, des meubles terribles, inusables, éternels, indestructibles. J'ai essayé de casser un fauteuil, je n'ai pas pu. Une excellente cuisinière et une très bonne table, voilà notre seul luxe, parce que papa est gourmand, et que, lorsqu'il a bien travaillé toute la journée, il aime à bien dîner le soir... Quant à maman, pas un défaut, pas un, pas même celui-là... Elle vivrait d'un sou de pain et de deux sous de pommes de terre frites... Seulement elle regarde manger papa, et, comme elle voit qu'il est content, elle est heureuse.

Avare, certes, maman ne l'est pas ; ce serait un défaut, et elle est parfaite ; seulement cela ne l'amuse pas de dépenser de l'argent... excepté pour les pauvres. De ce côté-là, elle donne beaucoup. Ainsi, dernièrement, trente mille francs, d'un seul coup, pour des constructions dans un orphelinat de jeunes filles du faubourg Saint-Antoine. Et elle ne s'en est pas vantée... C'est Octave qui a su la chose indirectement, et, à cette occasion, il me tenait le langage le plus sensé.

— Ce n'est pas raisonnable, me disait-il, ce n'est pas raisonnable, de la part de papa, de ne vouloir me donner que quinze mille francs de pension. Il peut bien faire pour moi autant que pour les petites orphelines du faubourg Saint-Antoine. Eh bien ! si j'avais quarante mille francs par an, avec ça et avec le bésigue, je pourrais joindre les deux bouts... parce que je gagne toujours au bésigue. Mais quinze mille francs ! Qu'est-ce qu'on veut que je fasse avec quinze mille francs ? C'est la misère... Alors

j'emprunte à dix ou douze pour cent... et ce n'est pas cher par le temps qui court... il faut que papa inspire une fameuse confiance... Seulement, au bout du compte, ces dix, ces douze pour cent, qui est-ce qui les paie, ça n'est pas moi, c'est papa... Il aurait donc avantage à les économiser, en me donnant quarante mille francs par an. J'ai tâché d'expliquer ça à maman, elle n'a pas compris... elle ne pouvait pas comprendre. Tu la connais, maman. Quinze mille francs, ça lui fait l'effet d'une somme énorme. Je suis sûr qu'elle trouve que je devrais mettre de l'argent à la caisse d'épargne.

Je dois dire que, ce jour-là, j'ai été contente, très contente d'Octave.

— Papa est colossalement riche, a-t-il ajouté. J'ai su, ces jours derniers, qu'il y a trois ans, au moment où l'on voulait tout mettre en actions, un banquier lui avait offert d'acheter en bloc, pour huit millions, les papeteries, les usines, les chutes d'eau, le matériel, les terrains, les bâtiments, l'achalandage, tout enfin.

Et papa a refusé huit millions, c'est-à-dire près de quatre cent mille livres de rente, cela signifie qu'il gagne un demi-million par an... Et alors, comme papa ne dépense rien, je ne sais pas moi... je n'ose même plus calculer... Nous devons avoir un jour, chacun, cinq, six, sept millions... Et ce n'est rien pour papa que quarante mille francs. Si, d'ailleurs, je les demande pour moi, a-t-il ajouté, j'estime qu'on devrait aussi les dépenser pour toi. Est-ce qu'on ne devrait pas te laisser monter à cheval ? Ah ! si papa faisait les choses comme il devrait les faire, au lieu de brocanter, dans mon dénue-ment, au Tattersall ou chez Chéri, de malheureuses biques de cinquante louis, je m'en irais à Londres, et je ramènerais de là-bas deux vrais chevaux, l'un pour toi, l'autre pour moi. Tu serais délicieuse en amazone. Tu es charmante, tout à fait charmante, c'est moi qui te le dis, et j'ai la prétention de m'y connaître. Si tu étais entre les pattes d'une couturière sérieuse — et je pourrais t'en indiquer, des couturières —

il n'y aurait pas de plus jolie fille que toi dans Paris. Tu t'ennuies, tu veux te marier; les petits ingénieurs de maman ne te tentent pas, tu les envoies tous promener, tu as cent fois raison. Ce n'est pas juste qu'on veuille te condamner à épouser un ingénieur, parce que je suis incapable de diriger la maison. Je sais bien ce que tu désires, et le mari qu'il te faudrait. Ce n'est pas maman qui te trouvera ce mari-là, c'est moi. Avec la taille que tu as, et la dot que tu dois avoir, nous n'aurions pas fait ensemble dix fois le tour du Bois, que nous verrions trotter et galoper derrière nous de jolis petits messieurs munis d'un titre et d'une particule, et grillant d'envie d'échanger la moitié de ce titre et de cette particule contre la moitié des millions de papa. Et cela ne me déplairait aucunement d'avoir un beau-frère qui serait du monde. Mais va donc faire comprendre ça à papa et à maman ! Ils ont été heureux en vivant d'une certaine façon, et ils sont convaincus que nous ne pouvons être heureux qu'en vivant de cette

façon-là. Il n'y a pas à leur en vouloir, mais il faut tenir bon, ma chère, il faut tenir bon.

C'est à quoi j'étais résolue, pour ma part ; je n'en ai pas moins été très heureuse de trouver Octave dans des idées aussi parfaitement raisonnables.

Mais pourquoi suis-je telle que je suis ? Pourquoi sommes-nous, Octave et moi, si différents de papa et maman ? Papa si avide de travail, et Octave de plaisir ! Papa si enragé pour gagner de l'argent, et Octave pour en dépenser ! Maman si calme, si reposée, si paisible ! Moi si nerveuse, si inquiète, si agitée !

Octave dit que papa et maman sont de leur temps, et nous deux du nôtre qui n'est pas du tout le même, qu'ils ne sont plus dans le mouvement, que nous y sommes en plein, et que nous avons raison d'y être. Octave va plus loin... Il considère que c'est notre devoir de faire rentrer dans la circulation un peu — et même beaucoup — de l'argent entassé dans cette maison. Tâchons donc de remplir, et de notre

mieux, et le plus tôt possible, cette fonction sociale.

22 mars.

Papa, le matin, reçoit quatre ou cinq journaux. Il les regarde plutôt qu'il ne les lit... c'est l'affaire d'un petit quart d'heure, et les journaux vont s'entasser dans la corbeille à papier. Alors moi, de temps en temps, dans la journée, quand papa n'est pas là, je vais fourrager dans la corbeille. C'est mal ce que je fais là, c'est très mal, je le sais, car maman ne veut pas que je lise les journaux, et elle a bien raison, maman ! Il y a des choses dans les journaux, des choses !... Mais, dès que je tombe sur une de ces choses-là, tout de suite, le plus honnêtement du monde, et sans même essayer de comprendre, je passe... le passage.

Ce que je recherche avidement, c'est tout ce qui me parle de Paris, du vrai Paris, de ce Paris qui commence dans les environs de l'Opéra et qui finit dans les environs de l'Arc de l'Étoile.

A quelle distance de nous, hélas! Rue Pavée, au Marais! C'est là que je suis née, là que je vis, là que j'étouffe, dans notre vieille maison flanquée de notre vieille fabrique de papier, en pleine province. Quand nous sortons en voiture avec maman, c'est tout un voyage pour arriver à Paris... Enfin, voici la rue de la Paix et ces quatre files de voitures alignées devant les grandes couturières, les grandes modistes et les grands bijoutiers de Paris. L'air devient plus vif, plus léger, plus doux à respirer... je retrouve ma patrie... Chez moi!... je me sens chez moi!

Une voiture s'arrête, un merveilleux petit coupé, le comble de l'élégance dans sa simplicité. Un groom ouvre la portière, une femme traverse rapidement le trottoir, et tous les regards sont sur elle... Sa jeunesse est douteuse, cependant, et sa beauté médiocre; mais ce qui en elle est admirable et ce qui est admiré, c'est un tas de petits chiffons délicieusement arrangés et audacieusement portés, puis c'est une

certain allure, une certaine démarche, un certain air dégagé, libre, hardi.

Ah! comme je saurais bien le prendre cet air-là! Comme je saurais être riche, et comme je saurais être jolie, si maman me laissait seulement m'habiller à ma guise et ne me condamnerait pas à passer par les mains de l'affreuse madame Saillard.

En attendant, dans les journaux de papa, je lis, je dévore tous ces articles intitulés : *La Vie Parisienne*, — *High life*, — *Échos du grand monde*, etc., etc. Toutes ces chroniques signées : *Violette*, *Fanfreluche*, *Brimborion*, *Veloutine*, etc., tous ces récits de grands mariages, grands bals, grandes premières représentations, grandes ventes de charité.

Dans ces articles, je trouve des noms de femmes du monde, et aussi des noms de femmes de théâtre. On me raconte par qui et de quelle façon les unes et les autres sont habillées, si bien que c'est un curieux petit méli-mélo de baronnes et de modistes, de comédiennes et

de marquises, de corsetières et de duchesses.

Une cinquantaine de femmes, toujours les mêmes, paraissent représenter, à elles seules, le luxe et l'élégance de Paris. Du matin au soir, dans ces chroniques, je les suis, pas à pas, heure par heure. On me montre la princesse de X^{***} galopant, à dix heures du matin, dans l'allée des Acacias, sur un cheval de douze mille francs... On me dit les noms des cavaliers qui lui font cortège... Elle s'arrête à la *Potinière*, et là, le plus joyeusement du monde, bavarde pendant un quart d'heure... Et je sais ce que c'est que la *Potinière*... Octave me l'a expliqué. Il monte à cheval, lui, le matin; il va à la *Potinière*, lui!

Cette princesse de X^{***}, je la retrouve à la Marche, dans l'après-midi... et le chroniqueur me décrit minutieusement son costume : une sorte de vareuse de matelot, à boutons de métal, avec un petit chapeau de canotier planté sur l'oreille... Sur la pelouse, à côté du mail, on a dressé une table toute couverte de roses; la

princesse et ses amis mangent du pâté de foie gras et boivent du vin de Champagne.

Je la retrouve, le soir, à minuit, chez la duchesse de Z^{***}. C'est une des grandes fêtes de la saison, des tableaux vivants... Un rideau s'entr'ouvre, et, parmi les fleurs et les verdure, sous un flot de lumière électrique, l'amazone du bois de Boulogne, la canotière de la Marche, transformée en Diane chasseresse, montre des bras incomparables, des épaules idéales et les deux plus jolis pieds de Paris.

Voilà ce que papa ne lit pas dans les journaux... mais voilà ce que je lis, moi. Il me semble alors que je pénètre dans un monde enchanté, où tout est joie, plaisir et ravissement. C'est comme une féerie qui se déroule sous mes yeux, dans un ruissellement de satin et de dentelles, de perles et de diamants. Un seul rêve emplit ma pensée, un seul désir m'agite, une seule ambition me saisit et me possède tout entière...

Moi aussi, être, un jour, une de ces femmes

sur lesquelles Paris a sans cesse les yeux fixés ! Et, moi aussi, au lendemain d'un grand bal, délicieusement lasse, entendant encore à mon oreille le bourdonnement de déclarations aimables et tendres, sentant encore sur mes épaules la caresse et la flamme de mille regards admirateurs, moi aussi lire dans le *Carnet d'une mondaine* ou dans les *Notes d'une Parisienne*, que la plus jolie à ce bal, et la plus fêtée, et la plus entourée, et la mieux attifée, et la plus jalousée, c'était moi, moi, moi, Catherine Duval, métamorphosée en marquise, ou en comtesse de je ne sais quoi !

24 mars.

Cependant, à côté de la combinaison de l'ingénieur, il y aurait bien pour maman une autre combinaison... Si j'aimais ! oui, si j'aimais ! Elle n'avait pas un sou de dot, maman, et papa l'a épousée par amour...

De cette grande aventure, il lui est resté un

petit fond romanesque et sentimental. S'il y avait, par hasard, dans les bureaux de papa, un bon petit commis à douze cents francs, bien pauvre, mais bien sage, bien raisonnable, bien appliqué et soutenant sa vieille mère par son travail... et si j'allais trouver maman, et si je lui disais : « Maman, voilà celui que j'aime ! » maman se sentirait le cœur attendri, et, comme papa fait toujours docilement tout ce qu'elle désire, je deviendrais la femme du petit commis.

Et après ? Ce serait la vie de maman... Y a-t-il là quelque chose pour me tenter ? La vie de maman, c'est d'être toujours levée la première dans la maison ; c'est de trotter, tous les matins, pendant trois heures, un gros trousseau de clefs à la main, de la cave au grenier, pour tout régler et tout ordonner ; c'est de ranger ses grandes armoires à linge qui fleurent une odeur de province, une odeur de lavande et de verveine ; c'est de faire impitoyablement la guerre au plus léger grain de poussière qui

s'abat sur ses chers vieux meubles d'acajou...

En somme, toutes les petites manies et toutes les petites joies d'une petite bourgeoise économe et rangée... Maman a été en quelque sorte surprise par la fortune... Elle avait jusque-là vécu très étroitement... Elle est restée ce qu'elle était. Elle ne sait pas être riche... et comme je le saurais bien, moi !

D'ailleurs, la vie de maman, avant tout et par-dessus tout, c'est papa ! Courir, elle-même, dès qu'il rentre, chercher ses pantoufles et l'installer, elle-même, au coin du feu, dans son fauteuil, entre ses cigares et ses journaux ; aller, elle-même, surveiller avec amour à la cuisine les petits plats dont il est friand ; lui faire, elle-même, quand il est souffrant, du thé ou de la camomille ; enfin, avoir toujours, comme un bon caniche fidèle et tendre, les yeux plongés dans les yeux de papa pour surprendre ses moindres désirs... Eh bien ! tout cela, c'était peut-être le bonheur autrefois, mais ça n'est plus le bonheur aujourd'hui ;

je me sens en goût de plaisirs plus violents.

C'est une sainte, maman. L'abbé Picard lui disait l'autre soir :

— Voilà vingt ans, madame Duval, que vous édifiez le Marais.

Et cela est vrai... Mais je ne suis pas une sainte, moi, je suis une très jolie petite Parisienne de 1884, et je plains le Marais, s'il n'a que moi, après maman, pour son édification!

27 mars.

Octave est dans la joie! Il a été reçu hier membre d'un club tout à fait chic qui a été fondé dernièrement, boulevard Malesherbes, et qui a été baptisé du sobriquet de cercle des *Petits-Pois*.

Octave m'a donné un exemplaire de l'annuaire du club, et je viens de faire moi-même, avec beaucoup de soin, le pointage de ses deux cent soixante-deux membres, dont cent quatorze titrés un duc (Espagnol, c'est vrai), deux princes (Italiens, c'est encore vrai), sept

marquis, soixante-trois comtes, dix-neuf vicomtes et vingt-deux barons. Et, dans le nombre, des noms hors ligne, des noms éclatants, des noms historiques!

C'était, depuis quelque temps, l'ambition d'Octave de pénétrer dans ce cercle; il m'en parlait bien souvent et me disait avec désespoir :

— Ah! je n'y arriverai jamais! Tu ne sais pas comme c'est dur, Catherine, de s'appeler Duval, quand on veut se faufiler dans le vrai monde.

Il en est venu à ses fins, cependant, et avec une habileté merveilleuse. Sa grande passion, c'est le bésigue; il y est de première force, et passait la moitié de sa vie dans un affreux petit cercle de rien du tout, un cercle de jeu, où se rencontrent, par amour de la dame de pique, sans se connaître, des gens de tous les mondes.

Or, au commencement du mois dernier, Octave a eu la chance de mettre la main sur un certain petit comte, de grande, très grande famille, et qui a, lui aussi, la rage du bésigue.

Il s'est enfilé, le petit comte — c'est l'expression consacrée. — Octave me parle la langue de son monde, et rien ne m'amuse davantage.

Au bout de la première séance, une séance de sept heures, le petit comte perdait une dizaine de mille francs; il était blême, verdâtre... l'air enfin de quelqu'un qui a perdu dix mille francs et qui ne les a pas dans sa poche. Au petit jour, Octave lui dit avec le plus aimable sourire :

— Ne me payez pas, je vous en prie... Je vous donnerai votre revanche...

Il la lui a donnée, le soir même, et aussi les soirs suivants; mais la veine, obstinément, se déclara pour Octave, qui gagnait, gagnait toujours... Le petit comte, au bout de la semaine, perdait plus de trente mille francs... Or il était à *la côte* et hors d'état de payer en ce moment, une pareille somme. Octave le savait bien; il se montra beau joueur, accepta toutes les revanches demandées et laissa venir patiemment

un retour de chance qui permit à son adversaire de s'acquitter, sans bourse délier.

Mais quel résultat pour Octave! Quand ils avaient joué, la semaine précédente, leur première partie, c'est à peine s'ils se connaissaient:

— Voulez-vous faire un bésigue, Monsieur?

— Avec plaisir, Monsieur.

Voilà où ils en étaient. Ils s'appellent *mon cher ami* maintenant, et, lorsque Octave, le plus négligemment du monde, donna à entendre qu'il ne lui serait pas désagréable d'entrer aux *Petits-Pois*:

— Comment donc, mon cher ami, s'écria le petit comte, je suis du comité et je veux être votre parrain. Nous serons là bien mieux qu'ici pour faire notre bésigue.

Et voilà comment Octave est entré aux *Petits-Pois*!

29 mars.

Nous déjeunions, ce matin, tous les trois, papa, maman et moi; nous prenions notre cho-

colat, notre immuable, notre éternel chocolat. Il était huit heures cinq, et à huit heures, montre en main, je dois être habillée, corsetée, coiffée, prête à tout événement. Je ne sais pas ce que c'est qu'un peignoir. Il faut que je sois, dès l'aube, dès le saut du lit, correctement sanglée et ficelée. J'ai été élevée et suis strictement maintenue dans les bons principes... Et, tous les jours, entre le premier et le second déjeuner, une heure de piano, une heure de français et une heure d'anglais. Autrefois, il a même été question d'ajouter à tout cela une heure de ménage et de cuisine.

— Les filles de la reine d'Angleterre, me disait maman, apprennent à se servir elles-mêmes, à balayer leurs chambres, à savonner et à repasser, à faire la cuisine, etc., etc.

Mais j'ai résisté... Papa a été pour moi... Il est quelquefois pour moi contre maman, papa. Voilà pourquoi je ne suis pas une femme complète, pourquoi je ne sais pas faire mon lit et les œufs brouillés. Tous les autres talents, sans aucune exception, je les ai.

Mon Dieu! mon Dieu! quand ne sera-ce plus tous les jours, à la même heure, impitoyablement la même chose? C'est le bonheur de maman, cette existence rigide, ponctuelle, précise, mathématique, tirée au cordeau... C'est mon supplice à moi! Maman, que de vertus vous me faites haïr! Oui, je prends en horreur l'ordre, l'exactitude, la régularité. Je me sens, par accès, des instincts de vagabonde et de bohémienne. Je voudrais être mal vêtue, mal couchée, mal nourrie, jouer avec les apprentis de la fabrique dans la rue, déjeuner de deux sous de pommes de terre frites, boire dans le creux de ma main aux fontaines publiques, monter à cheval dans un cirque, crever des cerceaux de papier et danser sur la corde raide sans balancier...

Tous les jours, à huit heures dix minutes, *pendant le chocolat*, Pierre apporte le courrier de papa, un énorme courrier, cinquante, soixante, quatre-vingts lettres, des gens qui écrivent de partout pour avoir du papier, du

papier, du papier ! Or, ce matin, dans le courrier, j'aperçois une lettre de faire part... Un mariage ! Elles m'appartiennent, par droit de conquête, ces lettres-là ! Je suis toujours la première à les reconnaître, la première à sauter dessus.

Et voici ce que je lis dans cette lettre de ce matin :

Monsieur et madame Bernardel ont l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Léonie Bernardel, leur fille, avec monsieur le comte Roger de Maumusson.

Léonie Bernardel ! je la connais un peu. Nous avons fait ensemble, à l'église Saint-Paul, notre première communion. Son père est fabricant de papier, comme papa, mais moins riche, bien moins riche que papa. J'ai souvent entendu parler de la maison Bernardel comme d'une bonne maison de second ordre, rien de plus ; tandis que nous sommes, nous, de premier

ordre. Et la voilà comtesse, cette Léonie Bernardel, une vilaine courtaude, rougeaude, lourdaude, blondasse et fadasse.

Je ne peux retenir un petit cri.

— Qu'est-ce donc? dit maman.

— Tiens, lis...

Et maman aussi a son petit cri.

— Ces Bernardel sont fous!

— Complètement fous! ajoute papa, après avoir lu à son tour.

Par là-dessus, grand, grand discours de maman... Rien de plus ridicule que ces mariages-là! Ils tournent mal toujours! On ne doit pas chercher à sortir de son monde! Et cætera... et cætera...

Je le connaissais, ce discours, pour en avoir été bien souvent régalée. Papa approuvait en silence, de la tête, tout en parcourant ses lettres, ses chères lettres d'affaires.

Moi, je n'ai pas bronché; j'ai eu l'air de ne pas entendre. Je découpais et je beurrais mes tartines avec un soin tout particulier; mais j'ai

très bien vu que maman, tout en parlant, me jetait de petits regards à la dérobée, pour tâcher de lire quelque chose sur mon visage.

2 avril.

Pauvre maman ! Comme je la connais ! Quand elle est entrée, ce matin, comme tous les matins, à sept heures et demie, dans ma chambre, je n'ai eu qu'à la regarder pour voir qu'elle n'avait pas son air de tous les jours. Je me suis dit : « Prenons garde ! Il doit y avoir quelque ingénieur sous roche. »

Je me trompais ; ce n'était pas un ingénieur, c'était un notaire ; mais quel notaire ! La perle du notariat ! Tout jeune. Trente et un ans. C'est hier, dimanche, à la messe, qu'il a eu le bonheur de me voir. Il n'y a guère, dans notre monde, que deux combinaisons pour les exhibitions matrimoniales : la messe ou l'Opéra-Comique.

J'ai tout d'abord demandé le nom de ce par-

fait notaire. Certainement je ne m'attendais pas à ce qu'il s'appelât la Trémoille ou La Rochefoucauld... Un notaire! Mais enfin je voulais savoir... Maman était visiblement hésitante, embarrassée. J'ai compris tout de suite que ça devait être horrible... et ça l'était! Mouillard! Il se nomme Mouillard! Je serais madame Mouillard! Quel rêve!

Et, pendant que je restais là, écrasée sous l'horreur d'un tel nom, maman se lançait dans un long discours. Ah! ces Mouillard! ces Mouillard! Une vieille étude, une vieille maison! Et cette maison était là, près, tout près de nous... rue Saint-Antoine... Je resterais sous l'aile maternelle.

Le grand-père Mouillard était notaire, sous Louis-Philippe, là, rue Saint-Antoine... Le père Mouillard, notaire, sous Napoléon III, là, rue Saint-Antoine... Le fils Mouillard — le mien — est notaire, sous la République, là, rue Saint-Antoine... Et. si je consentais à devenir madame Mouillard, au xx^e siècle, sous je ne sais

quel roi, quel empereur ou quelle république, un petit Mouillard, auquel j'aurais contribué, serait notaire, là, toujours rue Saint-Antoine... Ce serait délicieux ! Maman a le talent de découvrir dans Paris de vieilles familles momifiées, pétrifiées, qui ne déménagent jamais, s'incrument là où elles naissent, et y vivent d'une vie qui ressemble à la mort.

Et pendant que je me répétais avec stupeur : « Madame Mouillard ! madame Mouillard ! » maman poursuivait éloquemment le panégyrique de son notaire... Il avait eu une jeunesse admirable !... C'est encore une des manies de maman de me chercher un mari ayant eu une jeunesse admirable... Je sais très bien ce qu'elle entend par là... et, d'ordinaire, je lui permets de célébrer la candeur de ses candidats ; mais aujourd'hui je n'ai pu me contenir, j'ai déclaré que ce que maman appelait une jeunesse admirable, je l'appelais, moi, une jeunesse ridicule...

Maman de lever les bras au ciel et de s'écrier :

— Ridicule!..

— Oui, ridicule, tout ce qu'il y a au monde de plus ridicule!.. Mais restons en là, je t'en prie, maman... Je ne peux pas concevoir que tu aies eu la pensée de me proposer un mari portant un pareil nom... Tu veux m'exaspérer, me pousser à bout, me rendre folle...

— Te rendre folle?

— Oui, et m'obliger à aller me jeter dans un couvent.

— Dans un couvent!

— Oh! cela finira ainsi... Est-ce qu'on peut s'appeler madame Mouillard! Mon parti serait bientôt pris entre ce nom-là et le couvent!

Maman a eu toutes les peines du monde à me calmer, mais j'ai eu encore cause gagnée. Il ne sera plus question de ce monsieur.

3 avril.

Ce matin, sous ce titre : *Les grandes mondaines de l'avenir*, j'ai trouvé, dans un des

journaux de la corbeille, le récit d'un bal blanc chez la marquise de Massy-Pressac, pour les *débuts* de sa fille Théodorine, une des plus jolies, des plus spirituelles et des plus riches jeunes filles du *high life parisien*. Elle doit apporter en dot à son mari deux millions et un château historique en Touraine...

C'est le journal qui dit tout cela... et aussi que la *jeune initiée, ravissante dans sa fraîcheur d'aurore*, a conduit le cotillon avec le comte de Cornillet, *un maître-dont l'imagination enfante des merveilles*. Sa dernière création : *Le Brouillard d'or*, a enlevé tous les suffrages.

Les jeunes filles, à un moment donné, ont été enveloppées, comme par miracle, d'un immense voile de mousseline blanche, toute pailletée d'étoiles d'or. Les danseurs, avec des gestes désespérés, s'efforçaient vainement de percer cette muraille transparente qui les séparait de leurs danseuses. L'effet a été irrésistible. On donnait les noms de ces vingt

jeunes filles enfermées dans ce nuage doré. Toutes appartenaient à la plus haute aristocratie ou à la plus haute finance. On calculait qu'elles devaient représenter cinq millions, l'une dans l'autre, c'est-à-dire, en bloc, une centaine de millions. Et l'on vantait le teint de roses de mademoiselle de Frondeville et le teint de nacre de mademoiselle de Simiane, les yeux mordorés de mademoiselle de Frenanges et les épaules exquises de mademoiselle Palmer.

Et moi aussi j'ai des épaules, et, si je pouvais les montrer, et, si des chroniqueurs étaient là pour les voir, moi aussi, j'en suis sûre, j'aurais d'excellents articles dans les journaux... Mais maman est une femme d'autrefois, qui a les idées d'autrefois. « Une jeune fille ne doit pas se décolleter. » Et quand je lui dis : « Pourquoi, maman, pourquoi? » Elle me répond par des phrases embarrassées... mais je lis clairement dans sa pensée... Maman considère qu'une jeune fille doit conserver pour son mari la

primeur de ses épaules. Il n'y a plus qu'une mère dans Paris pour avoir des idées pareilles, et il faut que ce soit la mienne !

J'ai encore été obligée hier de me laisser traîner au bal chez les Poupinel, rue des Archives, au Marais, toujours au Marais!... Nous n'en sortons pas ! Mortel, ce bal ! Un tas de tout petits jeunes gens, frais et niais, qui me regardaient avec des yeux ahuris et avaient tous la même phrase sur les lèvres :

— Vous êtes, Mademoiselle, la reine de ce bal !

Eh ! je le savais bien... Mais la reine d'un pareil bal... le beau mérite et le beau plaisir ! Ma pauvre chère maman s'obstine à ne pas comprendre que ces fêtes insipides sont pour moi de véritables supplices. Elle adore ces Poupinel, qui sont un peu nos cousins, une bonne vieille famille patriarcale, bien nombreuse, bien unie, et où les baptêmes n'arrêtent pas. Il y a là six ou sept jeunes ménages constamment bénis par la Providence, et chacun de ces

bénédictions est le prétexte d'une épouvantable fête de famille. Quarante, cinquante, soixante personnes autour d'une table en fer à cheval : grands-pères, grand'mères, pères, mères... et des potées d'enfants et de petits-enfants.

Le moment terrible, c'est le dessert ; les vieux portent des toasts et chantent des chansons de circonstance, les mioches débitent des compliments et récitent des fables de La Fontaine. Puis on apporte le *nouveau-né* au centre du fer à cheval, on lui barbouille les lèvres avec deux ou trois gouttes de vin de Bourgogne, le petit avorton pousse aussitôt des cris affreux... et ce sont des rires, des enthousiasmes, des pâmoisons ! *Il est ravissant ! Tout le portrait de son père... de sa mère !*

Et maman, de l'autre bout de la table, me regarde d'un air attendri, et je sais ce qu'il veut dire, cet air attendri... Elle rêve un banquet semblable, et, comme héros de la fête, piaillant et brailant dans sa robe de dentelles, un petit ingénieur de l'avenir. Et, après ce

petit ingénieur, d'autres encore, et tous fabricants de papier, tous, tous !

5 avril.

Ce soir, après le dîner, papa lisait *son* journal dans *son* fauteuil... toujours le même journal, à la même heure, dans le même fauteuil. Maman travaillait à son éternelle broderie, la même toujours. Moi, mécaniquement, automatiquement, du bout des doigts, sans plaisir aucun, la pensée ailleurs, je jouais quelque chose sur le piano... de l'Haydn ou du Mozart ! Les choses d'autrefois... toujours !

Voilà nos soirées ! Pour papa et maman, voilà le bonheur ! Le coin du feu, les joies du foyer. « Catherine, un peu de Mozart. » Ainsi parle maman, tous les soirs, vers huit heures et demie, lorsque nous avons dîné tous les trois, en famille. Je me dirige vers le piano, et, victime obéissante, je commence...

Papa, de temps en temps, s'interrompt dans sa lecture, maman dans sa broderie ; ils se pe-

lotonnent dans leurs fauteuils, ils se regardent, ils me regardent, épanouis, souriants... Puis ils reprennent lecture et broderie, pendant que je continue, moi, à les bercer de ces vieux petits air rococos qui les enchantent et qui m'endorment.

J'ai pianoté ainsi pendant trois quarts d'heure ; puis je me suis levée, et, vacillante, somnolente, pour me réveiller, j'ai marché un peu, de long en large, dans le salon. Je me suis arrêtée devant une fenêtre. La soirée était charmante... une sorte de petit brouillard d'argent avait l'air de danser sous un grand clair de lune. J'ai demandé la permission d'aller faire un petit tour dans le jardin. Maman de jeter les hauts cris ·

— Et le froid ! Tu vas t'enrhumer.

— Tu sais bien, maman, que je ne m'enrhume jamais.

Et je suis partie, non sans avoir été préalablement emmaillotée par maman dans je ne sais combien de manteaux et de tricots.

Dans le jardin, c'était une autre musique, mais la même aussi toujours et bien connue de moi... Toutes les machines de la fabrique chauffaient, sifflaient, ronflaient, grinçaient, grondaient. Une odeur de suie et de charbon me prenait à la gorge, et surtout cette fade odeur de papier ! Les affaires de papa vont à merveille en ce moment. Il gagne un argent fou, et, depuis six semaines, on travaille toutes les nuits jusqu'à deux et trois heures du matin. Rien ne va, paraît-il, dans le monde, excepté le papier.

Je marchais le long du grand mur des bâtiments de la fabrique ; je me suis approchée d'un des petits soupiraux qui éclairent le sous-sol, et j'ai regardé. La grande roue de la machine tournait à toute volée ; des hommes, à pleines pelletées, jetaient du charbon sur les brasiers des fourneaux chauffés à blanc...

C'est pour moi qu'elle travaille cette machine, pour moi que ces ouvriers vont passer la nuit dans cette fournaise, pour moi que,

dans nos grandes usines d'Angoulême, roulent d'autres machines et travaillent d'autres ouvriers, pour moi que, sur le Doubs, des chutes d'eau font marcher une dizaine de moulins... oui, pour moi... pour que je sois riche, très riche !

Mais ce n'est pas pour moi seulement que tant de gens, jour et nuit, se donnent tant de mal, et que, depuis tant d'années, des Duval, de père en fils, au prix de tant de travail, entassent tant d'argent. C'est aussi pour une petite blonde qui se nomme Pauline Verdier et qui joue la comédie au théâtre du Palais-Royal.

Je l'ai vue aujourd'hui, pour la première fois, cette petite blonde. Nous étions allées, maman et moi, dans notre vieille calèche du temps de Louis-Philippe, faire une visite rue de la Chaussée-d'Antin. Sur le boulevard des Italiens, nous tombons dans un embarras de voitures ; nous voilà au pas, au tout petit pas. Au même moment, dans un délicieux petit coupé, venant en sens contraire, j'aperçois, épanoui, radieux,

trionphant, mon frère, mon très cher frère, en compagnie d'une ravissante blondinette, toute jeune, toute drôlette, et qui riait à belles dents. Octave me voit, et tout aussitôt, évidemment sur un mot de lui, la blondinette déploie, d'un seul coup, un grand éventail japonais, derrière lequel s'effondre et disparaît monsieur mon frère. Cependant les deux voitures s'avancent l'une vers l'autre, prises dans la rigueur de la file et condamnées à se frôler ; leurs roues se touchent presque, et je surprends au passage un regard attentif de la blondinette qui nous enveloppait tous : maman, les chevaux, le cocher, la voiture et moi... et une imperceptible petite moue de ses lèvres, signifiant clairement : « Ils n'ont aucun chic, ces gens-là ! » Et moi, je me disais — je n'ose pas écrire le mot — Et pourquoi donc ? C'est pour moi toute seule... Je me disais : « Ma belle-sœur ! »

Maman, par bonheur, n'avait rien vu... Je ne l'avais jamais rencontrée, cette jeune personne, et son visage cependant ne m'était pas

inconnu. Je cherche, et brusquement je me souviens... A peine rentrée à la maison, je cours dans la chambre de mon frère, et là, sur son bureau, dans un album tout plein de photographies d'acteurs et d'actrices de Paris, je retrouve une petite blonde habillée ou plutôt déshabillée en pêcheur napolitain... au-dessous du portrait, ces mots : Pauline Verdier, Palais-Royal.

Pendant que je me promenais, ce soir, mélancoliquement, seule, dans le jardin, elle, mademoiselle Verdier, étalait, sans doute, sur la scène du théâtre du Palais-Royal, quelque toilette merveilleuse payée par les ouvriers et les machines de papa !

8 avril.

Que de choses aujourd'hui dans les journaux de papa !

D'abord la description du trousseau de mademoiselle de Luc-Gardannes, qui épouse le vicomte de Blavigny. Hier, tout Paris a défilé

dans les salons de madame Valérie, la grande faiseuse, pour admirer ce trousseau *sorti de l'imagination des fées*.

Un article de deux grandes colonnes ne suffit pas à l'énumération de toutes ces merveilles. J'ai découpé ces deux colonnes, et je les ai tant et tant de fois lues et relues, seule, dans ma chambre, que je tiendrais et gagnerais la gageure de les réciter par cœur, imperturbablement.

Chemises en batiste avec fichu tout en valenciennes, forme Récamier ; pour voyages, chemises en pongées, rose, ciel, crème, genre bébé ; pantalons en batiste, forme des culottes marquis Louis XV ; chemises de nuit Manon Lescaut coquillées de rubans et de valenciennes ; peignoirs Nansouk transparents avec grand col Directoire ; sauts de lit flanelle blanche garnis de vicilles dentelles de Vienne ; sortie de bal en cachemire de l'Inde blanc brodé d'or, frangé de corail rose et de queues de zibeline ; robe de chambre de soie Pompadour garnie de ma-

lines et doublée de péquin bleu mourant ; et vingt douzaines de bas de soie chair, et vingt douzaines de bas de soie noire ; et trente douzaines de paires de gants à vingt boutons... A vingt boutons ! etc., etc...

La merveilleuse description de ce trousseau est suivie de la merveilleuse description d'une fête de charité. Un théâtre avait été dressé dans la galerie d'un des plus nobles hôtels du faubourg Saint-Germain, et là, de grandes dames, de très grandes dames, ont joué un vaudeville, chanté une opérette et même dansé un petit fandango avec castagnettes et tambours de basque.

N'est-ce pas admirable ? Faire le bien en s'amusant à la folie ; assurer ainsi, du même coup, son agrément dans ce monde et son salut dans l'autre ; tout concilier : le devoir et le plaisir, Dieu et le Diable !

A la bonne heure, voilà comment je comprends la charité, et voilà au moins des pauvres qui font honneur à celles qui leur viennent en

aide. Elles en ont eu pour leur argent, toutes ces jolies femmes qui se sont habillées en Auvergnates dans le vaudeville, en Chinoises dans l'opérette, en Espagnoles dans le ballet... On payait fort cher — cent francs la place — l'honneur d'admirer et d'applaudir ces comédiennes d'un seul soir.

Quand je pense, à côté de cela, aux œuvres de charité de maman ! Elle est présidente d'un comité de patronage pour les jeunes apprenties de la librairie et de la papeterie. Et nous avons, tous les ans, à la mairie de notre arrondissement, un bal par souscription. Quel bal ! Tous les paquets du Marais ! une exposition rétrospective des modes d'il y a trente ans !

Je suis naturellement de cette fête, dans ma virginale robe de mousseline blanche, entourée de l'état-major des petits ingénieurs de papa, lesquels, pour la modique somme de dix francs, — c'est donné ! — achètent le droit de me faire danser et de me faire mourir d'ennui, de dix heures du soir à deux heures du matin.

Ce brillant état-major vient de faire une très brillante recrue. Papa a eu la chance de mettre la main sur un jeune chimiste qui va nous aider à gagner un peu plus d'argent que par le passé. J'ai, du matin au soir, les oreilles rebattues de l'éloge de ce monsieur. Il a imaginé, pour la décoloration ou le pourrissage des chiffons, je ne sais pas ~~au~~ juste, une certaine solution de savon, de résine et d'alun, qui est, paraît-il, une chose absolument exquise.

Il se nommè Caffin, cet ingénieux jeune homme, et me regarde avec des yeux fort complaisants. Il serait assez joli garçon, je crois, s'il se portait un peu moins bien; mais il a deux bonnes petites joues roses, fraîches et rebondies, deux vraies pommes d'api. Il devrait bien, dans ses loisirs, trouver quelque solution chimique pour sa propre décoloration.

Si j'ai dit : « Il est assez joli garçon, *je crois* », c'est que je n'ose guère me prononcer en semblable matière. Je ne comprends pas grand'chose à ce qui s'appelle la beauté des hommes.

Ainsi ce Caffin dînait hier à la maison, et, avec lui, toute la tribu des Chavirannes, de vieux amis de maman. Nous sortons de table ; Geneviève Chavirannes s'empare de moi et, m'emmenant dans un coin du salon :

— Ah ! par exemple, tu ne diras pas qu'il n'est pas beau, celui-là !

Elle était écarlate d'enthousiasme, plus écarlate que le Caffin lui-même. Alors, je l'ai regardé avec beaucoup d'attention, ce chimiste ; je l'ai examiné des pieds à la tête ; j'ai fait, de la meilleure foi du monde, un sérieux effort pour le trouver beau. Je n'ai pas pu... Je n'ai pas pu !

Geneviève Chavirannes a la bonté de m'honorer de ses confidences, et très souvent je la vois ainsi tomber en pâmoison devant des messieurs qui me laissent absolument froide... Serais-je, d'aventure, un affreux petit monstre d'indifférence et d'insensibilité ?

Dernièrement, dans la chambre d'Octave, je lisais en maraude un roman de Balzac, que

j'avais trouvé traînant sur une table. C'était l'histoire d'une petite innocente de province, Ursule Mirouet, qui, de la fenêtre de sa chambre, aperçoit à une croisée, de l'autre côté de la rue, un jeune homme en train de se faire la barbe. Elle l'admire peignant ses moustaches noires et sa virgule sous le menton. Puis, à la vue de son cou blanc et rond, elle sent tout à coup une vapeur lui monter, par vagues, au cœur, dans le gosier, à la tête, et si violemment, que, tremblante, ne pouvant se tenir debout, elle est obligée de s'asseoir. Alors elle s'en va consulter sur ce grand trouble son vieux bonhomme de tuteur qui lui dit : « C'est l'amour, l'amour tel qu'il doit être, involontaire, rapide, venu comme un voleur, qui vous prend tout... oui, tout ! »

Jamais il ne m'a rien pris, ce voleur-là... non, rien ! Jamais aucun homme ne m'a fait monter, par vagues, la moindre vapeur du cœur à la tête... Il est vrai que cette petite Mirouet savait que ce jeune homme, élégamment oc-

cupé à se faire la barbe, se nommait le vicomte Savinien de Portenduère. C'était peut-être pour cela qu'elle l'avait regardé avec un soin si particulier, et pour cela que son âme s'était si facilement ouverte à cette grande passion.

C'est comme cette fameuse rencontre de Roméo et Juliette ! Il faudrait s'entendre là-dessus une fois pour toutes. Juliette aperçoit un jeune homme qu'elle ne connaît pas et s'écrie : « Qui est-ce, nourrice, qui est-ce ? Va tout de suite savoir qui c'est ? C'est mon fiancé ! Lui ou la mort ! » Fort bien ! mais raisonnons un peu. Où cela se passe-t-il ? Dans un bal, chez les Capulet, c'est-à-dire chez des gens de la plus haute volée, ce qu'il y avait alors de mieux à Florence. Roméo était vêtu d'étoffes somptueuses, tout couvert de satin, d'or et de velours. On n'avait pas encore inventé cet horrible habit noir, cette hideuse livrée démocratique, la même pour tous, pour les princes et les ingénieurs, pour les petits bourgeois et les grands seigneurs. Juliette pouvait être tran-

quille. Elle était bien sûre que sa nourrice n'allait pas venir lui dire : « C'est un jeune chimiste qui a découvert une solution de savon, de résine et d'alun... »

Dans de telles conditions, moi-même, toute glaciale que je sois, je n'aurais peut-être pas hésité à trouver Roméo délicieux. Qu'on se laisse foudroyer, qu'on y trouve même un certain plaisir, soit, mais encore faut-il savoir d'où vient le coup de tonnerre.

Oui, Juliette devient amoureuse, amoureuse à première vue, mais dans son monde, qui était le grand monde de ce temps-là et qui n'avait rien pour lui déplaire. Je n'ai, moi, nullement la fantaisie de devenir amoureuse dans mon monde qui me déplaît souverainement.

11 avril 1884.

Aujourd'hui, à six heures et demie, j'achevais de m'habiller, car je m'habille et me coiffe moi-même ! L'éducation de nos grand'mères ! Pas

de femme de chambre ! Maman me dit : « Tu as Marguerite, elle sait coiffer. » Pauvre chère vieille Marguerite ! Elle ne connaît qu'une coiffure : les bandeaux à la vierge ! J'aime mieux me passer de ses services. J'ai inventé un certain petit ébouriffement qui fait le désespoir de maman, mais qui n'encadre pas trop mal le visage que je tiens de la nature.

Or je mettais précisément la dernière main à ce petit ébouriffement, lorsque j'entends frapper à ma porte :

— Qui est là ?

— Moi, Octave.

— Deux minutes, et j'ai fini.

— Vite... vite, il faut absolument que je te parle avant le dîner.

Quelques instants après, je voyais entrer monsieur mon frère très ému, très excité.

— Ah ! si tu savais ! si tu savais !

— Qu'y a-t-il ?

— La plus heureuse nouvelle et la plus inattendue !

— Laquelle? Parle donc, tu me fais mourir.

— Eh bien! nous allons quitter cet affreux quartier.

— Est-ce possible?

— Et aller demeurer... devine... devine...

— Je ne devinerai pas... dis... dis...

— Dans un merveilleux hôtel, rue de Monceau, avec un grand jardin sur le parc.

— Ah! Qui t'a dit cela? Papa? Maman?

— Ni papa, ni maman... Mais tiens, lis...

Octave tire de sa poche un journal, et je lis, dans le bulletin des ventes immobilières, que papa, il y a trois jours, à l'audience des criées du tribunal de la Seine, a acheté pour la somme de douze cent mille francs, rue de Monceau, un hôtel avec jardin, serres, écuries pour douze chevaux, remises pour huit voitures.

C'est ma fête de naissance, le 26 avril, dans quinze jours. Papa me ménageait cette surprise. Ça été la première idée d'Octave, et c'est aussi la mienne. L'année dernière, quand papa

m'avait demandé ce que je voulais pour ma fête, je lui avais répondu :

— Déménager, papa, déménager... puisque tu as tant d'argent, tant d'argent, achète un hôtel là-bas, dans le vrai Paris.

Papa s'était récrié... Il n'avait pas tant d'argent que je me plaisais à le croire... Et j'avais eu, au lieu de l'hôtel demandé, un méchant bracelet de cinquante louis.

Mais, cette année, papa, nous le savons, a gagné des sommes renversantes, grâce à la pâte de bois. Ah! juste ciel! en ai-je entendu parler, depuis quelque temps, de la pâte de bois! Nous faisons maintenant, à ce qu'il paraît, notre papier avec du bois. Plus de chiffon, plus de paille, plus d'alfa. Du bois, rien que du bois! D'immenses sapins arrivent de Norvège pour être happés, dévorés, engloutis, broyés, déchiquetés, émiettés, hachés, mâchés par nos machines... Et, le surlendemain, ces gros arbres sont transformés en petits journaux criés pour un sou sur les boulevards. Ça fait

d'assez vilain papier, pas bien blanc, pas bien solide, mais papa est convaincu que c'est le papier de l'avenir.

— Les choses ne vont pas très bien dans le monde pour le moment, disait-il encore avant hier, et je suis persuadé qu'elles iront de mal en pis; mais plus ça ira mal, plus on jacassera, avocassera, bavarderassera et imprimassera de mauvais petits journaux bon marché sur de mauvais papier bon marché... C'est de ce papier-là qu'il faut faire, et j'en fais!

Et c'est ce papier-là qui aura payé l'hôtel du parc Monceau!...

On annonce le dîner. Je ne prends pas le temps de délibérer avec Octave sur ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire. Mon premier mouvement m'emporte. Je descends l'escalier quatre à quatre, j'entre dans le cabinet de papa, je me jette dans ses bras, et c'est une pluie battante de baisers.

— Ah! merci, papa, merci!

De là je ne fais qu'un bond dans les bras

de maman, et nouveau déluge de baisers...

— Et toi aussi, merci, maman, merci!

Pendant que je tenais ainsi maman, j'entends papa me dire :

— Nous remercier, et pourquoi?

— Ah! comme tu le sais bien!

Et je recommence à le réembrasser.

— Mais non, s'écrie maman, nous ne savons pas.

Alors, moi, lâchant papa et reprenant maman :

— C'est l'hôtel, maman, l'hôtel du parc Monceau. Demeurer là-bas, quel bonheur! C'est pour ma fête, n'est-ce pas? J'avais... bien... de... vi... né...

Je vais machinalement jusqu'au bout de ma phrase, mais je n'ai qu'à regarder papa et maman pour comprendre que je n'ai pas bien deviné. Ils ont tous deux l'air penaud, confus, l'air de gens pris en faute, en flagrant délit; ils protestent avec des gestes gauches et des paroles embarrassées.

— L'hôtel du parc Monceau... Comment avez-vous su?... Oui, en effet, nous avons acheté cet hôtel, mais non pour l'habiter. L'hôtel a un locataire avec un bail de six ans... C'est un placement, un excellent placement... Tout cela sera pour vous, mes enfants, plus tard, plus tard.

Plus tard, toujours, et des placements, toujours! Pour l'avenir, tout; pour le présent, rien! Le coup était trop dur! Je fonds en larmes. Je pleure facilement, c'est une faiblesse, mais c'est une force en même temps. Cela bouleverse papa de me voir pleurer. Le voilà donc au désespoir et s'efforçant de me consoler :

— Ce que tu voudras, mon enfant, demande-moi tout ce que tu voudras pour ta fête. Tu n'as qu'à parler.

— Rien, papa, je ne veux rien; je vous demande pardon, je pleure là sottement comme une petite fille. Mais c'est fini, bien fini... Allons dîner.

Il a été morne le diner! et la soirée morne encore! A peine étions-nous sortis de table qu'Octave demandait la permission de s'en aller. Pourquoi, je le savais bien. Les journaux annonçaient, le matin, une première représentation au Palais-Royal, et j'avais vu, dans la distribution des rôles, le nom de mademoiselle Pauline Verdier... Il part, je reste et j'entends le terrible :

— Catherine, un peu de Mozart.

Et je leur en ai donné, du Mozart! Par bonheur, au bout de dix minutes, est arrivé, radieux, tout frais débarqué de Besançon, un des ingénieurs de papa, le directeur de nos établissements de Franche-Comté. Oh! je n'en ai pas peur de celui-là! Il est marié! Il apportait d'excellentes nouvelles... Une machine récemment installée et qui fait merveille. Une économie de trente mille francs sur les frais généraux! La pluie d'or, toujours! Je demande, moi aussi, la permission de m'en aller, et papa, en me disant bonsoir, me répète :

— Ce que tu voudras, Catherine, pour ta fête... ce que tu voudras !

12 avril.

Ce que je veux ! Je le sais bien, ce que je veux, et je l'aurai !

Ce matin, pendant que papa faisait sa tournée dans les ateliers, je me suis faufilée dans son cabinet et j'ai mis la main sur *le Figaro*. Je voulais avoir des nouvelles de la pièce du Palais-Royal, et surtout des nouvelles d'une de ses interprètes, et voici ce que j'ai lu :

« La pièce a quatre actes, et mademoiselle Pauline Verdier a dans chaque acte une phrase et une robe : elle a été mauvaise dans les quatre phrases, mais charmante dans les quatre robes, quatre]merveilles d'élégance audacieuse ! »

Elle a une bonne couturière, elle ! Et une vraie femme de chambre !

Le journal était étalé sur la table, et mon regard errait vaguement parmi les petites an-

nonces de la quatrième page, quand je déniche ce qui suit :

Femme de chambre de premier ordre, vingt-huit ans, parfaite couturière, ayant servi six ans dans une des plus grandes maisons de Paris, libre par suite de départ. S'adresser : Mademoiselle F. M., 42 bis, avenue des Champs-Élysées.

Je saute sur le Bottin de papa et voici ce que je trouve au 42 bis de l'avenue des Champs-Élysées : marquis de Diégo-Brandès.

Or, sans cesse, dans les relations des grandes fêtes parisiennes, sans cesse je vois revenir le nom d'une marquise de Diégo-Brandès; hier encore on décrivait longuement un de ses chapeaux; tout un poème, disait-on, de grâce printanière : une grosse botte de coquelicots et de fleurs des champs donnant asile à des papillons.

Et, je m'en souviens, après la description du chapeau, on annonçait que la marquise allait bientôt partir et que *le firmament parisien*

perdait une de ses plus radieuses étoiles. C'est pour cela, sans doute, que mademoiselle F. M. cherche une place. Ah ! si je pouvais l'avoir, cette femme de chambre de premier ordre ! Si je la demandais à papa pour ma fête ! Oui... Mais maman jettera les hauts cris à la seule idée de prendre une femme de chambre qui se fait annoncer dans les journaux et qui sort de chez une marquise.

C'est à moi de mener audacieusement cette affaire-là. Et j'ai fait mettre à la poste un petit billet, par lequel je prie mademoiselle F. M. de vouloir bien se présenter demain à la maison à quatre heures précises... Tous les jeudis, de trois à cinq heures, maman s'en va à son orphelinat du faubourg Saint-Antoine, et c'est moi qui recevrai cette personne d'un si haut mérite.

15 avril.

Elle est venue avant hier. Je l'ai vue... Je la guettais par la fenêtre... Elle a traversé la cour

en jetant autour d'elle des regards inquiets, effarouchés, dépaysés... Elle ne se sentait plus dans son quartier, dans son monde, dans son Paris... Elle arrive, entre, se montre, et du premier coup fait ma conquête.

Pas jolie, mais charmante, élégante, mince, fine, distinguée. Une petite robe des plus simples, bien la robe de sa condition, mais qui avait une tournure ! Je n'ai jamais eu une robe allant aussi bien que ça ! Je me sentais embarrassée, gênée... Je me disais :

— Elle est trop bien... C'est elle qui ne voudra pas de moi.

Il fallait bien cependant lui faire subir un petit interrogatoire. Je lui ai demandé de quelle maison elle sortait et pourquoi elle en sortait.

— Je suis, m'a-t-elle répondu, depuis six ans chez madame la marquise de Diégo-Brandès. J'avais vingt-deux ans quand je suis entrée chez madame la marquise, et je n'ai jamais servi ailleurs... J'avais auparavant travaillé pendant quatre ans chez monsieur Worth.

Monsieur Worth ! Elle prononça ce nom avec une sorte de respect, de recueillement religieux, et fit une petite pause après l'avoir prononcé. Puis elle continua :

— C'est pour cela que je ne suis peut être pas trop maladroite, quand il s'agit de faire une robe. M. le marquis était premier secrétaire de l'ambassade d'Espagne. Il vient d'être nommé ministre à La Haye. Madame la marquise voulait m'emmener en Hollande... Elle m'aurait donné, je crois, si j'avais consenti à la suivre, tout ce que je lui aurais demandé... Elle est très habituée à moi, et, ce matin encore, elle me disait, pendant que je l'habillais, que pas une autre femme de chambre ne la comprendrait comme je la comprenais. Et elle me parlait encore de l'accompagner à La Haye... Mais quitter Paris, c'est trop dur, je ne peux pas... J'y ai ma famille, mes habitudes, mes relations... Enfin, je ne peux pas.

Elle parlait d'une jolie voix nette et décidée... J'étais positivement intimidée. Je me sentais

en présence d'une personne supérieure. Je me hasardai póurtant à lui demander si elle savait bien faire les robes, toutes les robes.

— Toutes les robes ! Oh ! Mademoiselle, je n'ai pas dit cela... Les grandes robes de madame la marquise, les robes de bal et de gala n'étaient pas de moi ; mais, avec une bonne ouvrière que j'avais à l'année et qui est toujours à ma disposition, je faisais presque toutes les robes de jour... Mademoiselle va certainement trouver que je parle de moi avec trop de complaisance, je crois pouvoir dire cependant que j'ai une qualité. Je n'ai qu'à voir une robe pour bien la saisir. Aussi, quand madame la marquise remarquait, au spectacle, une robe qui lui plaisait, elle me faisait aller au théâtre, le lendemain. Je prenais, sans en avoir l'air, dans le creux de ma main, un petit bout de croquis sur un petit bout de papier — je n'ai pas été trop mal élevée, on m'a appris un peu à dessiner — et, huit jours après, madame la marquise avait la robe... Elle lui

coûtait deux ou trois cents francs, au lieu de sept ou huit cents, voilà tout... C'est ainsi que, l'année dernière, j'ai refait pour madame la marquise, avec de très légères modifications, une robe de mademoiselle-Bartet... mademoiselle Bartet, du Théâtre-Français. Eh bien ! Madame la marquise a mis cette robe pour une grande vente de charité où elle tenait une boutique, et, le lendemain, il y avait dans un journal quatre ou cinq lignes sur ma robe... On en disait beaucoup de bien... Madame la marquise a eu la bonté de me faire lire l'article... Enfin je pense que je saurais habiller Mademoiselle... D'ailleurs, ça ne doit pas être bien difficile... Avec une taille pareille ! Ah ! tout ce qu'on pourrait faire de Mademoiselle ! Pardonnez-moi, je ne devrais pas parler ainsi... Mais, quand on aime comme moi les robes et les chiffons, c'est si agréable d'avoir une maîtresse amusante à habiller, une maîtresse qui vous fait honneur.

Si je lui pardonnais ! Je lui dis :

— Attendez-moi, je reviens.

Je me précipite dans le cabinet de papa. Il était seul... Il m'adore papa, et, quand maman n'est pas là pour le tenir en bride, j'en fais à peu près tout ce que je veux. Je m'assois calmement sur ses genoux ; je l'embrasse avec beaucoup, beaucoup de tendresse... Enfin les petites préparations nécessaires... et je commence :

— Papa, tu ne peux pas avoir oublié... Tu m'as dit hier que tu me donnerais pour ma fête ce que je voudrais... ce que je voudrais...

— Oui, cela est vrai.

— Tu l'as bien dit?.. Tu te le rappelles?

— Parfaitement.

— Et tu le répètes?

— Et je le répète.

— Eh bien ! ce que je veux, c'est une merveille, c'est un amour, c'est un trésor de petite femme de chambre qui est là-haut... Donne-moi-la, je t'en prie... Et tu verras comme je serai jolie dans huit jours avec les robes qu'elle me fera...

— Mais cela regarde ta mère.

— Non, non, cela te regarde. Maman ne veut pas que je sois trop... jolie... elle trouve que cela n'est pas convenable... elle a des idées d'autrefois... Mais toi, tu veux bien... Oh! si, toi, j'en suis sûre, tu veux bien... Voici donc tout ce que je te demande. Cette femme de chambre était chez madame la marquise de Diégo-Brandès. Maman aura naturellement le droit de prendre des informations... — tu vois, je suis raisonnable — mais pas d'autre droit que celui-là, et, si les renseignements sont bons, la femme de chambre est à moi.

— Attendons ta mère... Elle va rentrer...

— Non, non, ne l'attendons pas... Je t'en supplie! Une femme de chambre! Ne demander que cela, pour sa fête, à un père qui a vingt millions.

— Oh! vingt millions!...

— Tu les as, papa, j'en suis sûre maintenant... Tu viens de te récrier, mais si mal, si

faiblement!.. Elle manquait de conviction, ta protestation.

— Je t'assure...

— Je t'assure que tu les as, papa, les vingt millions. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Ma femme de chambre? ma femme de chambre?

Et j'ai été si adroite, si éloquente, si persuasive dans mes câlineries, que j'ai su arracher une promesse... Le droit aux renseignements, cela seulement était accordé à maman... Elle est allée chez madame de Diégo-Brandès... Elle a été obligée de reconnaître que les renseignements étaient admirables... Et lundi... lundi prochain, j'aurai Félicie! Elle se nomme Félicie.

16 avril.

Ce matin, sérieuse conversation avec Octave. Il a de grands, de très grands embarras d'argent... Les robes de mademoiselle Verdier auront coûté cher... Il est las — et je le comprends — de mener, entre les mains des

usuriers, cette odieuse vie d'emprunts et d'expédients.

— Une seule chose, m'a-t-il dit, peut nous tirer d'affaire : ton mariage... Il faut que papa te donne, non pas trois ou quatre misérables centaines de mille francs, mais trois ou quatre millions. Plus ta dot sera grosse, plus je serai content... Ce n'est pas moi qui m'en irai criant avant le mariage : « C'est une injustice ! On avantage ma sœur ! » Oh ! que non ! Parce que, lorsque papa t'aura couverte d'or, je le tiendrai et je pourrai lui dire : « A mon tour, papa, cent mille francs par an, s'il te plaît ! » Et je les aurai, mes cent mille francs !

— Me marier ! Trouve-moi un mari... Et il me semble que c'est là-dedans que nous devrions le chercher...

Cela se passait dans la chambre d'Octave, et, en parlant ainsi, j'avais pris sur la cheminée l'annuaire de son petit cercle aristocratique... Il est toujours là, bien en évidence.

— Oui, continuai-je, cette liste est pleine de

noms qui me conviendraient à merveille. Des comtes, des barons, des marquis... Il doit y avoir là, à la douzaine, de jeunes gentilshommes aimables et ruinés.

— Ruinés ! Oh ! ce n'est pas cela qui manque... Ils le sont tous, ruinés, ou presque tous... Il y a une misère parmi les gens du monde !.. Quand on voit cela de près, on est pris d'une véritable pitié !.. Je plains de tout mon cœur les gens dont les pères n'ont pas su travailler... Mais tu as dit : aimables et jeunes... Voilà où la difficulté commence... Généralement ceux qui sont aimables ne sont plus jeunes, et ceux qui sont jeunes ne sont pas aimables... Cependant j'ai quelquefois songé... et j'avais pensé pour toi... Cherche à l'*M*... Malaric... marquis de Malaric... C'est bien cela... Jeune, vingt-cinq ans, de vieille famille, de grande tournure, de première force à l'épée, et montant à cheval !... Un centaure !... Il a eu des duels, des aventures retentissantes... Quelqu'un, enfin ! Tout à fait quelqu'un ! Il est aux abois et ne peut plus se

relever que par un riche et très riche mariage... Seulement l'aventure serait périlleuse. Malaric a dévoré en quelques années les trois millions de son patrimoine... et il doit, paraît-il, à l'heure qu'il est, douze ou quinze cent mille francs.

Je me suis récréée... Je ne voudrais à aucun prix, même s'il était duc, d'un tel extravagant... Un mari ruiné, soit, mais un mari qui me ruinerait, non. Je voudrais un *ruiné* sérieux, honorable, correct, sensé, offrant des garanties, ayant de l'honneur et de la tenue, appartenant à quelque pauvre vieille grande noble famille accablée par des malheurs immérités. Je n'irai jamais m'embêter de quelque petit écervelé, qui s'amuserait, au bout de six semaines, à croquer les millions de papa avec des danseuses de l'Opéra ou des actrices du Palais-Royal.

Je tiens de maman certaines qualités de calme, d'ordre et de raison. Je sais réfléchir. Je vois les choses froidement, telles qu'elles

sont. Je ne suis rien que par mon argent. Là est et sera toujours ma véritable force. Je ne ferai pas la sottise de laisser dévorer par mon mari cet argent sans lequel je ne serais rien.

J'ai causé de tout cela longuement avec Octave. Je lui ai bien expliqué quel mari je désirais. Octave aussi, d'ailleurs, malgré ses très légitimes petites folies de jeunesse, a des côtés sérieux et pratiques. Il m'a expliqué que je devrais garder la pleine possession de ma fortune, que cela pourrait être réglé par le contrat qui prescrirait un très sévère régime dotal... Il est de très bon conseil, Octave.

20 avril.

J'ai une fée à mes ordres, une véritable fée ! En un coup de baguette, elle a fait de moi une autre femme... Ah ! je savais bien que j'étais jolie et bien faite... Mais à ce point, je ne m'en doutais pas...

Il était convenu que Félicie commencerait

son service hier matin. Vers dix heures, elle arrive... Maman l'a tout aussitôt saluée d'un long discours. Je devais être toujours habillée et coiffée de la manière la plus simple, la plus modeste. Couleurs tranquilles dans la journée, et, le soir, pour les dîners en ville et les bals, de la mousseline blanche... Pas autre chose... Hors la mousseline, point de salut !... O sainte mousseline !

Maman voulait bien autoriser de petits décolletages en carré, mais tout petits, tout petits... et, pour appuyer son discours d'une démonstration, elle dessina du bout du doigt, au-dessous de mon menton, un imperceptible petit carré, qui aurait tenu dans le creux de ma main... et elle n'est pas grande, ma main !

Félicie écouta tout cela docilement, respectueusement, sans une observation, avec de légères petites inclinaisons de tête.

Par bonheur, le moment était venu de la délibération quotidienne de maman avec la cuisinière... et, comme nous avons un grand dîner

le lendemain, la délibération fut très longue. Je restai seule avec Félicie et je lui expliquai qu'il fallait qu'elle me donnât immédiatement une preuve de ses talents... Je voulais une robe, une robe pour le lendemain... de mousseline et toute simple, comme l'exigeait maman, mais de sa façon à elle, Félicie...

— Mon Dieu, me répondit-elle, en faisant venir mon ouvrière et en passant la nuit... on pourrait peut-être arriver.

— Je vais envoyer tout de suite un télégramme à votre ouvrière.

— De la mousseline ?

— Il y en a ici une armoire toute pleine.

— Eh bien, je vais tout de suite prendre mesure à Mademoiselle.

— Oui, faites, faites.

— Oh ! non, pas ainsi... je prierai mademoiselle de vouloir bien me permettre de lui enlever sa robe... Je ne connais pas mademoiselle et j'ai besoin de me rendre un peu compte...

Ma robe est enlevée... et me voilà en corset,

sous les yeux de Félicie, sous les yeux de mon juge. Là, vrai, j'étais émue, très émue. Qu'allait-elle penser de moi ?

Son premier cri fut une sorte de cri d'horreur... Un : *Ah ! mon Dieu !*... qui me serra le cœur.

— Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il y a ?

Je croyais qu'elle avait découvert en moi quelque affreuse difformité.

— C'est ce corset, Mademoiselle... Est-ce que Mademoiselle a toujours des corsets pareils ?

— Toujours....

— Oh ! qu'est-ce que nous allons devenir ? Je ne pourrai jamais faire aller une robe sur ce corset-là... Jamais... Je m'en doutais bien... L'autre jour, la jolie taille de mademoiselle, je ne la voyais pas, je la devinais... Je sentais bien que Mademoiselle était massacrée par son corset... Je suis désolée... Un corset, d'ici à demain, c'est impossible... Il y aurait peut-être un moyen... Que Mademoiselle me permette de bien examiner.

J'étais au comble de l'émotion. Je me sentais entre les mains d'une grande artiste... Comme elles étaient adroites, ces mains ! Elles couraient sur moi, légères et délicates, tâchant de donner un peu de jeu à ce corset massif, à ce corset de paysanne, une sorte de gaine qui m'écrasait et m'étouffait. Et, tout d'un coup, ce fut un nouveau petit cri, mais de joie celui-là.

— Cela va aller tout seul, Mademoiselle, deux bons coups de ciseaux dans le corset... deux larges échancrures là, en haut, par devant .. J'arrêterai l'échancrure ensuite tant bien que mal... Oh ! ce corset ! ce corset ! c'est un meurtre ! Que Mademoiselle ne l'ôte pas ! je vais les donner sur place, les deux coups de ciseaux. Nous verrons tout de suite le résultat.

Il fut admirable, le résultat. Mes épaules jaillirent en quelque sorte miraculeusement de l'étau qui les enserrait. Un changement à vue, comme dans les féeries qu'on me menait voir, quand j'étais petite fille, au théâtre du Châtelet.

— Voilà tout ce qu'il fallait, s'écria Félicie

Que Mademoiselle me laisse faire maintenant... Nous sommes sauvées ! On ne reconnaîtra pas Mademoiselle demain soir... Je tricherai un peu pour le décolletage. J'agrandirai le petit carré de trois ou quatre doigts... Et que Mademoiselle soit bien tranquille et n'ait pas d'inquiétude pour l'avenir. Elle pourra se décolleter, tant qu'elle le voudra, sans le moindre danger. Je n'aurai aucun mérite à faire tenir les corsages de Mademoiselle... et, dame... faire tenir un corsage, ce n'est pas toujours une petite affaire. Ainsi, madame la marquise était très jolie, elle avait de très grands succès ; mais cependant, je peux le dire, maintenant que madame la marquise est en Hollande et que ça ne peut plus lui faire de tort à Paris, ah ! que j'ai trimé quelquefois autour de ses corsages !.. Il fallait mettre des épingles, et de petits bourrelets, et piquer des fleurs par-ci, par-là, comme au hasard — mais ça n'était pas au hasard — et je tremblais souvent quand je voyais partir madame la marquise... Je lui di-

sais : « Que madame la marquise fasse bien attention... qu'elle ne se donne pas trop de mouvement... Tout cela ne tient qu'à un fil... Je me permettrai de conseiller à madame la marquise de ne pas danser ce soir. » Tandis que Mademoiselle pourra, si elle le veut, faire l'économie d'une corsetière et danser, tant qu'il lui plaira, de tout son cœur.

Cela était dit par cette charmante et alerte fille avec un si gentil mélange de hardiesse et de respect ! Que j'étais heureuse ! Je sentais bien qu'elle était sincère dans son admiration pour ma taille et pour mes épaules.

Et quel coup de théâtre, quand je suis entrée dans le salon, cinq minutes avant le dîner ! Tout le monde était arrivé. J'avais voulu avoir mon effet, et je l'ai eu, complet ! J'avais obtenu de maman qu'elle ne s'occuperait pas de ma toilette. Je lui avais dit :

— Aie confiance en Félicie et en moi ; il n'y aura, comme à l'ordinaire, que de la mousseline blanche, pas autre chose.

Il n'y avait pas autre chose ; mais comme c'était autre chose cependant ! Félicie, d'abord, en un tour de main, m'avait improvisé une sorte de coiffure légère, aérienne, avec de petits frisons qui couraient partout, par devant sur les tempes, par derrière sur la nuque... Et la robe, quelle robe ! C'était comme un brouillard blanc qui m'enveloppait...

Oui, je me sentais nuage. Je ne touchais plus terre. La taille libre, les épaules dégagées, bien à l'aise dans tous mes mouvements... Je me regardais au passage avec stupeur et ravissement dans toutes les glaces... Je ne me reconnaissais plus.

D'ailleurs, maman non plus, je crois, de prime abord, ne m'a pas reconnue, lorsque j'ai fait cette éclatante apparition. Elle me regardait avec de grands, de grands yeux... Et papa aussi, et aussi Octave, et aussi les petits ingénieurs ! Il y en avait plusieurs à dîner... quatre ou cinq... je ne sais, je n'ai pas pris la peine de les compter.

Elle n'était pas contente, maman; mais j'ai eu la joie de voir que papa était ravi, absolument ravi. Il me trouvait délicieuse, et ça ne lui était pas désagréable d'être le père d'une pareille fille. Il jouissait pleinement de mon succès. Les yeux des petits ingénieurs étaient écarquillés de façon à faire éclater leurs paupières de jeunes savants.

Quant à Octave... Ah! ce fut l'approbation qui me fut la plus précieuse, car il s'y connaît, lui, en élégance et en beauté... Il ne me dit que ces simples mots :

— Tu es une merveille! une merveille! une merveille!

Soit; mais la merveille voudrait bien émerveiller autre chose que le Marais. Un mari! un mari! un mari!

5 mai.

Maman est débordée, écrasée, vaincue. Elle a renoncé, ne cherche plus à lutter. Je m'habille, me coiffe et me chapote à ma fantaisie.

Félicie a pleine liberté de faire de moi tout ce qu'elle veut... Papa est pour moi... Je peux tout me permettre. Je suis chaque jour d'une élégance plus audacieuse, et cela l'enchanté. Oh ! cette Félicie, je l'adore ! C'est à elle que j'ai dû ce soir mon premier vrai succès, devant un vrai public... Depuis huit jours, je disais à Octave :

— Je suis maintenant en état d'être montrée : trouve un moyen de me faire voir, je t'en prie, produis-moi là où je puisse être remarquée par des gens dont l'attention ait quelque valeur et quelque importance.

Octave arrive, hier soir, avec quatre fauteuils pour la soirée d'ouverture du cirque des Champs-Élysées. C'est, paraît-il, une des grandes soirées du Paris mondain. Nous partons. J'étais mise comme un ange. Une casaque ajustée qui était un chef-d'œuvre... Un petit toquet, avec une petite aigrette, légèrement campé de côté sur la tête. Je me sentais charmante.

Nous arrivons un peu tard. Il fallait, pour gagner nos places, traverser le couloir près des écuries, et l'opération paraissait, au premier abord, impraticable, à cause de l'entassement des gens empilés dans ce couloir. Octave me donnait le bras. Nous réussissons tant bien que mal à pénétrer dans ce mur. J'entends tout à coup un :

— Bonjour, prince.

C'était la voix d'Octave. Je tourne la tête pour tâcher de voir comment il était fait, ce prince. Je n'en avais jamais vu d'aussi près... Mais je ne l'ai pas regardé bien longtemps, car il avait, lui, les yeux plantés sur moi, et ces yeux parlaient le plus clair des langages. Ils m'admiraient de toute leur force ! Nous réussissons à nous dégager, à sortir de ce petit cercle de gens du monde, de clowns et d'écuyers de cirque. Me voilà assise à côté d'Octave, et, sans perdre une minute :

— Tu as dit : « Prince. » Est-ce un vrai prince ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai.

— Prince de quoi?

— C'est un Italien... Prince Romanelli. Tu te souviens, l'année dernière, quand j'ai été témoin de ce duel, ce prince Romanelli était témoin de l'adversaire de mon ami Robert. C'est ainsi que je l'ai connu... et nous nous sommes retrouvés, en ces derniers temps, à mon nouveau cercle.

— Ah! c'est vrai, jeme rappelle maintenant... C'est l'un des deux princes de l'annuaire.

— Tu le connais mieux que moi, l'annuaire du cercle.

Cependant le spectacle continuait. Je ne savais pas trop ce qui se passait, au milieu, dans le cercle du manège... des chiens savants, des mandolinistes, des danseuses de corde... Je n'étais occupée que de l'effet produit par moi. Il était excellent. Je me sentais le point de mire des lorgnettes de tout un petit groupe qui, dans le couloir, entourait ce prince Romanelli. J'étais évidemment le sujet prin-

cipal de la conversation. Pas de doute possible. Octave, pendant l'entr'acte, après la première partie, s'en alla faire un petit tour dans les écuries, et, revenant prendre sa place à côté de moi :

— Tu as un fier succès, me dit-il.

— Ah ! je le sais bien.

— Ils sont là quatre ou cinq, du cercle, avec le prince ; ils m'ont interrogé prudemment sur cette personne assise à côté de moi, et, quand ils ont su que cette délicieuse personne était ma sœur, j'ai reçu des compliments, des compliments !.. Le prince surtout... et il n'est pas démonstratif, cependant.

— Sa lorgnette est démonstrative. Il ne regarde que moi.

Et il n'a regardé que moi jusqu'à la fin du spectacle, et il s'est arrangé pour se trouver sur mon passage à la sortie, avec tout son petit groupe... J'ai distinctement entendu un léger murmure d'admiration qui m'est allé droit au cœur.

Ce n'est plus un enfant, ce prince Romanelli. Plutôt quarante ans que trente, mais d'assez belle tournure et d'assez grand air. J'ai demandé à Octave :

— Est-il marié, ton prince ?

— Je ne sais pas... tu me fais des questions...

Nous nous sommes mis à rire tous les deux. Maman nous a demandé ce qui nous faisait rire; nous n'avons pas cru devoir le lui dire.

6 mai.

Octave radieux et fier de moi. Il m'avoue qu'il ne me croyait pas *d'un tel effet*. J'ai dépassé hier toutes ses espérances. Après le cirque, nous sommes revenus mélancoliquement, papa, maman et moi, dans notre vieux landau, vers notre vieux Marais. Octave nous avait lâchés. Il s'en était allé à son cercle. Il y a été accueilli par les félicitations de tout le petit groupe... Me voilà populaire au cercle des Petits-Pois!

Le prince se faisait remarquer par son enthousiasme. Il a été très aimable avec Octave, beaucoup plus abandonné et familier qu'à l'ordinaire. Il avait, jusque-là, montré dans ses relations avec lui une certaine réserve, une certaine froideur. Il l'a traité hier presque en ami... « Ce que c'est que d'avoir une sœur délicateuse ! » me disait Octave en riant.

7 mai.

Cette soirée du cirque a décidément été triomphale ! Maman a reçu aujourd'hui une visite tout à fait inattendue. Une certaine marquise de Rutly qui nous connaissait à peine... à peine... Elle était venue voir maman, il y a deux ou trois ans, pour une tentative d'organisation de vente de charité. Cela avait échoué, et, depuis, maman n'avait plus entendu parler de cette madame de Rutly, qui est du monde, tout à fait du monde, de grande maison, pas très riche, très occupée de choses charitables.

Donc elle arrive... et j'étais là, fort heureusement, avec maman, quand elle est entrée. Bien certainement, sans cela, tout manquait. Maman disait *non*. Mais je l'ai bien obligée à dire *oui*. La marquise de Rutly venait me demander à maman, comme vendeuse à son comptoir, pour une très grande et très aristocratique vente de charité, qui a lieu, la semaine prochaine, dans un hôtel du faubourg Saint-Germain. Cette vente est annoncée depuis un mois, à grand fracas, dans les journaux. C'est un événement... Et, si madame de Rutly est venue me chercher, c'est qu'elle était au cirque avant-hier.

« Je ne chercherai pas de détours, a-t-elle dit à maman ; je vous avouerai bien franchement que, si j'ai pensé à vous demander mademoiselle Duval, c'est que je l'ai trouvée si jolie, si jolie, qu'il m'a semblé que ce serait un crime de ne pas utiliser tant de grâce et tant d'élégance. Beauté oblige tout autant que noblesse. On se doit aux pauvres avec une taille et des

yeux pareils. » Ah ! que ces choses étaient douces à entendre ! Maman essaya de résister, mais j'ai pris de l'aplomb depuis quelque temps. Je ne suis plus la même. J'ai trouvé une très gentille phrase pour remercier madame de Rutly... et j'ai si adroitement mené les choses, que tout est arrangé selon mes souhaits... Je vendrai, jeudi et vendredi prochains, de quatre heures à sept heures, des lilas et des roses au comptoir de madame de Rutly. Les autres vendeuses sont toutes filles de haute et bonne noblesse, j'ai leurs noms. Je ne les crains pas, je suis sûre de moi. Je sais ce que je vaudrai, depuis la soirée du cirque.

12 mai.

Elle a eu lieu, la vente. J'étais là, seule, inconnue, perdue tout d'abord dans ce monde tout nouveau pour moi ; mais comme je me suis vite trouvée à mon aise ! Mon succès a été si prompt, si facile ! Nous étions huit jeunes filles à ce comptoir. J'ai mis mes petites camarades

dans ma poche avec une dextérité... et j'ai vendu des roses à cent sous, tant, tant que j'ai voulu... On nous en avait donné une cinquantaine à chacune; au bout d'une heure, il ne m'en restait plus une seule. Et que j'ai été fière quand je suis allée, la première, dire à madame de Rutly :

— Je n'ai plus de roses, Madame!

Et je ne les ai pas vendues toutes cent sous... Il y en a une que j'ai vendue cent francs! Et à qui? au prince Romanelli... Il a été d'une grâce, d'une grâce!.. Il a fait, à notre rencontre dans les couloirs du cirque, l'allusion la plus fine, la plus délicate. Il parle français fort bien, mais avec un peu d'hésitation dans le choix des mots et avec un petit brin d'accent qui donne de la valeur à tout ce qu'il dit... Toutes mes camarades de vente le connaissent. Elles se sont abattues littéralement sur lui. Une vraie nuée de petits corbeaux.

— Une rose, prince, une rose!.. à moi, prince, à moi!

Je ne bougeais ni ne soufflais mot, moi. Il s'est débarrassé fort adroitement de tout ce bataillon d'assiégeantes; il est venu à moi, et c'est à moi, à *moi seule* qu'il a acheté. Je lui ai dit : « Merci, prince ! » non sans un peu d'effort et d'embarras... cela n'est pas venu tout seul, la première fois; mais je m'y suis bien vite habituée, et, dans les quelques phrases que nous avons échangées, j'ai glissé des : « Comment donc, prince !.. Vous êtes trop aimable, prince ! Vraiment, prince ! Est-il possible, prince !... »

Il fallait voir la tête de maman ! Après le départ du *prince*, je lui ai expliqué où et comment j'avais rencontré le *prince*... Ah ! que cela est amusant de dire : *prince* ! Et que cela doit être plus amusant encore de s'entendre dire : « *Princesse* ! »

13 mai.

Second jour de vente. Il est revenu. J'y comptais bien. Il a marché droit à moi.

— Puis-je encore, m'a-t-il dit, solliciter la grâce d'une rose?..

Je lui ai choisi sa rose avec beaucoup de soin. Et j'ai eu encore cent francs, avec quelques phrases du tour le plus galant.

— Cette vente devrait durer toujours, toujours... Il serait mon client le plus fidèle, etc.

Il s'est légèrement embrouillé dans une façon de madrigal où il était question d'une rose vendant des roses... Cela aurait été d'une horrible fadeur sur des lèvres françaises; mais, chez lui, avec cet accent italien, avec cette parole un peu trainée, un peu chantée, c'était vraiment très gentil.

Je lui ai répondu avec une aisance dont j'ai été étonnée moi-même... Tout cela, d'ailleurs, n'a duré que quelques instants. Mes petites camarades de comptoir étaient exaspérées, elles me jetaient des regards, des regards!... Je suis la seule à avoir vendu deux roses deux cents francs! Mais cela n'est rien encore, et voici où l'aventure devient tout à fait intéressante.

Cinq ou six minutes après le départ du prince, deux des vendeuses causaient à demi-voix, masquées par le comptoir. Elles ne pouvaient pas me voir et ne savaient pas que je les entendais... C'est de lui qu'elles parlaient.

— As-tu vu? Il a payé cent francs la rose.

— Comme hier!

— Et l'on dit qu'il est ruiné, absolument ruiné...

— Où les a-t-il trouvés, ces deux cents francs!

— C'est peut-être de l'argent bien placé. Il paraît qu'elle est follement riche, cette petite marchande de papier.

— Chut! madame de Rutly...

Elles se turent brusquement... Madame de Rutly s'approchait, et l'une de ces deux petites dit à la marquise :

— Il va faire monter le prix des roses, votre neveu!

Son neveu! Que de choses dans ce seul mot! Son neveu! Et c'est elle qui est venue me chercher pour la vente!... Et il est ruiné! et il n'a

acheté de roses qu'à moi, à moi qu'il ne connaissait pas ! Et madame de Rutly, un quart d'heure après son départ, me faisait de lui un pompeux éloge : c'était un garçon charmant, ayant le goût de toutes les choses de l'esprit, la passion des arts. Il a un palais merveilleux à Venise, avec une galerie de tableaux de premier ordre, des plafonds de Tiepolo, etc., etc., etc.

Eh ! eh ! la petite marchande de papier commence à voir clair dans tout cela !

14 mai.

De plus en plus clair ! Ma couronne de princesse est là, si je le veux, à ma disposition... Je n'ai qu'à tendre la main...

Et maman qui ne se doute de rien, de rien !.. Voilà ce qui rend ce petit roman tout à fait extraordinaire et tout à fait amusant. Je viens de causer longuement avec Octave... Maman était sortie. Nous avons pu délibérer sérieusement. Voici d'abord ce qu'il m'a appris : le petit comte de Moltain, — celui qui s'était enfilé au

bésigue avec Octave — est l'ami intime du prince Romanelli et a pris le parti de dire les choses à Octave, telles qu'elles sont.

Le prince a été, l'autre soir, au cirque, frappé de ma beauté... absolument frappé... Voilà la vérité, le point de départ de tout... Il cherche à se marier... c'est vrai. Et il est obligé de chercher une femme riche, cela est encore vrai. Le petit comte a tout dit à Octave avec la plus rare, la plus loyale, la plus admirable franchise.

Le prince appartient à une des plus vieilles familles de Venise. Il a, dans la plus haute aristocratie française, des alliances très étroites qui ouvriront à sa femme toutes les portes, même les plus rigoureusement fermées. Il n'est pas ruiné. Il a de quoi vivre... Une vingtaine de mille livres de rente, un superbe palais à Venise, et, dans ce palais, des tableaux admirables, mais de l'école italienne; ils auraient valu beaucoup d'argent il y a soixante ans; ils seraient aujourd'hui d'un placement difficile; l'école

italienne n'est *pas de vente* en ce moment ; mais on doit s'attendre à la voir reprendre brusquement faveur, un de ces jours ; c'est une question de mode ; on se fatigue de tout et l'on revient à tout.

Une seule chose est toujours à la mode : l'argent !.. Le prince a appris que j'étais fort riche, il m'a revue deux fois, et l'examen minutieux qu'il a fait de ma petite personne a confirmé sa première et très favorable impression.

Il peut dire qu'il n'est pas homme à faire, les yeux fermés, n'importe quel mariage d'argent. Il a toujours voulu trois choses :

- 1° Une jolie femme ;
- 2° De l'argent, beaucoup d'argent ;
- 3° Mais de l'argent honorable.

On lui a offert, depuis deux ans, plusieurs mariages considérables... des dots de trois, quatre, cinq millions. Il a refusé. Ce n'était pas de l'argent épousable. Il s'agissait de familles enrichies par de trop brusques et trop récentes spéculations. Le temps fait, en cela, quelque

chose à l'affaire. Il y a des quartiers d'argent, tout aussi bien que des quartiers de noblesse. Nous ne sommes pas, nous, des enrichis d'hier. Notre argent est net, avouable, gagné au grand jour, correctement, pas trop vite, depuis un siècle. Nous sommes une bonne, vieille et honnête famille.

Bref, voici le résumé des sentiments du prince : Ma personne lui va, mon argent lui va... Je n'ai qu'à lever le petit doigt, s'il me plaît d'avoir un prince à mes pieds et une petite couronne de princesse sur la tête. Un soir, à l'Opéra, j'ai vu une princesse, de loin, de haut... Nous étions dans une seconde loge... Quelle joie de penser que, si ce mariage se fait, je n'irai plus jamais, plus jamais dans une seconde loge ! Et cette princesse avait une minuscule couronne de diamants piquée de traviole, comme au hasard, dans ses cheveux... Ah ! que ce ravissant bibelot lui allait bien ! Elle était laide, et cela la rendait presque jolie. Et alors, moi qui ne suis pas laide...

Ce qu'elle avait sur la tête, c'était quelque chose comme cela.



Que je suis encore enfant ! Je reste là, depuis dix minutes, regardant, songeuse, ces trois petites couronnes !... Reprenons notre griffonnage... Donc Octave m'a tout dit, nettement, sans détours et sans ménagements. Il a eu cent fois raison. Il est convaincu que le prince, qui n'a pas voulu des six millions de la fille d'un banquier péruvien, me prendrait à trois millions, parce que mon argent est parfaitement acceptable, parce que je suis très jolie, et parce que, selon toute apparence, je me *débourgeoiserais* très vite, pour me transformer, le plus facilement du monde, en une très brillante princesse.

Princesse! princesse! Je ne me laisse pas éblouir cependant... Je veux savoir la vérité, toute la vérité sur le passé du prince. Ce que m'a raconté Octave, c'est ce qui lui a été dit par le petit comte, et il ne m'inspire qu'une médiocre confiance, le petit comte. Il doit de l'argent à Octave et à tout le monde. Qui sait s'il ne veut pas marier richement le prince, pour pouvoir ensuite lui emprunter de *mon* argent.

Je ne veux pas le payer trop cher, mon titre de princesse. Je ne suis pas femme à me jeter sottement dans les bras d'un aventurier. J'ai prié Octave de faire au cercle une enquête approfondie, de mettre la conversation sur le compte du prince et de me rapporter *tout, absolument tout* ce qui lui serait dit. Il s'agit de ma destinée. Maman est incapable de s'occuper de moi, je suis donc obligée de faire mes affaires moi-même et je les ferai avec infiniment de calme et de résolution.

J'ai eu, quand j'étais petite, une bonne alle-

mande qui m'a appris ce proverbe de son pays : *C'est Dieu qui donne les noix, mais ce n'est pas lui qui les casse.*

15 mai.

Déluge de renseignements. Octave, hier soir, a réussi à faire parler une dizaine de personnes. Voici à peu près ce qui a été dit. Classons par ordre et résumons ces différents témoignages.

M. A... (un vieux joueur qui ne connaît que les cartes). — Romanelli... il joue médiocrement le bésigue, bien le piquet et supérieurement le whist...

M. B... (un homme de cheval). — Ce Romanelli... je lui ai acheté une jument l'année dernière. Il me l'avait vendue avec toutes garanties. Elle a boité bas, très bas, trois semaines après. Je n'avais rien à dire, les délais étaient expirés.

M. C... (autre homme de cheval). — Vous avez le plus grand tort de soupçonner Romanelli... Il est la correction et la loyauté mêmes... C'est

vous qui avez trotté la jument sur un terrain trop dur. Vous avez la rage de trotter sur le dur. Je la connaissais depuis trois ans, la jument. J'ai chassé avec elle, en 1880, à Chantilly. Elle a toujours été droite comme un I.

M. B... — Alors pourquoi Romanelli l'a-t-il vendue?

M. C... — Le prince est gêné, très gêné... tout le monde sait cela.

M. B... — Gêné... gêné... Il joue l'homme ruiné... C'est très commode, très bien porté... Je ne crois pas du tout à la ruine de Romanelli. Son palais de Venise est encombré de primitifs de premier ordre.

M. D... — Un vieux palais qui tombe en poussière, et tous les vieux palais de Venise regorgent de primitifs... Je vous dis que Romanelli est ruiné...

M. E... — Absolument ruiné... C'est la petite Zacchi, une danseuse, qui lui a mangé tout son argent...

M. F... — Pas du tout.... C'est une chanteuse,

un contralto... la Strozzi... Il la suivait de ville en ville... Il a même, à cause de cela, eu une très vive querelle avec son oncle, le cardinal.

M. G... — Il n'y a eu ni danseuse, ni chanteuse, dans la ruine de Romanelli, et il n'a jamais eu la moindre querelle avec son oncle le cardinal... Romanelli est le garçon le plus rangé, le plus paisible de la terre... Je ne sais rien de plus honorable que les causes de sa gêne. Je dis : de sa gêne... car il n'y a que gêne. Romanelli a certainement encore de vingt à vingt-cinq mille livres de rente. Et savez-vous pourquoi il n'a plus que cela ? Parce qu'il a agi admirablement, au moment du mariage de ses deux sœurs. Il s'est dépouillé afin de leur faire faire de grands mariages à Rome et à Paris. Il a donné, sur sa fortune personnelle, six cent mille francs à la duchesse San Severino, et huit cent mille à la marquise de Rochemaure.

M. B... — San Severino et Rochemaure ont pris leurs deux femmes sans dot, à cause de

leur très grande naissance et de leur très grande beauté.

M. G... — Vous avez encore le ressentiment de votre jument boiteuse. Je dis ce que je sais et je sais ce que je dis. Romanelli s'est conduit comme bien peu de frères se seraient conduits ; aussi personne n'est-il, dans le monde, plus estimé et plus considéré que lui.

M. B... — Et il court en ce moment après un gros mariage.

M. G... — Où est le crime ? Il porte un grand nom et veut pouvoir le soutenir. Je fais d'avance mes compliments à celle qui sera princesse Romanelli, elle aura pour mari un parfait galant homme !

M. H... — Voilà la vérité, un parfait galant homme !

Or, il paraît que *M. H...* est, au cercle, un oracle. Il est du monde, et du plus grand. Cette petite phrase a mis fin à la conversation. *M. B...* a encore essayé de dire quelques mots de sa jument boiteuse, mais un grand cri s'est élevé

de toute part : « Oh ! il est insupportable !... »
et l'on s'en est allé chacun de son côté.

Tout cela, en somme, est excellent. C'est
l'avis d'Octave et c'est aussi le mien.

Je serais, si ce mariage se faisait :

1° Princesse Romanelli ;

2° Belle-sœur de la duchesse San Severino ;

3° Belle-sœur de la marquise de Roche-
maure ;

4° Et nièce d'un cardinal.

Nièce d'un cardinal ! J'ai été charmée de
le découvrir, ce cardinal, à cause de maman...
Elle est très pieuse, maman, et ce cardinal ne
peut manquer de faire sur elle une excellente
impression. Qui sait d'ailleurs, si, à l'occasion,
un mot dit à Rome, répété à Paris par le nonce,
et redit à maman par son respectable directeur,
l'abbé Noblet, ne pourrait pas avoir, à un cer-
tain moment, une influence décisive... Oui, vous
pourrez nous être fort utile, mon oncle le car-
dinal, et nous aurons très probablement besoin,
Monseigneur, de l'intervention de Votre Émi-

nence... Je crois que c'est bien ainsi qu'on appelle les cardinaux... Nièce d'un cardinal, nièce d'une Éminence !

18 mai.

Oui, mais maintenant comment et où le voir ?

Je suis allée, hier, avec maman rendre mes comptes de vendeuse à madame de Rutly... J'avais *fait* dix-neuf cents francs et les autres seulement huit, six, cinq cents francs. J'arrivais *bonne première*.

Madame de Rutly nous a reçues, maman et moi, avec une grâce inexprimable. Elle nous a invitées à venir la voir, les mercredis, tous les mercredis soirs, en petit comité. Maman a répondu qu'elle était très casanière et ne sortait jamais le soir. J'ai compris qu'il n'y avait rien à faire. Je ne réussirais pas à mener maman chez madame de Rutly... Il y serait cependant!...

Et comment, comment le voir ? Il faut abso-

lument que je puisse causer un peu avec lui. Je ne peux pas aller trouver papa et maman et leur dire :

— Voulez-vous avoir l'extrême bonté de me donner tout de suite trois ou quatre millions... Voici pourquoi. Il s'agit de ce prince italien qui m'a acheté une rose, le mardi 13 mai, et une autre rose, le mercredi 14. Je ne le connais que pour avoir échangé avec lui une dizaine de phrases de la plus parfaite banalité, mais cela me suffit. Je sais qu'il est disposé à me vendre, pour trois ou quatre millions, l'honneur d'être sa femme, et je vous prie de vouloir bien me remettre cette petite somme.

Non, je ne puis tenir un tel langage. Il faut que je puisse dire autre chose à maman. Je sais bien quelle chose. Ce sera le seul moyen de vaincre sa résistance... Mais, pour la pouvoir dire avec quelque autorité et quelque vraisemblance, cette autre chose, encore faut-il que j'aie eu un petit bout de conversation sérieuse avec ce prince charmant qui m'est

tombé du ciel sur la tête, dans un couloir du cirque des Champs-Élysées.

19 mai.

Donc nous avons passé, hier, une heure, à nous creuser la cervelle, Octave et moi, sans réussir à trouver le terrain de cette fameuse rencontre. Il était convenu que nous aurions aujourd'hui, avant le dîner, une nouvelle délibération.

Octave arrive vers six heures. J'étais entre les mains de Félicie qui m'essayait une robe de bal... J'étais complètement habillée, avec la robe sur les épaules... C'est une façon de parler... Il serait plus exact de dire avec les épaules hors de la robe, car nous sommes bien loin du petit décolletage en carré. Nous avons fait du chemin en un mois! Toutes voiles dehors, maintenant. Je suis tranquille. Je sais que je peux tout oser. Papa est avec moi.

C'était bien de la mousseline blanche — je

l'ai juré à maman — mais la robe était décolletée franchement, ouvertement, hardiment... Et Octave a eu la première représentation de mes épaules... Elle a été admirable, cette première. Il a jeté des cris, de vrais cris d'admiration :

— Quelle robe ! répétait-il, quelle robe !

Mais, en parlant ainsi, ce n'était pas la robe, c'étaient mes épaules qu'il regardait. Moi aussi, dans la glace, je les regardais. Je crois que je suis en train de devenir divinement belle. Il me pousse des ailes.

— Pour quel bal, cette robe ? me demande Octave.

— Hélas ! pour le plus triste des bals. Tu n'y vas plus, toi, mais on m'y traîne, moi !... Le bal annuel de la Société de patronage des jeunes apprentis et apprenties de la papeterie !

— Un bal par souscription ! s'écria Octave.

— Oui, par souscription, dans la grande salle de la mairie.

— Sauvés ! sauvés ! J'irai à ce bal, j'irai !

— Toi!

— Oui.

Du regard il me montre Félicie... Je la renvoie... et, dès qu'elle est partie :

— Oui, j'irai au bal... Mais pas seul... J'irai avec le prince...

— Le prince, au bal de la papeterie!

— Oui, le prince... Et là, tu pourras danser et causer avec lui autant qu'il te plaira.

— Le prince, au bal de la papeterie!

Je ne trouvais que cette phrase... Cette idée me paraissait tellement folle, tellement monstrueuse!

— Au bal de la papeterie! Tu ne sais donc pas... Il y a maintenant, dans toutes les salles de la mairie, des bustes de la République avec des bonnets phrygiens, et, l'année dernière, on nous a fait danser un quadrille sur des airs patriotiques : *les Girondins, la Marseillaise, etc., etc.*

— Le prince dansera sur ces airs-là, et il ne verra pas la République, il ne verra que toi. Et,

quand il t'aura vue avec cette robe-là, avec ces épaules-là, il sera homme à te prendre sans rien, sans un sou, pour tes beaux yeux... car j'ai encore causé avec lui tout à l'heure, au cercle... Il est tout à fait emballé sur toi, oui, tout à fait.

— Ma foi, ai-je répondu en riant, s'il est si emballé que ça, tâche de l'amener au bal de la papeterie.

22 mai.

Et il l'a amené! Je suis arrivée, moi, à dix heures et demie... Le prince était là, déjà!

Entrée triomphante, éblouissante, foudroyante! Ah! que c'est amusant de se sentir vraiment belle, et d'avoir, bien nette, cette impression qu'on fait de l'effet, beaucoup d'effet! Comme les actrices doivent être heureuses, lorsqu'elles sont, à leur entrée en scène, saluées par une jolie salve d'applaudissements! J'ai connu un peu, ce soir, ce plaisir-là...

C'était sur mon passage comme un frémisse-

ment de surprise, et je laissais derrière moi une traînée, un sillage d'admiration. Et, dès que j'ai été assise, les petits ingénieurs se sont précipités sur moi, *aussi nombreux que les étoiles*, mais ils ont été bien vite *dispersés, tous dispersés!* Car Octave est arrivé, et le prince avec lui.

Maman, la veille, avait été suffoquée, lorsque Octave lui avait demandé deux billets de bal pour un de ses amis et lui, mais elle a été bien plus suffoquée lorsqu'elle a découvert que cet ami était le prince, le prince des deux roses.

Il a été admirable, le prince, de tact, d'habileté, de diplomatie. Il s'est fait présenter à papa, à maman, et il s'est mis à causer avec eux. Ah! qu'il a été malin! Je le soupçonne de s'être fortement préparé pour cette conversation. Il a si bien dit les choses qu'il devait dire pour gagner le cœur de papa!.. Il en est arrivé tout naturellement à deux ou trois phrases très heureuses sur la grande industrie, sur l'aristocratie du travail... Papa, charmé, a parlé tout de suite

de sa chère fabrique, de son cher papier, et le prince aussitôt de lui donner la réplique avec une connaissance de la question !.. Le papier de bois ! Il savait ce que c'était que le papier de bois !

Mais enfin, après maman, après papa, mon tour est venu... Il était temps... J'avais toutes les peines du monde à contenir le flot montant des petits ingénieurs. Le prince m'a demandé le prochain quadrille, et je le lui ai donné ; la prochaine valse, et je la lui ai donnée ; et tous les quadrilles, et toutes les valses, et je lui ai tout accordé, tout !

Mais nous avons *causé* plusieurs de ces quadrilles et de ces valses, au lieu de les danser. Et comme il a été fin et délicat ! Comme il a su me dire qu'il m'aimait, sans prononcer une parole d'amour, sans dire une seule phrase, un seul mot dont j'aie pu être embarrassée ! Il a trouvé-moyen de m'apprendre, dans cette conversation constamment interrompue, les choses les plus intéressantes sur lui, sur sa famille.

Elle est de la plus haute ancienneté. Il y a eu un saint dans leur famille, au xv^e siècle, un vrai saint, canonisé, parfaitement en règle... Voilà encore une bonne chose pour maman !

Lui, tout jeune, a débuté dans la diplomatie. Il s'est fait mettre, il y a quelques années, en disponibilité ; mais il serait assez disposé à reprendre du service si quelque grande situation lui était offerte. Qui sait ? Je serai peut-être, un jour, ambassadrice d'Italie... à Paris !

Il m'a parlé très longuement de son oncle le cardinal. C'est, paraît-il, une des lumières, absolument une des lumières de l'Église. Il a eu, au dernier conclave, quatre voix pour être pape !.. Mon Dieu ! mon Dieu ! quand je songe que cela pourrait arriver ! Moi, Catherine Duval, moi, la fille de mon père, fabricant de papier au Marais, je pourrais, un jour, devenir la nièce du pape ! Encore une chose parfaite pour maman !

Elle nous laissait bien tranquilles, maman... Elle est dame patronesse de l'œuvre de patro-

nage. Elle était présidente du comité d'organisation du bal, et elle avait à s'occuper d'un tas de choses... Mais voilà que, cependant, tout d'un coup, vers une heure du matin, elle arrive à moi avec un air d'agitation. Elle avait eu quelque peine à me trouver. J'étais assise dans un petit coin avec le prince.

— Catherine, deux mots, je te prie.

Et, me prenant à part, et me parlant tout bas, tout bas :

— Que se passe-t-il ? On vient de me dire que tu n'avais pas quitté ce prince de la soirée...
Qu'est-ce que c'est que ce prince ?

— C'est un prince, maman.

— Il paraît qu'il ne s'occupe que de toi.

— C'est que c'est peut-être pour moi qu'il est venu, maman.

— Pour toi !

— Oui, maman, tu sauras tout demain.

— Comment, tout ! Il y a donc quelque chose ?

— Ah ! s'il y a quelque chose !...

Maman voulait m'emmener. J'ai résisté.

Ah ! je ne serais pas partie ! J'aurais fait un éclat ! Je lui avais promis de danser avec lui le cotillon, et je l'ai dansé ! Et je ne suis partie qu'à trois heures du matin, après la plus délicieuse soirée de ma vie.

Au retour, avec maman, dans la voiture, pas une parole échangée. Papa était là. Il ne se doutait de rien. Il avait, lui aussi, passé une soirée délicieuse. Il était resté, dans un coin, à me regarder être belle, recevant de toutes parts des félicitations sur mon succès, jouissant naïvement de mon triomphe, très fier et très heureux d'être l'auteur de son petit chef-d'œuvre de fille... Il savait que j'avais dansé toute la nuit avec un prince... Cela ne lui déplaisait aucunement. Il s'amuse à faire un peu le libéral, papa ; mais il avait écouté avec infiniment de plaisir les phrases aimables du prince... Il n'est pas tout à fait comme maman, papa. La nuance est très sensible... Il grogne évidemment, quand il faut payer les dettes d'Octave, mais je suis sûre qu'au fond, il n'est

pas fâché de voir son fils se glisser et pénétrer peu à peu dans le monde... dans le vrai monde. Et il était, en somme, hier soir, très flatté de penser qu'il n'y avait là qu'un prince, et que ce prince n'avait de regards que pour moi.

A la maison, maman est venue dans ma chambre... Elle voulait tout de suite une explication. J'ai refusé.

— Ah ! demain, demain seulement, je t'en prie.

Je n'en pouvais plus, j'étais brisée, très agréablement brisée, mais brisée. Je me suis mise aux mains de cette merveilleuse Félicie qui m'attendait. Elle m'a déshabillée avec ses doigts de fée, m'a couchée, m'a bordée. Je me laissais faire. J'étais comme un enfant. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, mais j'étais heureuse!... Je rêvais... Je me perdais en un songe qui est tout près, tout près, je le sens, de devenir la réalité. J'ai fini, cependant, par m'assoupir... mais tout d'un coup j'ai entendu une voix : « Mademoiselle, Mademoiselle... » C'était

Félicie... Elle avait un petit billet entre les mains, c'était une lettre d'Octave... quatre lignes seulement.

« Six heures du matin.

» Nous sommes partis ensemble. Il ne voulait plus me quitter. Nous avons marché pendant deux heures... Il ne pouvait parler que de toi, de toi, de toi... Il t'aime ! il t'adore ! il n'aimera, n'adorera jamais que toi. Il m'a reconduit jusqu'ici. Je me couche. Bonsoir, princesse, bonsoir. »

Une heure après, arrivée de maman : explication, explication décisive...

— Mais qui est-ce ? Mais que se passe-t-il ? Alors j'ai brûlé mes vaisseaux... Je connais maman... Une seule chose la touchera... J'ai déclaré qu'il m'aimait, que je l'aimais, qu'il était, je le savais, tout prêt à m'épouser, que je n'avais, moi, d'autre désir que d'être sa femme... J'ai ajouté qu'il était pauvre, j'ai dit les causes si nobles de sa pauvreté, son dévouement, sa gé-

nérosité pour ses sœurs, sa fortune sacrifiée tout entière à leur bonheur.

— Mais qui t'a appris tout cela ?

— Octave... c'est un ami d'Octave...

Et, sans laisser à maman le temps de respirer, j'ai continué... J'avais réservé, pour la fin de mon petit discours, le saint du xv^e siècle et le cardinal avec ses quatre voix pour la papauté au dernier conclave. J'ai bien vu qu'ils faisaient tous les deux le plus grand effet sur maman. Quand j'ai eu fini, elle n'a trouvé à me répondre rien autre chose que ceci :

— Princesse ! Tu veux être princesse !

Là, il fallait mentir, et j'ai menti.

— Mais non, maman, je ne veux pas être princesse... Je me soucie bien d'être princesse !.. Je veux épouser quelqu'un que j'aime, voilà tout.

— Tu ne le connais pas...

— Je n'ai eu qu'à le voir, maman. Pardonne-moi... ce n'est pas ma faute... j'ai été prise sans le savoir, sans le vouloir.

Je savais que cet argument seul aurait quelque puissance sur maman... *Je l'aime, et je le veux parce que je l'aime.* Ne pas sortir de là, et je n'en suis pas sortie :

— Toi et papa, vous vous êtes mariés par amour. Oh ! je sais bien l'histoire de votre mariage. La vieille Marguerite mel'a bien souvent racontée. Tu étais pauvre, tu étais belle... on voulait faire faire à papa un mariage d'argent. Il n'a pas voulu. Il a tenu bon. Et c'est toi qu'il a épousée. Et vous avez été très heureux.

— Mais l'amour ne tombe pas ainsi comme un coup de foudre.

— Il faut croire que si, maman. Papa t'a vue, il t'a aimée ; j'ai vu le prince, je l'ai aimé.

— Princesse ! Un prince ! Et ton père ! Il n'admettra jamais cela... avec ses idées libérales.

— Oh ! les idées libérales de papa, j'en fais mon affaire !.. Seulement, je t'en prie, ne te mêle de rien. Laisse-moi m'expliquer toute seule avec lui, et j'enlèverai son consentement en cinq minutes.

— Mais tu as l'air de croire, en vérité, que ce prince va demander ta main.

— Aujourd'hui, maman, dans une heure, si tu le veux bien.

— Quoi? aurait-il été assez coupable pour te parler d'amour?

— Il ne m'a pas dit, maman, un seul mot que tu n'aies pu entendre; mais cela se devine, et je suis sûre qu'il m'adore...

23 mai.

Ce sera dur, mais j'en viendrai à bout. Je lui ai fait dire par Octave de ne pas bouger, de me laisser faire. J'ai demandé seulement que, s'il était possible, *notre* oncle le cardinal ait la bonté de faire dire à maman, par qui de droit, un petit mot.

J'ai eu deux ou trois longues conversations avec papa. Je ne me mets pas en frais de diplomatie et d'invention. Je répète obstinément le même refrain : « *Je l'aime! je l'aime! je l'aime!* Et, si on ne veut pas me le laisser épouser, fort

bien, je n'aurai rien à dire... mais je ne me marierai jamais, jamais, jamais! » Et je commence à laisser entrevoir, dans des phrases vagues, que je finirai par aller me jeter dans un couvent.

Nos déjeuners et nos dîners sont tragiques! Je travaille et je réussis à me donner une figure défaite et abattue. Je prends des airs douloureux et brisés. Je n'ai jamais l'air d'entendre ce que l'on me dit. Il est clair que ma pensée est ailleurs, toujours ailleurs. Je ne parle plus... ou, quand je parle, c'est pour répondre, d'une voix éteinte, par monosyllabes, aux questions de papa et de maman. Je ne mange plus... mais là rien, plus rien... C'est là surtout ce qui met papa et maman au désespoir. Ils ne savent pas que Félicie s'arrange pour me procurer de grosses tranches de roast-beef saignant. Je suis résolue à ne plus dire un mot... à attendre. J'ai pleine confiance dans la tendresse de maman. Elle m'aime trop pour résister bien longtemps.

28 mai.

Pauvre maman ! Pauvre papa ! Ils me faisaient trop de peine tous les deux ! Ils étaient trop malheureux. Cela me déchirait de les mettre ainsi au martyre. Ils ne demandaient qu'à céder. On ne me laissait jamais seule avec Octave, car on savait bien qu'il avait été l'artisan de tout cela ; mais j'ai trouvé moyen de lui dire hier :

— Que madame de Rutly vienne voir maman.

Elle est venue aujourd'hui... Et peut-être aussi le petit mot qui devait être envoyé de Rome est-il arrivé, car, après le dîner — je n'avais pris que quelques cuillerées de potage, et avec les apparences d'un douloureux effort — maman m'a dit :

— Ma chère enfant, nous ne nous refusons pas à examiner...

— Oh ! il n'y a rien à examiner. Vous ne voulez pas... C'est bien... Je n'y pense plus... Pour-

quoi reparler de cela. J'en mourrai, voilà tout, j'en mourrai.

Je me suis jetée sur un canapé, au hasard, dans tout l'affollement du désespoir, la tête dans les mains, parmi les coussins, et de là j'ai éclaté en sanglots, en vrais sanglots. Je pleure quand je veux et tant que je veux. J'avais ce talent, étant petite fille, pour me faire donner ce que je désirais. Je l'ai gardé... cela peut servir encore.

Alors papa... — oh ! qu'il est bon, papa, et que je l'aime ! — s'est écrié :

— Il faut en finir... donnons-lui son prince...
Je ne peux plus vivre ainsi.

Et voilà comment je suis devenue princesse, entre neuf heures cinq et neuf heures dix minutes.

3 juin.

Tout est décidé. Papa me donne deux millions et me servira, en outre, une pension de cent mille francs par an. Octave a été parfait...

Il n'a rien, rien demandé pour lui. Il n'a pas voulu compliquer les choses. Par exemple, une fois le mariage fait, il aura le champ libre.

Maman est au désespoir, mais comme elle me connaît peu ! Non, je ne serai jamais une de ces filles qui, une fois mariées dans un monde meilleur, plantent là leur mère et ne viennent plus la voir que le matin, en tapinois. J'avouerai toujours maman. Si elle était de mine étriquée, pauvre, bourgeoise... Mais pas du tout. Elle est très intelligente, très belle encore, de grande tournure. Oui, j'en ferai quelque chose. Je l'obligerai bien à venir à moi, à quitter son affreux Marais, à acheter un hôtel à côté de moi, à acheter un château où nous irons, le prince et moi, passer l'automne... Le prince me le disait hier :

— Elle est très bien, votre mère, très bien.

15 juin.

Ce matin, à neuf heures, j'étais encore enfouie dans les profondeurs de mon oreiller, poursuivant, à moitié endormie, un rêve délicieux. Tous mes rêves sont délicieux ; mais ma vie est plus délicieuse encore. C'est surtout quand je suis éveillée que je crois rêver. J'ai senti sur mon front le baiser par lequel maman me tire, tous les jours, de mon demi-sommeil du matin.

Chère maman ! Je lui ai jeté les bras autour du cou... Je l'aime si tendrement ! C'est mon seul chagrin de ne pas la sentir, comme je le voudrais, heureuse de mon bonheur et joyeuse de ma joie. Ce matin, elle avait à la main un de ces journaux parisiens que j'allais autrefois dénicher dans la corbeille de papa.

— Tiens, me dit-elle, lis.

Du doigt elle me montrait un petit entrefilet de quelques lignes à la première page du journal, et voici ce que j'ai lu :

Un grand mariage à l'horizon. Le prince Romanelli, chef de la branche aînée d'une des plus illustres familles de l'aristocratie italienne, épouse une de nos plus charmantes Parisiennes, mademoiselle Duval, fille d'un richissime manufacturier.

Un éblouissement passa devant mes yeux. Non, il n'y eut jamais plus doux réveil ! Mon nom, dans un journal, enfin ! Pour la première fois, mais pas pour la dernière !...

Et alors cet affreux nom de Catherine Duval sera remplacé par le nom de la princesse Catherine !

18 juin.

Ce qu'il y a de plus drôle, c'est que voilà que je me mets à l'aimer pour tout de bon. Il est vraiment très agréable. Quant à lui, il m'adore et ne fait en cela que son devoir.

Il m'a présenté, l'autre jour, à sa sœur la marquise de Rochemaure. Elle ne m'a pas fait

un accueil précisément enthousiaste. Je lui revaudrai cela. Elle est bien, mais je suis mieux.

24 juin.

Mon mariage sera célébré de demain en quinze, et non pas à l'église Saint-Paul, dans cette épouvantable rue Saint-Antoine, mais dans la chapelle de la nonciature... Et nous aurons un évêque pour la cérémonie ! Mariée par un évêque ! Un de mes rêves !

8 juillet.

C'est fait ! Je suis sa femme, légalement ; mais cette misérable formalité à cette misérable mairie, cela ne compte pas, ce n'est pas un mariage, cela ! Demain, à la bonne heure ! Nous aurons, avec l'évêque, Faure, Talazac, et, pour tenir l'orgue, Widor... Ce qu'il y a de mieux, enfin !... Ma robe est une merveille !

C'est ma dernière soirée du Marais !.. Pour la

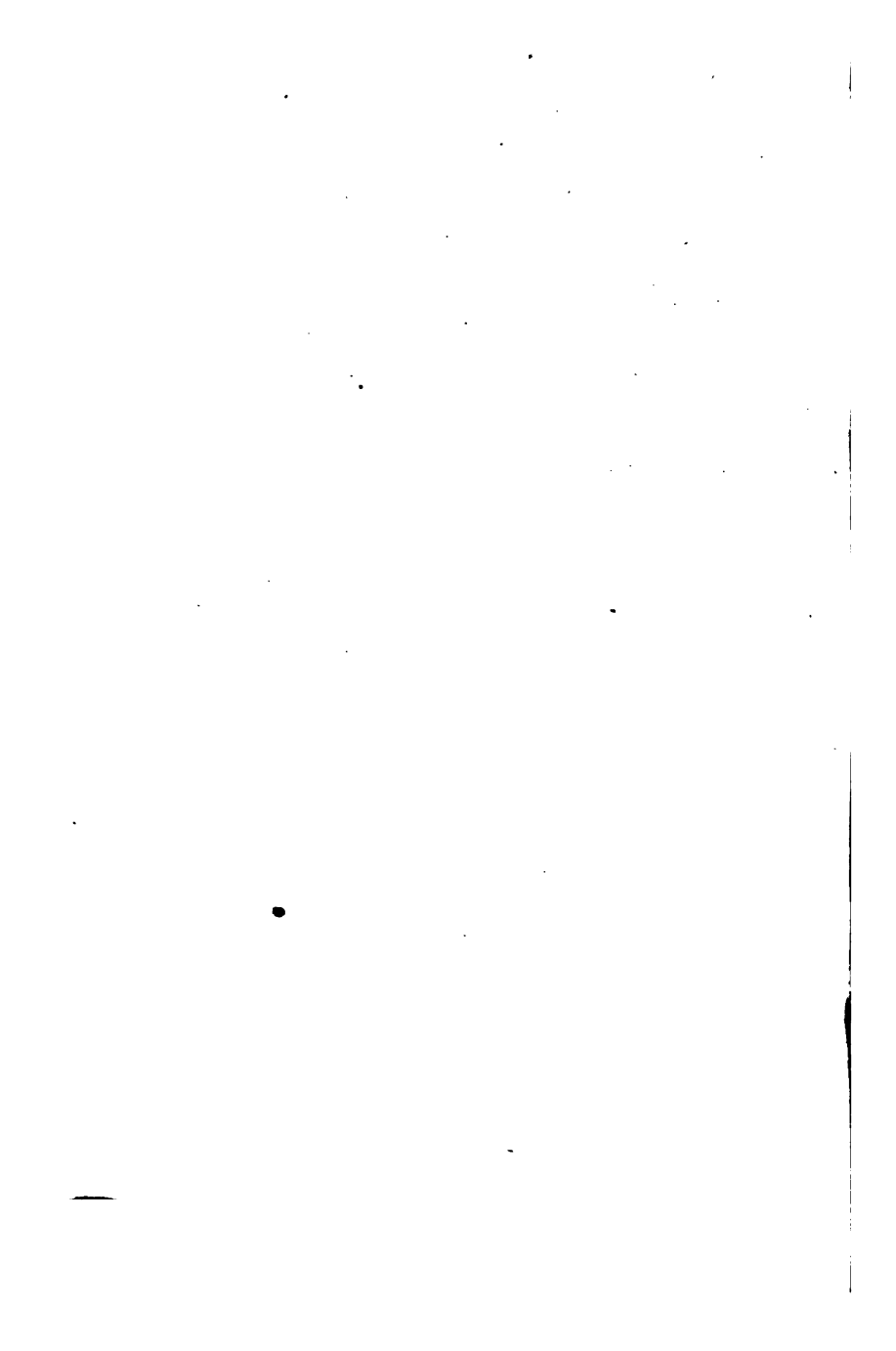
dernière fois, je me trouve, à une heure du matin, seule, dans ma chambre de jeune fille... Nous avons dîné tous les cinq en famille : papa, maman, le prince, Octave et moi... Après le dîner, j'ai eu la fantaisie d'aller faire mes adieux à ce vieux jardin qui m'a vue si souvent triste et désespérée. On passait la nuit dans les ateliers. Le grondement de la machine faisait légèrement trembler la terre sous mes pas. Je me suis approchée du petit soupirail qui éclaire le réduit des chauffeurs. Ils étaient là trois, bras nus, noirs de charbon... Ils travaillaient courageusement, jetant à larges pelletées le charbon sur les brasiers.

Je me suis senti le cœur plein de tendresse et de reconnaissance pour ces braves gens. Si je suis princesse, en somme, c'est à eux que je le dois. J'ai passé le bras à travers les barreaux du soupirail, et, de ma blanche main, j'ai versé tout le contenu de mon porte-monnaie, une dizaine de louis, dans la bonne grosse patte noire d'un de ces hommes.

— Pour vous trois, leur ai-je dit, en l'honneur de mon mariage.

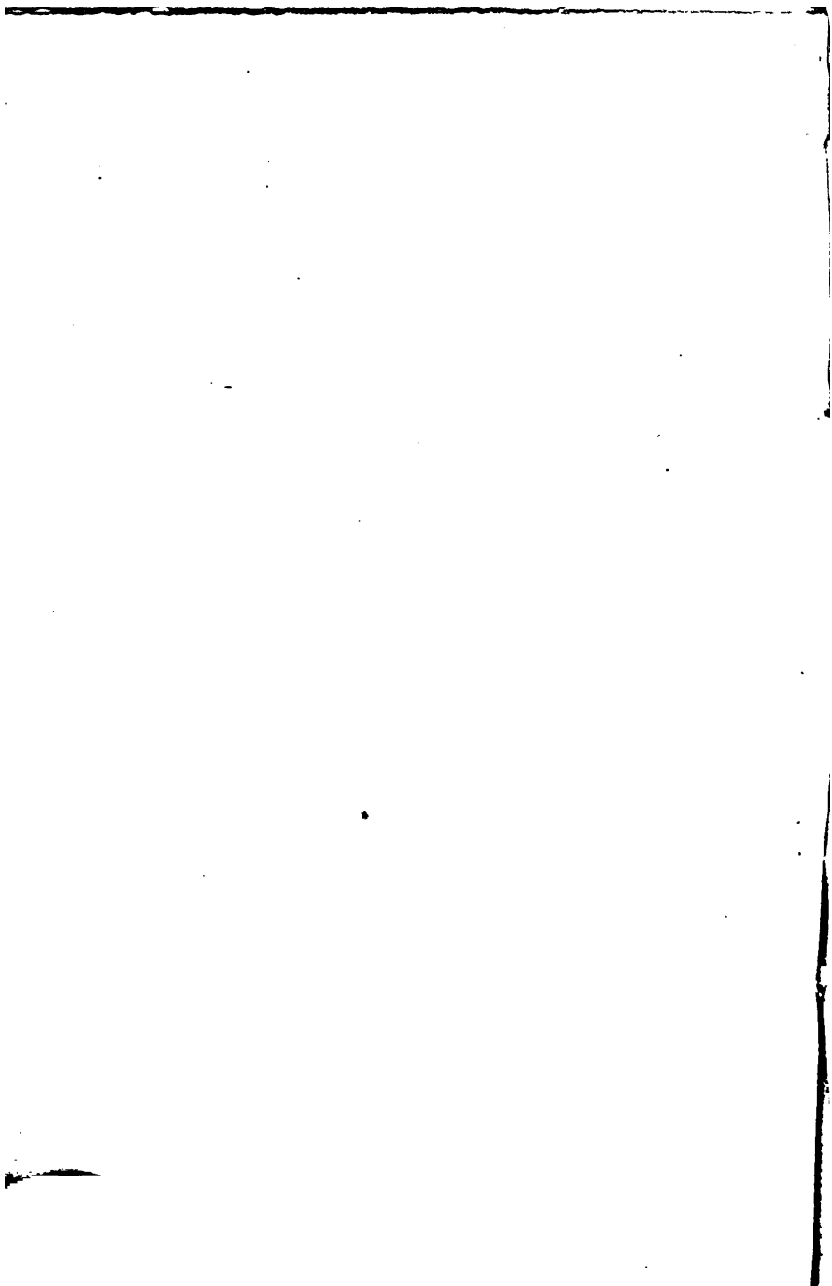
— Ah ! oui... nous savons... c'est pour demain... Merci, Mademoiselle, et bonne chance !

Il a partagé l'argent avec ses camarades, et tous trois, la chose faite, se sont remis à la besogne... Oui, mes amis, travaillez, travaillez, et, soyez tranquilles, l'argent que vous gagnez va maintenant servir à quelque chose.



UN

GRAND MARIAGE



25 novembre 1882, quatre heures.

Ce matin, à dix heures, j'étais en train de m'escrimer contre la sonate 25 de Beethoven, lorsque la porte s'ouvre. C'était maman ! Maman réveillée, maman levée à dix heures ! Et non seulement réveillée, non seulement levée, mais habillée de pied en cap, avec un manteau sur les épaules et un chapeau sur la tête !

Je ne me souvenais pas d'avoir vu maman debout à pareille heure. Elle ne peut jamais arriver à Sainte-Clotilde, le dimanche, avant le milieu de la messe d'une heure, et, l'autre

soir, en riant, elle disait à cet excellent abbé Pontal :

— Notre chère religion, monsieur l'abbé, serait une véritable perfection, si vous nous donniez une messe à deux heures... On reculerait d'une heure les concerts du Conservatoire. Cela nous ferait, en hiver, des dimanches délicieux.

A cette apparition de maman, moi, stupéfaite, de m'écrier :

— Tu sors, maman ?

— Non, je rentre.

— Tu rentres !

— Oui, j'ai eu une course à faire ce matin... Des laines à rassortir pour ma tapisserie... Tu sais... ce bleu qui est introuvable.

— Et tu l'as trouvé ?

— Non... non... mais on m'a promis de chercher... et j'espère bien... Demain ou après-demain au plus tard... on doit m'envoyer...

Voilà maman qui s'embrouille dans son discours, et qui, péniblement, après des détours

laborieux et compliqués, finit par m'annoncer que nous allons le soir chez les Mercerey... On devait y faire un peu de musique... Maman savait cela depuis trois jours... Elle avait oublié de m'en parler.

Je ne bronchais pas. J'écoutais maman, je l'examinais attentivement et je me disais :

— Qu'est-ce que c'est que tout ça? Cette sortie dès patron-minet, ce rassortiment de laine bleue, cette soirée de musique chez les Mercerey... Elle barbote, maman, elle barbote!

Et je la laissais barboter, sans souffler mot. Son allocution terminée, maman fait une fausse sortie, comme au théâtre, puis revient, et me dit avec un air d'indifférence :

— Quelle robe comptes-tu mettre ce soir?

— Ce soir, maman? Mais je ne sais pas... ma robe grise... ou ma robe bleue... ou ma robe rose...

— Non, non, pas ta robe rose... Mets ta robe bleue... Tu étais très bien avant-hier, chez ta tante Clarisse, avec ta robe bleue... Et puis, ta

robe rose, ton père ne l'aime pas, et, comme il doit venir ce soir avec nous chez les Mercerey...

— Papa chez les Mercerey!...

— Eh bien ! oui.

— Et il sait qu'on fera de la musique ?

— Il le sait.

— Il le sait... et il vient ?

— Oui... Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

— Rien, maman, rien du tout.

Là-dessus maman s'en va, pour tout de bon, sans fausse sortie. Je reste seule. Alors, sans une minute d'hésitation, je me dis :

— Il s'agit d'un mariage. C'est pour me montrer à quelqu'un, et c'est pour cela que papa est obligé de marcher.

Papa, ce pauvre papa se laissant traîner par maman à une soirée où l'on devait faire de la musique!... C'était le monde renversé ! Papa, le soir, ne peut supporter que trois choses : le club, l'Opéra au moment du ballet, et les petits théâtres, les théâtres où l'on rit, les théâtres où l'on s'amuse ; les théâtres où nous ne pou-

vons pas aller, nous autres jeunes filles; les théâtres où je passerai ma vie, quand je serai mariée.

Oui, c'est pour une entrevue, j'en suis sûre. Et ça doit être quelque chose d'ébouriffant, d'époustoufflant, car maman, depuis ce matin, est dans un état, dans un état, dans un état!... Elle n'a pas déjeuné. Elle ne tient pas en place. Elle a écrit à madame Loisel pour la prier de venir *elle-même*, ce soir, me coiffer. Elle a passé minutieusement l'inspection de ma robe bleue. Elle me regarde et m'examine avec une attention toute particulière... Elle a laissé éclater un véritable désespoir, en découvrant qu'il y avait une légère avarie dans ma délicieuse personne.

— Qu'est-ce que tu as là? s'est-elle écriée.

— Où ça, maman?

— Sur le bout du nez.

— J'ai quelque chose sur le bout du nez?

— Oui, une affreuse estafilade.

— Oh! mon Dieu!

Très effrayée, je cours à une glace. Je respire... Ce n'était rien du tout. Un coup de patte de Bob et une toute petite marque rose, déjà presque effacée. Il n'en restera rien ce soir.

Cette petite marque rose prend, aux yeux de maman, les proportions d'une hideuse blessure. Jamais le bout de mon nez n'avait été l'objet d'une aussi touchante sollicitude. Maman m'a obligée à passer la moitié de la journée, immobile dans un fauteuil, avec des compresses d'eau fraîche, plantées comme une paire de lunettes sur ledit bout dudit nez.

Pauvre maman, elle a un tel désir de me voir mariée ! Et cela est si naturel ! Elle a été très belle, maman ; elle fait encore beaucoup d'effet, le soir, aux lumières, et ça ne l'amuse pas d'avoir à trimbaler dans le monde une grande bécasse de fille à marier.

J'en suis moi-même toute chagrine, je sens que je la vieilliss, et, dès que nous arrivons quelque part ensemble, le soir, crac ! tout de suite je la lâche et je m'arrange pour la rencontrer

le moins souvent possible. Nous faisons nos petites affaires, sans nous gêner, chacune de notre côté.

Elle est excellente, maman. Il y a de mauvaises mères qui bousculent leurs filles et les condamnent à se marier, en cinq minutes, à l'aveuglette. Telle n'est pas maman.

Elle sait que je suis résolue à ne pas me décider à la légère. Ce n'est pas une petite affaire que le mariage ! Si l'on se trompe, c'est pour la vie ! Cela vaut la peine qu'on y pense. Je veux faire un mariage sérieux. Il ne s'agit pas de s'amouracher à première vue d'un monsieur blond ou brun et de dire à sa mère, le soir, en rentrant : « Maman, voilà celui que j'aime ! Maman, voilà celui que je veux ! » Non, il ne faut pas s'emballer... Et je ne m'emballerai pas !

J'ai déjà refusé, au printemps dernier, cinq prétendants fort acceptables, mais qui ne m'offraient pas cependant tous les avantages de naissance, de fortune et de situation dans le

monde, auxquels il me paraît que j'ai droit de prétendre.

Dans ma campagne de cet hiver, je montrerai le même calme et la même prudence. Je n'ai pas encore vingt ans. Je puis attendre.

Depuis ce matin, d'ailleurs, je suis contente, très contente de moi. Je n'ai pas été gagnée par l'agitation de maman, et aujourd'hui, comme à l'ordinaire, tranquillement, froidement, je mets au courant mes petites écritures.

Le jour où j'ai eu dix-huit ans, sur la première page de ce cahier, strictement fermé à clef, j'ai écrit ces simples mots :

MON MARIAGE

Et déjà ils sont cinq couchés dans la poussière ! Ce soir, j'en suis sûre, c'est le tour d'un sixième candidat. Est-ce enfin celui-là qui est destiné à devenir mon très humble et très obéissant seigneur et maître ?

Qu'il se prépare, en tout cas, à passer

l'examen le plus sévère et le plus minutieux !

Je ne suis pas comme maman, moi ! Je ne perds pas la tête !

26 novembre, quatre heures.

Je ne me trompais pas... C'était bien le sixième !...

Mais procédons par ordre, et notons par le menu les événements petits et grands de la soirée d'hier.

Après le dîner, nous montons nous habiller, maman et moi. J'y mets du temps et du soin. Je m'applique enfin, je dois en convenir... Je ne redescends qu'au bout d'une heure et demie... Sur mon chemin, au retour, je trouve toutes les portes ouvertes, et pendant que, sans bruit, je m'approchais du petit salon, j'entends papa qui disait à maman :

— Alors vous croyez qu'il est nécessaire?...

— Absolument nécessaire... Songez-y donc.

Votre présence est indispensable.

La tentation était trop forte. Je m'arrête... j'écoute... N'étais-je pas un peu dans mon droit? Y eut-il jamais indiscretion plus légitime?

— Pourquoi indispensable? réplique papa. Je le connais, ce jeune homme... Je l'ai rencontré très souvent au club... J'ai même fait, un soir, le whist avec lui... Il ne joue pas trop mal... Il a vu hier Irène à cheval, il l'a trouvée ravissante. C'est à merveille; qu'ai-je à faire dans tout cela? C'est vous que cela regarde... vous et Irène.

— Mon ami, je vous assure qu'il est de la plus stricte convenance...

— C'est bien... c'est bien... j'irai... j'irai...

Et le silence... Plus rien... J'attendais le nom... Pas de nom! Le cœur me dansait un peu dans la poitrine... et, comme j'étais un peu serrée, très serrée même, je l'entendais distinctement faire tic, tac, tic, tac, contre mon corsage. Je reste là deux ou trois minutes. On ne voulait rien me dire; je devais avoir l'air de ne rien savoir.

Je savais quelque chose cependant, et quelque chose de très important. Il était du Jockey ! Ce à quoi je tiens par-dessus tout. Si j'attache à cela tant d'importance, c'est la faute de papa. Pour lui, quelqu'un qui n'est pas du Jockey n'existe pas. Le monde, pour papa, commence à ceux qui sont du Jockey et finit à ceux qui n'en sont pas. J'ai été élevée dans ces idées-là. Mon mari sera du Jockey !

Nous partons tous les trois, dans le landau, papa morne, abattu, silencieux ; maman toujours dans la même excitation... Moi, en apparence impassible, mais intriguée cependant...

Pourquoi ce mystère ? Ce monsieur m'avait vue la veille à cheval... Il était bien honnête de m'avoir trouvée ravissante ! Était-ce lui qui avait demandé à me revoir à la lumière et décolletée ?

Tout cela me paraissait incorrect. On aurait dû le soumettre à mon examen, ce jeune homme, avant de lui faire avec une telle libéra-

lité, à pied et à cheval, les honneurs de ma personne... Enfin!!!

A dix heures et demie, nous arrivons chez les Mercerey... Hélas! pauvre papal c'était bien une soirée musicale... et, en fait de soirée musicale, ce qu'il y a de plus sévère, de plus dur pour quelqu'un qui n'est pas rompu à ces plaisirs-là... Un quatuor... et tout ce qu'il y a de plus classique.

Peu de monde... Une vingtaine de personnes. Une drôle de soirée, qui sentait la hâte et l'improvisation, une petite fête de bric et de broc, qui n'avait ni corps ni ensemble; on ne se connaissait pas; on ne se tenait pas; le médecin des Mercerey, leur architecte, leur notaire, évidemment invités pour meubler, pour garnir, pour faire nombre.

C'est que c'est le diable d'organiser, au mois de novembre, quelque chose de convenable. Il y a si peu de monde à Paris!... On est obligé de se contenter, pour les petits comités, de gens qui feraient à peine partie des grandes

fêtes, en pleine saison, au mois de mai.

En arrivant, nous tombons sur l'andante d'une sonate, si bien que nous pouvons nous faufler à la sourdine, en tapinois. Je vais me nicher dans un petit coin, et de là, rapidement, d'un seul coup d'œil, j'examine le champ de bataille. Ça et là des vieux ou des demi-vieux, défraîchis, dégommés, déplumés. Rien pour moi...

Mais, dans l'angle opposé, un petit tas de quatre petits jeunes gens, tous les quatre inédits. Pas d'hésitation possible ! Là est l'ennemi !

Oui, mais lequel est-ce ? Je fais ce raisonnement qui me paraît admirable dans sa simplicité : « C'est celui qui va me regarder avec le plus d'acharnement. » Je baisse modestement les yeux et je prends l'attitude d'une petite demoiselle bien sage qui s'abandonne tout entière aux austères jouissances d'une sonate d'Haydn.

Puis, tout d'un coup, je lève le nez, et mon regard va tomber droit sur le petit tas des petits jeunes. Mais je suis obligée de baisser le nez

plus vite encore que je ne l'avais levé. Tous les quatre me regardaient avec une évidente curiosité et avec un évident plaisir... Je laisse un peu marcher la sonate et je renouvelle l'expérience... Même résultat!... Encore ces quatre paires d'yeux braqués sur moi..., et ainsi, de même, à plusieurs reprises.

Je n'étais pas, je pense, indigne de cette attention. J'étais bien, très bien. La campagne m'a réussi admirablement cette année... Elle m'a un peu engraisée, pas trop, juste à point... Virginie, ma femme de chambre, me le disait, hier soir, en m'habillant :

— Ah! Mademoiselle ne sait pas comme elle a gagné cet été.

En quoi Virginie se trompait. *Mademoiselle* le savait très bien... On est toujours la première à savoir ces choses-là.

Fin du quatuor... Petit méli-mélo... Je n'y tiens plus. J'emmène maman un peu à l'écart, et là, je lui dis :

— Maman, je t'en supplie, montre-le-moi.

— Comment, petite masque, tu as deviné?

— Oui, oui, j'ai deviné... Mais montre-le-moi, vite, vite... La musique va recommencer.

— Eh bien ! c'est ce grand brun à gauche, sous le tableau de Meissonier. Ne regarde pas... il te regarde...

— Il n'est pas le seul. Ils ne font que ça tous, tous, tous !

— Il ne regarde plus... Tiens... il s'approche de ton père... Il lui parle.

— Il n'est pas trop mal.

— Je crois bien qu'il n'est pas...

— La bouche un peu grande...

— Je ne trouve pas.

— Oh ! si, maman!... Mais enfin l'ensemble peut aller.

— Et si tu savais ! Naissance, fortune, tout ce qu'on peut désirer ! C'est un hasard tellement extraordinaire...

— Et il s'appelle ?

— Le comte de Martelle-Simieuse... Ne regarde plus. Il recommence à te regarder. Oui,

c'est un Martelle-Simieuse, et les Martelle-Simieuse sont cousins des Landry-Simieuse et des Martelle-Jonzac... Or, vois-tu, les Martelle-Simieuse..

Un des musiciens fait *toc toc* sur son petit pupitre... Voilà qui coupe court au torrent d'éloquence de maman... Nous nous asseyons... C'est du Mozart maintenant... Je me reblottis dans mon petit coin et je m'abîme en de profondes réflexions. Ça doit être un parti de derrière les fagots, car maman était dans un véritable état d'exaltation.

Comtesse de Martelle-Simieuse!... Deux noms! Mon rêve! Avoir deux noms! J'aurais préféré duchesse, naturellement; mais il y a si peu de ducs, de vrais ducs, de ducs incontestables — vingt-deux seulement, je crois — que c'est une chimère d'espérer... Va donc pour comtesse!

Comtesse de Martelle-Simieuse... Le nom a de la tournure... Je me le répète à moi-même... Je n'écoute pas du tout le quatuor de Mozart...

Est-ce bien du Mozart que jouent ces deux violons, cet alto et cette basse? Les quatre instruments me chantent une chanson dont voici le refrain : *Madame la comtesse de Martelle-Simieuse...*

Le nom, c'est chose d'une telle importance ! Un nom qui s'arrange bien et qui sonne bien avec le titre. Car il en est du titre comme du Jockey. Il me faut un titre... M'embourgeoiser, jamais, fût-ce au prix d'une fortune des *Mille et une Nuits!* Comtesse de Martelle-Simieuse ! Oui, décidément le nom est acceptable.

Nouveau petit tohu-bohu après le quatuor; papa se dirige vers maman, et moi aussi. A peine étais-je arrivée, que maman, de plus en plus exaltée, me dit :

— Les choses marchent avec une rapidité foudroyante... Il demande à m'être présenté, et ton père a remarqué que sa voix tremblait... N'est-ce pas, mon ami?

— Oui, répond papa, sa voix tremblait.

— Ton père va me l'amener. S'il te déplait,

ne reste pas à côté de moi. S'il ne te déplaît pas, reste.

— Je veux bien rester, maman; mais il est bien entendu que tu me laisseras le temps de la réflexion... Tu m'as promis de ne pas me brusquer.

— Tu seras toujours entièrement libre; mais écoute-moi bien : c'est un parti hors ligne... Si tu connaissais les parentés, les alliances!.. Sa mère était une Précigny-Laroche! Tu entends, une Précigny-Laroche!

— Oui, maman, j'entends.

— Il n'y a rien au-dessus des Précigny-Laroche! Rien au-dessus!

— Du calme, maman, du calme!... on te regarde.

Papa était allé le chercher. Il l'amène, et alors, entre deux morceaux, nous avons eu, à nous quatre, un petit bout de conversation.

Il était, en effet, visiblement troublé. Lui qui, de loin, avait tant de courage pour me regarder, de près n'en avait plus du tout. C'est

moi qui l'ai dirigée, la conversation, et avec une très remarquable habileté, car, à travers les banalités obligées d'une causerie mondaine, j'ai su apprendre en dix minutes ce qu'il m'importait de savoir, avant de laisser les choses aller plus avant.

Il aime par-dessus tout Paris... Comme moi... Il s'ennuie à la campagne... Comme moi... Il s'amuse à Trouville... Comme moi... Il n'a aucun goût pour la chasse à tir... La chasse à tir! le martyre des femmes, la chasse à tir, qui nous prend nos maris et leurs amis, tout le long du jour, et nous les rend, le soir, anéantis, exténués, abrutis.

En revanche, il adore le cheval et la chasse à courre... Toujours comme moi... Ah! c'est que la chasse à courre, c'est une autre affaire... Nous pouvons en être!... Que de fois je me suis dit : « Mon mari aura un équipage! » Et il a un équipage, un vautrait... Il est locataire d'une forêt de l'État à dix lieues de Paris. On part le matin, à huit heures et demie, par la

plus commode des gares, la gare du Nord; à dix heures et demie, à cheval!... Et, sauf le cas de chasses très dures et très longues, on est revenu à Paris pour le spectacle et pour le bal.

Ce n'est pas tout; il est complètement libre de son temps, de sa personne, de sa fortune. Plus de père, plus de mère... Rien qu'un frère plus jeune que lui, volontaire d'un an dans un régiment d'artillerie, — et une tante très riche, fort âgée, sans enfants. Donc il est chef de famille.

Martelle-Simieuse est à lui. C'est une terre, quelque part en Vendée. Il va de soi que je n'ai pas l'intention d'aller m'enfouir en Vendée, tous les ans, pendant six ou huit mois... Mais enfin, il faut bien avoir une terre... La Vendée ne me déplaît pas. Rien n'a meilleur air que la Vendée.

J'ai appris tout cela dans un court espace de dix minutes, un quart d'heure peut-être... parce que madame de Mercerey, nous voyant

engagés tous les quatre dans une conversation sérieuse — tous les quatre, je pourrais dire : tous les trois... papa ne disait rien ; — tous les trois... je pourrais dire : tous les deux, maman ne disait pas grand'chose... — donc madame de Mercerey (quelle phrase ! je n'en sortirai pas !) a su prolonger l'entr'acte entre les deux quatuors.

Tous ces renseignements, je les ai obtenus de la manière la plus aisée, la plus naturelle, par un certain tour donné à la causerie, et sans faire une seule question.

Maman, ce matin, me disait que j'avais été hier soir effrayante de calme et de précision. Ah ! c'est que j'ai mon petit côté pratique ! Je veux absolument placer ma vie dans certaines conditions inattaquables d'indépendance et de sécurité. Pas de bonheur sans cela, pas d'amour, rien enfin, rien !

Ainsi, par exemple, pas de belle-mère ! Je ne sais pas ce que je ne donnerais pas pour ne pas avoir de belle-mère. Pas de tiraillement ! pas

de lutte ! On a chez soi tout à soi, à commencer par son mari.

C'est pour cela que je n'ai pas voulu, au printemps dernier, du petit marquis de Marillac, un des cinq ! Et comme il était gentil, cependant, et drôle, et gai ! Et comme je l'aurais aimé de bon cœur !... J'avais commencé... Mais j'ai vu sa mère !... et je me suis arrêtée.

Une mère terrible, rigide, lugubre, tombée dans une dévotion féroce, et qui exigeait que sa belle-fille vînt s'ensevelir en sa compagnie, pendant huit mois, au fond de la Bretagne. C'est une économie, je le sais... mais quelle servitude ! Dès le lendemain du mariage, à peine sortie de l'état de petite fille, y retomber !... Alors à quoi bon se marier ?

Où en étais-je ? Je ne sais plus du tout... Ah ! j'y suis... La musique recommence... C'est le dernier morceau. Nous nous asseyons, en ligne, dans l'ordre suivant : moi... maman... papa... et lui... Il y avait une heure à peine que je l'avais vu pour la première fois, et, cependant,

nous avons déjà comme un petit air de famille, là, tous les quatre, bêtement à la file sur nos chaises.

On nous jouait une suite de petites valse de Beethoven, avec de courtes suspensions d'une minute entre chaque valse.

Première suspension. Maman me dit :

— Eh bien ! maintenant que tu l'as vu, que tu lui as parlé... ton impression ?

— La même, maman.

— Bonne ?

— Pas mauvaise.

— Alors ton père peut l'inviter à dîner ?

— Oh ! maman, ce serait aller bien vite !

— Nous sommes obligés d'aller vite.

— Pourquoi, maman ?

— Chut !... on recommence...

Me voilà fort intriguée... Pourquoi cette nécessité d'aller vite?... Je suis choquée... Il me semble qu'on me jette à la tête de ce monsieur... J'ai hâte de savoir... Elle me paraît éternelle, la petite valse. Enfin, grâce au ciel,

voici la seconde suspension. Je reprends :

— Maman, explique-moi...

— Je ne peux rien t'expliquer maintenant.

Ce serait trop long. A la maison, tout à l'heure, je te dirai... Mais il faut que l'invitation soit faite ce soir. Il n'y a pas une minute à perdre.

Oui ou non, veux-tu ?

— Tu vois, maman, tu me bouscules.

— Je ne te bouscule pas, tu pourras toujours refuser.

— Eh bien, soit.

— Jeudi, le dîner ?

— Va pour jeudi.

Entre la troisième et la quatrième valse, maman dit rapidement à papa :

— Invitez-le à dîner.

— Quel jour ?

— Jeudi.

— Bien.

Papa — je ne l'avais jamais vu dans un rôle de père sérieux, — papa a été admirable de docilité et de résignation. Il est vrai qu'accablé

sous le poids de la musique, papa ne paraissait pas trop avoir conscience de ce qu'il faisait. J'étais un peu inquiète, je me disais : « Il va se tromper et en inviter un autre. » Pas du tout. Il a fait très correctement sa petite invitation, qui a été acceptée avec enthousiasme.

A minuit, nous partions, et nous n'étions pas encore sortis de l'hôtel des Mercerey que je m'écriais :

— Maman, je vois que tu grilles de me faire faire ce mariage.

— Oh ! quant à cela, oui !

— Eh bien ! alors, dis-moi...

— Laisse-moi respirer un peu, je suis brisée...

A la maison tu sauras tout.

Une heure après, je savais tout. C'est l'histoire la plus extraordinaire du monde ! Hier matin, à huit heures, on réveillait maman pour lui remettre ce petit billet *très pressé* de madame de Mercerey :

« J'ai la migraine, je ne puis sortir. Venez, venez tout de suite. Il y va du bonheur d'Irène ! »

Maman se lève et part.

Mais, *la suite à demain...* Huit heures, il faut dîner.

27 novembre.

Donc maman court chez madame de Mercey, et voici ce qu'elle apprend :

Les deux Martelle-Simieuse, l'aîné, Adrien, — c'est le mien, — et l'autre, Paul, le volontaire d'un an, ont perdu, il y a dix ans, leur grand'mère paternelle, une excellente femme, très riche, un peu bizarre, et qui n'avait plus au monde qu'une pensée : assurer la perpétuité de sa race. Il lui semblait que ce serait la fin du monde, si les Martelle-Simieuse, un jour, disparaissaient. Elle n'était pas bête, et glissa dans son testament une clause fort ingénieuse... Elle mettait un million en dehors de ses biens partageables... Ce million, avec les intérêts accumulés, devait appartenir à son petit-fils Adrien, s'il était marié à vingt-cinq ans... Sinon, le million repassait à son petit-fils Paul, tou-

jours avec la même pénalité... Et si tous deux, Adrien et Paul, s'entêtaient dans le célibat, le million et les intérêts du million, tout était pour les pauvres.

Or le magot réservé de la grand'maman s'élève aujourd'hui à la somme infiniment respectable de quinze cent mille francs... Ledit Adrien n'avait aucun penchant pour le mariage; passionné pour la chasse, les chevaux, les courses, homme de sport dans toute l'acception du terme, il était, avant tout, soucieux de son indépendance. « Je ne me marierai pas, disait-il; j'ai cent quatre-vingt mille livres de rente, cela me suffit. Avec cela et un peu d'ordre, je peux m'en tirer. » Bref, il voyait venir le 10 janvier avec une parfaite placidité; il aura vingt-cinq ans ce jour-là; mais il comptait sans les événements.

Il y a eu, vers la fin de l'année dernière, dans notre monde, un grand mouvement de spéculation, une sorte de croisade financière contre les infidèles... Adrien s'est jeté dans le mouvement, bien moins par calcul et par avi-

dité que par une sorte d'entraînement chevaleresque. Il s'agissait de soutenir des banques bien pensantes.

Pauvre garçon ! il a été pincé dans le krach, et pour une forte somme : quatorze cent mille francs. Il ne lui restait plus que cent vingt mille livres de rente... et, du jour au lendemain, il s'est trouvé gêné. Il a fait cependant à mauvaise fortune bon visage. Il a réduit son train, vendu des chevaux, renvoyé des domestiques...

Sa résolution restait la même : pas de mariage ! Mais, il y a un mois, ses amis l'ont chapitré, lui ont fait de la morale, lui ont expliqué qu'il était déraisonnable de laisser échapper ces quinze cent mille francs... Cela ne lui coûterait que la peine de se marier, d'épouser une jolie fille et une grosse dot ; de telle sorte que la peine pourrait se changer en plaisir.

Il a faibli et il a autorisé sa cousine, madame de Riémens, à chercher quelque chose pour lui. Elle a cherché et elle a trouvé... cette

grande perche de Catherine de Puymarin, qui est affreusement riche, mais encore plus maigre... Ce fut son premier cri : « Elle est trop maigre et trop mal à cheval ! » Du moment qu'il se résignait au mariage, il tenait à cela par-dessus tout ! Il voulait que sa femme fût bien à cheval.

Cependant le temps marchait. Il était harcelé, pressé, serré de près. Il avait commencé par dire non... Il ne disait plus ni oui ni non... Il allait probablement dire oui, quand arriva la grande, la dramatique, la décisive journée du 24 novembre.

Ce jour-là, au lieu de monter à cheval dans l'après-midi, selon mon habitude, je devais monter, le matin, avec cet excellent M. Coates, qui me considère comme une de ses plus brillantes élèves, et qui fait encore, de temps en temps, le tour du Bois avec moi.

Je pars, à dix heures, en coupé, avec miss Morton... Nous nous arrêtons près du Champignon, à droite, à l'entrée du Bois; c'est là que

M. Coates m'attendait. Le groom avait amené Triboulet, qui n'est pas toujours commode et qui était très en l'air ce jour-là, n'ayant pas mis le nez dehors depuis quarante-huit heures. Je m'étais habillée en grande hâte, et Virginie n'avait pu me coiffer que sommairement, en plantant une douzained'épingles dans mes cheveux tortillés à la diable en deux grosses nattes.

M. Coates me met à cheval, non sans quelque difficulté, car Triboulet faisait le diable. Ce fut bien autre chose dès qu'il me sentit sur son dos. Il se mit à pointer en se traversant; mais je suis solide à cheval et je connais les défenses de Triboulet. Je lui administre une sévère correction. Seulement, au milieu de cette explication entre nous deux, voilà quelque chose qui roule,roule,roule, sur mes épaules. C'étaient mes deux grosses nattes qui se répandaient en avalanche et qui entraînaient mon chapeau dans la déroute. Me voilà tête nue, sur Triboulet se démenant, avec mes cheveux tourbillonnant à tous les vents.

A ce moment précis, débouchait à cheval, de l'allée des Poteaux, Adrien, comte de Martelle-Simieuse. Il s'arrête, ébloui, à distance respectueuse, et il passe, en un rien de temps, par trois petites crises d'admiration.

La première pour l'écuyère : « Ah ! qu'elle est bien à cheval ! »

La seconde pour mes cheveux : « Et quels cheveux ! »

La troisième pour mon visage : « Et qu'elle est jolie ! »

Cependant Triboulet s'était détendu, se calmait, s'apaisait. Le groom, laborieusement, retrouvait dans le sable cinq ou six épingles dispersées ; et moi, tant bien que mal, je remettais un peu d'ordre dans ma coiffure, sanglant sur ma tête mon voile mis en corde autour de mes cheveux révoltés.

Nous partons enfin, M. Coates et moi, le groom à distance, et derrière le groom, également à distance, l'ainé des Martelle-Simieuse, recommençant en mon honneur le tour du Bois.

Quant à moi, dans mon innocence, je ne me doutais pas de cette brillante conquête. Le temps était rêche et dur. Nous marchions grand train... Triboulet, piqué par le froid, à deux ou trois reprises, tente de s'insurger... Il trouve à qui parler. M. Coates était très content de moi.

— Ce matin, me disait-il, vous montez comme un ange.

C'était bien aussi l'avis de mon second groom improvisé.

— Ah ! qu'elle est bien à cheval ! Ah ! qu'elle est bien à cheval !

Il n'eut pas autre chose en tête, pendant toute cette promenade à grandes allures. Et il me comparait à Catherine de Puymarin !

Le tour du Bois terminé, je descends de cheval, je retrouve miss Morton dans le coupé, et en route pour la rue de Varennes ! Le jeune Martelle-Simieuse se met au trot derrière le coupé et me ramène chez moi ; il voit la porte de l'hôtel s'ouvrir et la voiture s'engouffrer sous la voûte ; il constate que j'ai un domicile

assez convenable, dans une rue bien habitée, et que, selon toute apparence, je ne suis pas une aventurière.

Oui, mais le nom, le nom de cette intrépide amazone? Alors il a une idée toute simple; mais encore fallait-il l'avoir! Il rentre chez lui, fait querir un dictionnaire des quinze cent mille adresses. Rue de Varennes, 49 bis, baron et baronne de Léoty.

Voilà comment il a appris le nom de celle qui sera peut-être la fidèle compagne de sa vie. Baron de Léoty... Il connaissait papa par le Club... Mais papa avait-il une fille? Mais étais-je la fille de papa? Il fallait débrouiller ce mystère.

Ce fut bientôt chose faite, car, le soir — ô hasard, voilà de tes coups! — le soir, Adrien dînait chez les Mercerey en petit comité... et négligemment, dans une éclaircie de la conversation, il disait à madame de Mercerey :

- Ne connaissez-vous pas M. de Léoty?
- Intimement.
- A-t-il une fille?

— Oui.

— Quel âge?

— Une vingtaine d'années.

— Très jolie, n'est-ce pas ?

Là, paraît-il, ce fut un cri général, un cri d'enthousiasme en mon honneur ! Il était le seul à ne pas me connaître, le malheureux ! Madame de Mercerey demanda le pourquoi de toutes ces questions. Et lui de raconter, avec feu, sa rencontre du matin, ma crânerie à cheval, mes cheveux au vent, le rayon de soleil qui tapait dessus et les faisait resplendir... Enfin, il a un petit accès de description lyrique et poétique !... A la stupeur générale !... On ne lui connaissait pas cette note-là.

Alors, madame de Mercerey a montré la plus rare, la plus admirable présence d'esprit. Il faut dire qu'elle aime beaucoup maman et que, par contre, elle exècre les Puymarin, depuis six semaines, car ils étaient jusque-là ses amis intimes ; mais elle a, pour leur tenir rigueur, le motif le plus sérieux.

Il y a eu trois séries cette année à Grand-champs, chez les Puymarin : l'une avec les princes d'Orléans, l'autre avec le grand-duc Wladimir, la dernière avec des gens sans importance, le fretin... Eh bien ! la duchesse a invité les Mercerey avec le fretin !.. Or, nés comme ils sont nés, et riches comme ils le sont, les Mercerey ne sont pas gens à mettre avec le fretin. De là leur ressentiment, et leur très légitime ressentiment.

Et maintenant, le voilà, le trait de génie de madame de Mercerey ! Séance tenante, prenant la balle au bond, sans une minute d'hésitation, devant son mari stupéfait, elle a raconté qu'elle devait avoir, le lendemain soir, chez elle, quelques amis, parmi lesquels madame et mademoiselle de Léoty, et que M. de Simieuse serait le bienvenu, si un peu de musique ne l'effrayait pas, et s'il était désireux de revoir son héroïne du bois de Boulogne. M. de Mercerey était éperdu.

— Ne vous trompez-vous pas, chère amie ?

dit-il; c'est demain soir que nous devons aller au Gymnase voir la pièce d'Octave Feuillet...

— Non, mon ami, c'est après-demain...

— Il me semblait... J'ai moi-même retenu la loge.

— Je vous dis que c'est après-demain.

Il se tint coi et n'eut qu'après le dîner l'explication de la charade. Madame de Mercerey n'en resta pas là. Elle s'empara de M. de Simieuse et, le plus éloquemment du monde, le régala de mon panégyrique.

— Irène de Léoty, voilà bien la femme qui vous conviendrait; cette rencontre de ce matin, c'est un coup de la Providence.

Lui, répétait comme un refrain :

— Ah! comme elle est bien à cheval!

Hier, après avoir vu maman, madame de Mercerey, courageusement, malgré sa migraine, se mettait en campagne, racolait des invités, racolait des musiciens, faisait imprimer des programmes, car les programmes étaient imprimés! Quelle activité!

A quoi cependant tient la destinée ! Si Virginie avait attaché plus solidement mes deux grosses nattes, si Triboulet avait été sage au montoir, si les Puymarin n'avaient pas fourré les Mercerey dans le fretin, M. de Simieuse ne dînerait pas demain à la maison, et je ne m'adresserais pas cette question :

— Serai-je ou ne serai-je pas comtesse de Martelle-Simieuse ?

Pauvres Puymarin, qui étaient revenus à Paris tout exprès pour l'exhibition de leur phénomène ! Pauvre Catherine de Puymarin ! Le lui rendrai-je, son petit bonhomme de comte ? ou le garderai-je pour moi ?

Je ne sais pas ; mais il n'a pas trop mal commencé, le sixième, et, s'il fallait faire un pari, je le prendrais bien à égalité contre le champ.

20 novembre, dix heures du matin.

Et aujourd'hui je le prendrais à proportion...
Il tient la corde !

Depuis trois jours, que de délibérations au sujet de ce dîner d'hier ! Serait-ce un petit dîner ou un grand dîner ? et où le mettre ? en face de moi ou à côté de moi ? Maman tenait pour *en face*. Elle prétend que je suis beaucoup mieux, beaucoup plus à effet, de face que de profil ; surtout quand je suis en robe ouverte, et j'étais en robe ouverte, plus ouverte même que chez les Mercerey... L'art des gradations !

Mais, moi, je tenais pour *à côté*. Je ne me sentais aucunement gênée, aucunement intimidée. J'avais besoin de le faire parler, de le confesser. Toujours mon idée fixe : ne pas me marier à la légère. Il a donc été mis à ma droite.

Pour n'avoir pas trop faim, pour être toute à ma petite enquête, j'avais lunched fortement à cinq heures. Et j'ai fait passer la conversation dans tous les petits chemins par où il était nécessaire de la conduire.

On est resté à table une heure et demie, et,

au bout de ce temps, j'avais la conviction que nous étions faits l'un pour l'autre.

Nous avons d'abord parlé *voitures et chasses*. C'était parfait pour commencer. J'ai découvert tout de suite qu'il avait absolument dans l'œil le même type de cheval que moi... Pas trop mince, pas trop enlevé... léger, sans aucun doute, mais pas grêle, léger avec du gros... Même accord parfait sur toutes les questions d'attelage : il a horreur de ces trainées à l'anglaise qui mettent les chevaux longs sur traits; il aime les attelages courts, un peu serrés sur chaînettes, les chevaux qui marchent dans leurs mors. Il a été, je crois, un peu surpris de me trouver si compétente en ces sortes de matières...

... Surpris et charmé en même temps. Il était, au commencement du dîner, visiblement ému et troublé; mais la causerie, tout de suite, est devenue très facile. Je l'ai mis bien vite à son aise. Nous parlions la même langue. Nous étions faits pour nous entendre.

Il chasse le sanglier avec une très belle et très pure meute de quatre-vingts *fox-hounds*. Il m'a fait la description minutieuse de son uniforme de chasse : habit à la française, couleur feuille morte, parements et poches de velours bleu, galon de vénerie. Il y aura, pour nous autres femmes, quelque chose de charmant à arranger avec les couleurs de l'équipage, dans cette nuance feuille morte... Je rêve certain petit tricorne!..

Oh ! si ma chère Cécile, mon amie intime, pouvait trouver un mari ayant, pas trop loin de Paris, un équipage de cerf ! Elle viendrait chasser le sanglier chez moi, j'irais courir le cerf chez elle. Il n'y aurait pas, sous le soleil, de femmes plus heureuses que nous deux ! Mais voilà que je parle déjà de ce monsieur comme s'il était mon mari et comme si ses quatre-vingts chiens étaient à moi !

Autre chose qui me tente. Nous sommes, d'ordinaire, condamnées à prendre pour maris des hommes vivant dans le plus parfait désœu-

vrement; et voilà pourquoi, bien souvent, la fatigue et l'ennui se glissent très vite dans les ménages de notre monde.

Eh bien ! il est occupé, très occupé... Il n'a pas une minute à lui; son intelligence et son activité appartiennent à des œuvres à la fois utiles et élégantes. Il est du conseil d'administration d'un petit cercle très chic qui vient de se fonder; il est membre du comité du tir aux pigeons et de la Société de patinage; il a une part dans une société de steeple-chase; enfin il est intéressé pour un quart dans une écurie de courses plates : tout cela met de l'activité et du mouvement dans sa vie.

Au bout d'une demi-heure, je savais tout cela. Après quoi, je lui ai fait passer un petit examen politique. Grosse, très grosse question ! J'étais bien décidée à ne jamais avoir de chagrins ni de déceptions de ce côté. Ma pauvre mère a passé à cet égard par de cruelles épreuves, et je ne voulais pas être exposée aux mêmes souffrances.

Maman a été très heureuse avec papa, oui, très heureuse, excepté cependant au point de vue politique. Elle s'est mariée toute jeune avec papa, qui était de vieille famille monarchique sans alliage. Maman aussi. Tout était bien.

Mais voilà que, vers 1865, papa s'est rallié à l'Empire. Pas par goût, mais par bonté. Pauvre cher papa, il est si bon, il est trop bon ! Il a fait cela par dévouement pour son frère, mon oncle Armand, qui est aujourd'hui général de division ; il n'était alors que capitaine, mais depuis des siècles ; il n'avancé pas, on lui tenait rigueur, parce que papa, malgré bien des avances, n'avait jamais voulu mettre le pied aux Tuileries.

Alors papa, qui adorait mon oncle Armand, a accepté une invitation et a promis de présenter maman. C'était une véritable victoire pour l'Empire, car il n'y a pas au monde de sang plus pur que celui de maman.

Le jour de cette affreuse présentation aux Tuileries, maman l'a passé dans les larmes.

Elle a dû obéir, cependant ; mais il y a eu, le soir, en route, une scène épouvantable dans le landau. Maman au dernier moment, se rebif-fait. Elle a voulu descendre, avec une couronne de roses sur la tête et en souliers de satin blanc, au beau milieu du pont Royal. Et il neigeait à gros flocons ! Enfin elle s'est résignée. Mon oncle Armand était décoré quinze jours après, et chef d'escadron au bout de six mois. Seulement bien des portes se sont fermées devant papa et maman. Papa, ça lui était bien égal ; ça lui faisait même plaisir ; il a le monde en horreur, et le Club lui restait. Mais maman, le monde, c'était sa vie, et elle n'était pas du Jockey !

Presque toutes ces portes fermées se sont rouvertes depuis la République, parce qu'alors bien des choses ont été oubliées. Oui, presque toutes, mais pas toutes, et toutes s'ouvriront à deux battants devant moi, quand je serai comtesse de Martelle-Simieuse. Partout je serai la bienvenue et la bien reçue. L'attitude politique

des Martelle-Simieuse a été, depuis le commencement de ce siècle, absolument irréprochable. Ils n'ont pas bronché sous les deux Empires ! Pas une faiblesse ! pas une défaillance !

Les Martelle-Simieuse remontent aisément, sans piperie ni tricherie, au xiv^e siècle. La mère d'Adrien... Bon ! voilà que je l'appelle Adrien ! C'est un peu tôt. Donc sa mère était une Précigny-Laroche, et quant à son père !... Adrien a publié sur sa généalogie une petite brochure, tirée à cent exemplaires, avec une planche représentant ses armoiries coloriées. Il a distribué cette brochure à ses amis...

Madame de Mercerey en avait un exemplaire qu'elle a prêté à maman. Je l'ai lue et relue, la petite brochure. Je la sais par cœur. Elle établit, par une irréfutable démonstration, qu'Adrien est le troisième comte français — pas le quatrième — non, le troisième !

Eh bien ! on a beau faire passer avant tout, naturellement, la noblesse du cœur et l'élévation du caractère, il n'en faut pas moins atta-

cher de l'importance à ces choses-là. Elles ont un énorme intérêt dans le train-train de la vie. Surtout en ce moment, au milieu de ce débordement de fausse noblesse, en présence de cette invasion de ducs espagnols et de princes italiens, qui viennent, quand nous ne sommes pas d'origine indiscutable, prendre le pas sur nous, chez nous. Je ne pourrais pas supporter cette pensée, d'être, dans un grand dîner, misérablement reléguée au bout de la table, avec les gens de finance et les gens de lettres.

Une chose encore me préoccupait. Il n'y a pas de futilités, quand il s'agit de préparer, pour sa vie, certains arrangements confortables, bien à l'abri de tout hasard et de tout accident. Maman a une loge, tous les lundis, à l'Opéra. Il est convenu, depuis longtemps, avec maman que j'emporterai avec moi, en me mariant, la moitié de la loge. Maman aura sa quinzaine, et moi la mienne. C'est bien, cela me suffit.

Mais restait le mardi du Théâtre-Français. Maman — et Dieu sait si elle s'est démenée! —

maman n'a jamais pu décrocher de loge pour ce malheureux mardi. On lui en a offert une pour le jeudi. Elle a refusé. Le jeudi n'est qu'un faux mardi. C'est le même spectacle, mais ce n'est pas le même public. Eh bien ! si je l'épousais, j'aurais, tous les mardis, de décembre à juin, une première loge de face, au Théâtre-Français.

Voici comment : il a une tante, une tante précieuse, très riche, sans enfants (il en héritera), fort âgée, asthmatique, ayant ladite loge au Théâtre-Français, et toute disposée à la lui repasser, car elle ne va plus au spectacle depuis trois ans. Peut-on rien imaginer de plus délicieux qu'une tante pareille ?

Voilà tout ce que j'ai su lui faire dire, entre la soupe et le fromage glacé. Et, lorsque, après le dîner, maman s'est jetée sur moi et m'a dit : « Eh bien ? » je lui ai répondu :

— Je crois, maman, que j'aurai de la peine à trouver mieux.

— C'est fait alors ?

— Il faut être deux, maman, pour se marier.

— Oh ! sois tranquille. Vous êtes deux ! J'ai passé tout le dîner à le regarder te regarder. Il a la tête tournée !

C'était bien mon avis, d'ailleurs. Pendant que maman se précipitait sur moi, lui se précipitait sur madame de Mercerey, qui, naturellement, était du dîner. C'était moi qu'il aimait, moi qu'il adorait, moi qu'il voulait, moi, et pas une autre ! Et il suppliait madame de Mercerey d'aller tout de suite me demander à maman.

Elle a dû le calmer, lui expliquer que les choses ne pouvaient marcher avec une telle rapidité. Maman, je crois, aurait voulu en finir le soir même. Elle avait une peur affreuse de la combinaison Puymarin.

Je ne partageais pas cette crainte. Je me rendais compte de l'effet produit, et me sentais pleinement maîtresse de la situation. J'ai donc rappelé à maman ses promesses et ma résolution de ne me décider qu'après un mûr examen.

Je ne l'avais vu que deux fois, le soir, en ha-

bit noir et cravate blanche; je voulais absolument le voir deux fois, au grand jour, en redingote. Je savais comment cela s'était passé pour ma cousine Mathilde. Elle avait vu son mari deux fois dans la journée : une fois au musée du Louvre, et une fois à l'hippique. Pas d'hippique en ce moment. Remplaçons donc l'hippique par le musée de Cluny; mais je veux mes deux entrevues en plein jour.

Alors madame de Mercerey a arrangé pour aujourd'hui une rencontre inopinée au Louvre, à trois heures précises, devant la vierge de Murillo.

Même jour, cinq heures.

Nous rentrons. Nous nous sommes promenés pendant une heure dans les galeries, sans regarder beaucoup les tableaux. Il est, d'ailleurs, je crois, d'une ignorance étonnante en peinture. Mais je n'ai jamais eu l'intention d'épouser un critique d'art. Il est d'une tournure agréable, il s'habille bien, il parle peu, il est

froid, mais correct, et ne dit jamais une bêtise. Enfin j'ai été contente.

Rue de Rivoli, dès que nous nous sommes trouvées seules, en voiture, j'ai dû repousser un nouvel assaut de maman :

— Il est délicieux, et je pense que tu ne vas pas insister pour Cluny.

— Non, j'y renonce. Supprimons Cluny.

— A la bonne heure, et tu es décidée ?

— Pas encore, maman, pas encore. On ne se marie pas ainsi, d'après de simples considérations de fortune et de situation.

— Mais que veux-tu de plus ?

— Le voir à cheval ! Il m'a vue à cheval, et moi pas.

Bref, madame de Mercerey, dont le dévouement est infatigable, va lui conseiller, ce soir, de rôder demain matin, vers dix heures, à l'entrée de l'avenue des Acacias. Elle lui donnera délicatement à entendre qu'il a de grandes chances de nous rencontrer, papa et moi. Car papa... non, là, vrai, il m'étonne papa ! C'est-

à-dire qu'il est très bien dans son rôle de père de fille à marier. Il n'a pas monté depuis quatre ans, et, demain matin, au risque d'une affreuse courbature, il va se remettre à cheval, pour la circonstance.

30 novembre.

Nous avons fait le tour du Bois, tous les trois, papa, lui et moi. Il est parfaitement bien à cheval. Il montait une jument alezane merveilleuse. Je la prendrai pour moi, et je lui repasserai Triboulet, que je connais trop et dont je suis un peu lasse.

En rentrant, je me suis jetée au cou de maman :

— Oui, lui ai-je dit, c'est oui, cent fois oui!

Et je l'ai remerciée, les larmes aux yeux, d'avoir été si indulgente, si bonne, si patiente, de ne pas m'avoir tourmentée, de m'avoir laissé tout le temps de la réflexion.

4 décembre.

Aujourd'hui, à trois heures, la vieille tante, la tante de la loge des mardis, doit venir faire la demande officielle, et, avant le 10 janvier (il le faut absolument, à cause du magot de la grand'maman), je serai comtesse de Martelle-Simieuse. Adrien touchera les quinze cent mille francs, et moi, par-dessus le marché, comme prime supplémentaire. Ce sera, il me semble, de l'argent fort agréablement gagné. Je ne le trouve pas tant à plaindre, ce monsieur!

11 décembre.

Le mariage est fixé au 6 janvier. C'est absurde de se marier à une époque pareille, comme pour ses étrennes! Mais il le fallait bien. Le magot! le magot! Et, d'ailleurs, en y pensant un peu, elle ne me déplaît pas du tout, cette date-là. Nous ferons un petit, tout petit

voyage de noces. Une pointe à Nice, huit ou dix jours au plus.

Après quoi Paris, et Paris en plein éclat, avec tous les petits théâtres ouverts, les chers petits théâtres de papa! Cette malheureuse Louise de Montbrian, le printemps dernier, s'est mariée vers la fin de mai, a fait un voyage de six semaines et n'est revenue à Paris que pour le retrouver torride, sinistre, inhabité! Et relâche aux Variétés! Elle n'a pu entendre Judic que la semaine dernière, sept mois après son mariage!

Nous serons parfaitement heureux, je n'en doute pas une minute. Il m'adore!.. Et moi?.. Si je l'aime?.. Il faut bien être franche avec soi-même... Je mentirais si je racontais, avec des phrases de roman anglais, que je suis éperdument amoureuse, que je ne vis plus quand il n'est pas là, que je tremble au bruit de ses pas, que je tressaille au son de sa voix, que je renais dès qu'il se montre...

Non, non, je ne suis pas si facilement in-

flammable. Il ne faut pas demander à mon cœur d'aller si vite... Mais j'ai déjà beaucoup d'amitié, beaucoup d'affection pour lui; et l'amour viendra, je n'en doute pas.

L'amour, c'est une telle économie dans un ménage! Je lui apporte un million, et nous allons pouvoir tableer sur environ deux cent trente mille livres de rente; ça paraît énorme et ça ne l'est pas... Il faut compter d'abord quatre-vingt mille francs par an pour l'entretien de Simieuse, notre château de Vendée, et pour la chasse. Reste donc, pour vivre, cent cinquante mille francs, somme parfaitement suffisante, si nous nous aimons, et si nous menons ensemble tous deux une existence de bons camarades qui marchent du même pas dans la vie...

Au contraire, si nous nous mettons, au bout de quelque temps, — et c'est l'histoire de bien des ménages, — à tirer chacun de notre côté, nous n'aurons plus chacun que soixante-quinze mille livres de rente... et ce sera la gêne...

Admettons que le spectacle — en dehors de l'Opéra et des Français — coûte deux ou trois mille francs dans l'année, si le mari et la femme vont toujours ensemble voir les pièces nouvelles; c'est tout de suite cinq ou six mille francs, s'ils y vont chacun de leur côté... Et tout ainsi... C'est le budget doublé.

Voici, par exemple, Caroline et son mari... Ils n'ont que cent mille livres de rente... Ils vivent très largement et sans compter... Pourquoi? Parce qu'ils s'aiment. Ils habitent un petit hôtel, tout petit, et qui ne demande pas un nombreux domestique. Ils reçoivent peu, vont à peine dans le monde... Plus ils sont l'un près de l'autre, plus ils sont seuls, plus ils sont contents, et Caroline est parfaitement heureuse en ne dépensant qu'une dizaine de mille francs pour sa toilette...

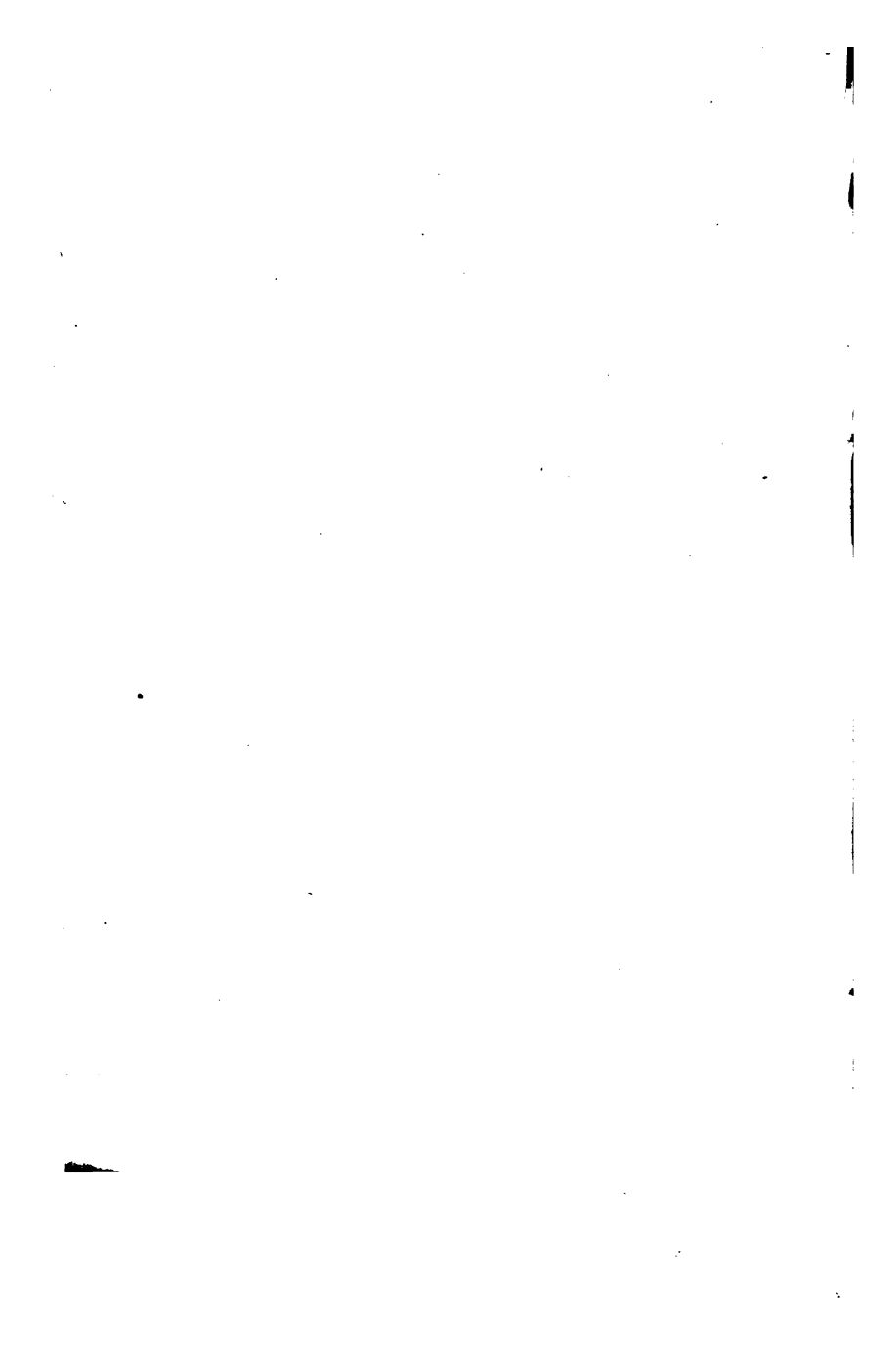
Et Christiane, au contraire... Pauvre fille! Elle s'est mariée à son corps défendant... C'est sa mère qui a été éblouie par le titre. Sa fille duchesse! C'est quelque chose assurément, c'est

même beaucoup; mais ce n'est pas tout. Eh bien, son mariage avec Gontran a mal tourné, tout de suite, dès la première semaine. Et ils sont affreusement gênés avec leurs deux cent cinquante mille livres de rente. Elle dépense un argent fou en chiffons et en fantaisies ruineuses. Il est bien plus coûteux d'avoir à plaire à tout le monde que d'avoir à plaire à une seule personne. Le duc s'est mis à jouer... Il a déjà dévoré la moitié de sa fortune.

Caroline me le disait dernièrement :

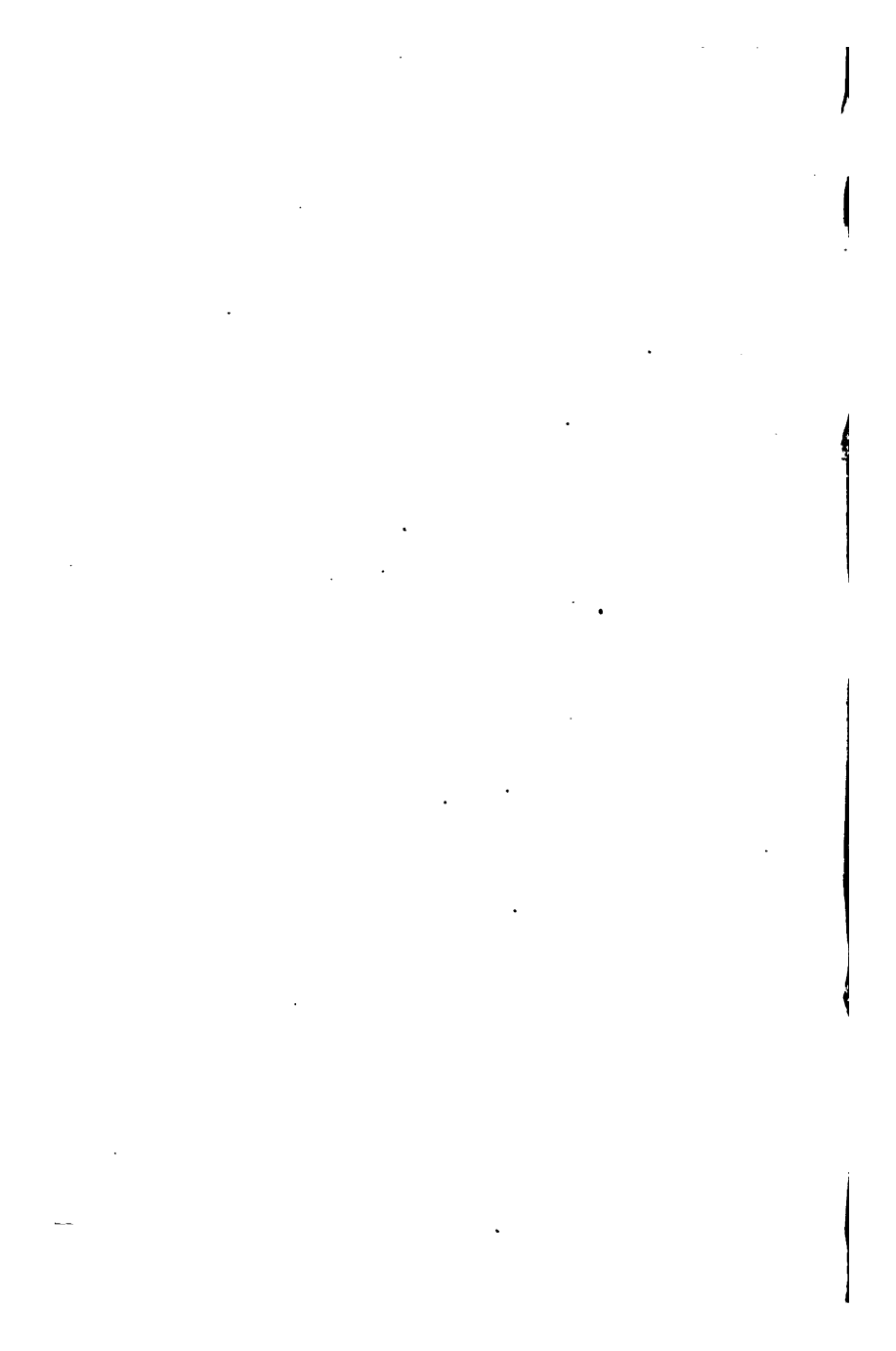
— Dès que tu seras mariée, tâche d'aimer ton mari; c'est, dans notre monde, une économie de cent mille francs par an, et, si on ne s'aimait par plaisir, on devrait s'aimer par calcul.

Oui. Je l'aimerai! je l'aimerai! D'ailleurs, nous ne sommes qu'au 11 décembre... D'ici au 6 janvier, j'ai encore vingt-six jours devant moi!



LES

TROIS COUPS DE Foudre



I

Montségur avait été élu député, en février 1871, et de la façon la plus inattendue; n'ayant aucun passé politique et venant à peine d'atteindre l'âge de l'éligibilité parlementaire, — vingt-cinq ans, — Montségur possédait une fort belle propriété dans les environs de Saint-Chamond. Il commanda un bataillon de mobiles pendant la guerre, se conduisit très bravement et fut blessé à la bataille du Mans, le 10 janvier 1871. Il se trouvait à l'ambulance établie

chez les pères de Sainte-Croix, lorsqu'il reçut, avec une véritable stupeur, la nouvelle de son élection à l'Assemblée de Bordeaux. On ne pouvait certes l'accuser d'intrigues et de manœuvres électorales. Candidat sans le savoir, il était député sans le vouloir.

Voilà ce qui s'est passé. Dans quel trouble et dans quelle confusion se firent les élections de 1871... qui ne s'en souvient? Un comité conservateur s'était formé, en toute hâte, au chef-lieu du département de la Saône-Inférieure, et il avait arrêté une liste de sept noms. Sur cette première liste, aucune trace de Montségur.

Mais, la veille même de l'élection, un des sept, M. de Lormieux, avait déclaré qu'il déclinait toute candidature; et le comité, fort embarrassé, pris au dépourvu, fit précipitamment tirer de nouveaux bulletins portant le nom de de M. de Montségur. Les électeurs avaient voté pour Montségur comme ils auraient voté pour Lormieux.

C'est la beauté du scrutin de liste ! Les élec-

teurs votent, les yeux fermés, de confiance, sans savoir pourquoi ni pour qui. Avec le scrutin d'arrondissement, l'électeur peut encore se rendre compte vaguement des bêtises qu'il va faire; avec le scrutin de liste, il ne s'en doute même pas.

Donc, Montségur, par miracle, se trouva député. Dès qu'il fut rétabli, vers le commencement de mars, il s'en alla tout droit de l'ambulance du Mans à la salle de spectacle de Bordeaux.

La France, à ce moment-là, n'avait guère d'opinion; et Montségur était un peu comme la France. Cependant la majorité de la Chambre inclinait vers le rétablissement de la monarchie, par cette raison que l'Empire avait mal fini et que la République avait mal commencé.

Montségur étudia la liste de ses collègues. Il rencontra le nom de deux de ses amis parmi les membres du centre droit. Il alla s'asseoir à côté d'eux, pour être en pays de connaissance, et, pendant cinq années, de 1871 à 1876, pai-

siblement, docilement, en toute occasion, il vota avec son groupe.

Pendant ces cinq années, Montségur dépensa beaucoup d'argent. Il était jeune, riche, garçon, maître de sa vie et de sa fortune; il fit de toutes deux un usage assez bête.

Il s'engoua d'une jeune personne qui se nommait Régnette, et qui, de loin en loin, jouait de petits bouts de rôles dans les levers de rideau du théâtre du Palais-Royal.

Montségur avait le bonheur, ou le malheur, de devenir facilement amoureux. Déjà, plusieurs fois, à cet égard, il avait fait ses preuves. A première vue, devant Régnette, il tomba sous le charme. Il reçut en pleine poitrine ce qui s'appelle *le coup de foudre*.

Régnette était blonde, avec de grands yeux noirs; elle avait le cœur très large et la main très petite. Or, dans sa comédie de *l'Attaché d'ambassade*, M. Meilhac a fait une très spirituelle et très exacte observation... « On ne se doute pas, a-t-il dit, de ce qu'il peut tenir d'ar-

gent dans la main d'une femme, surtout quand cette main est petite. »

Voilà comment, pendant le cours de cette première législature, cinq ou six cent mille francs, sortis du portefeuille de Montségur, avaient été délicatement ramassés par la main de Réginette.

Aux élections de 1876, plus de scrutin de liste. M. Buffet avait obtenu le rétablissement du scrutin d'arrondissement. Montségur eut la fantaisie de rester député. Il avait pris goût à la vie politique et s'en accommodait à merveille. Le métier, tout d'abord, lui avait paru un peu sévère. Montségur, en effet, avait commencé par remplir en conscience ses devoirs de député : assistant à toutes les séances, à toutes les commissions, écoutant religieusement tous les discours, prenant part en personne à tous les votes, jetant des cris d'enthousiasme quand il voyait son groupe dans le délire, et poussant des grognements quand il entendait grogner son groupe. Bref, un député modèle.

Ses après-midi appartenaient à la France et ses soirées à Réginette. Elle avait quitté le Palais-Royal. Il serait plus exact de dire que le Palais-Royal l'avait quittée. Elle était libre, et, fort ennuyée de l'être, cherchait un engagement, n'en trouvait pas, rêvait de la Comédie-Française, et disait, un soir, à Montségur :

— Ah ! comme j'aimerais à rentrer au théâtre, mais pas dans un théâtre pour rire, non, dans un théâtre sérieux... A la Comédie-Française., par exemple...

— A la Comédie-Française !

— Oui, à la Comédie-Française... oh ! je suis sûre que ça n'est pas plus compliqué de jouer là que de jouer ailleurs. Et je sais bien ce qui me conviendrait au Théâtre-Français... c'est la tragédie...

— La tragédie !

— Oui, la tragédie. J'ai bien des choses bien, mais rien de mieux que mes bras. Ils sont admirables, mes bras ! et il paraît que c'est ce qu'il y a de plus nécessaire pour la tragédie,

parce qu'il faut, tout le temps, lever les bras au ciel, les agiter convulsivement en l'air, accuser le sort, invoquer les dieux... Là, tu vois bien que je sais ce que c'est que la tragédie!... Ça me va comme un gant, le costume antique... Je me suis habillée une fois en Vestale...

— En Vestale!

— Oui, en Vestale... Pourquoi ris-tu?

— Je n'ai pas ri...

— C'était à un bal déguisé... et, quand je suis entrée, il n'y a eu qu'un cri sur mes bras! Et il y avait là un auteur, un vrai, qui s'y connaissait, qui avait fait représenter quelque chose en vers quelque part, et qui m'a dit qu'avec des bras comme ça, je n'avais qu'à entrer en scène pour réussir dans la tragédie... Eh bien! est-ce que ça ne dépend pas du gouvernement, la Comédie-Française?... Tu n'aurais donc qu'un mot à dire, la veille d'une grande séance, la veille d'un jour où ta voix aurait de l'importance... Tu as dîné mercredi chez un ministre... de quoi lui as-tu parlé? de ce che-

min de fer qui intéresse les électeurs ! Et ce qui m'intéresse, ça ne te préoccupe pas... Ils t'ont préféré à tes concurrents, tes électeurs, mais moi aussi, je t'ai préféré à tes concurrents, et je n'ai jamais rien pu obtenir de toi... Rien !

— Oh ! rien !...

— Non, rien, rien !... Pas même un bureau de tabac pour papa !... Tu vas me dire qu'il n'avait pas de titres ; mais, s'il en avait eu, le beau mérite !... Valérie a eu plus de chance que moi. Elle est tombée sur un député qui sait demander et qui sait se faire donner ce qu'il demande. Il lui a casé une tante, qu'elle avait à sa charge, comme ouvreuse à l'Odéon. Et son père a été nommé gardien d'un square — et d'un square qui n'est jamais ouvert — ce qui fait qu'il n'a qu'à aller voir, tous les matins, si la grille du square est bien fermée... Ça m'irait très bien pour papa, une place dans ce genre-là... Mais moi, d'abord... Fernand, je t'en prie, sois gentil, va voir demain le ministre et fais-moi entrer au Théâtre-Français.

En attendant le jour de son début à la Comédie-Française, cette pauvre Régnette, ne pouvant jouer elle-même, allait, tous les soirs, voir jouer les autres; tous les soirs, elle s'enfermait dans une avant-scène de rez-de-chaussée; Montségur était obligé de se tenir là, derrière Régnette, au fond de la loge, dans une atmosphère asphyxiante, aveuglé, brûlé par le gaz de la rampe, voyant quinze ou vingt fois la même féerie et la même revue de fin d'année. De temps en temps, il essayait de s'échapper, allait se promener un peu sur le boulevard; mais, au retour, il trouvait la loge encombrée de petits jeunes gens, et, s'il faisait mine de se plaindre, Régnette lui disait :

— C'est ta faute... tu n'avais qu'à rester là. Je ne peux pas empêcher mes amis de venir me dire bonsoir. Ils me voient seule... ils arrivent.

Montségur, qui était très amoureux et très jaloux, n'osait plus bouger. Il menait donc une existence très sédentaire et très renfermée.

Un jour, dans les premiers mois de 1873,

son tailleur lui apporta une redingote ; quand il essaya de la boutonner, il rencontra une certaine résistance. Il avait engraisé légèrement. Cette découverte le désola. Il était assez joli homme et avait des prétentions. Il s'en alla trouver son médecin.

— Je suis très inquiet, lui dit-il.

— Vous êtes malade ?

— Non, mais j'engraisse.

— Faites-vous de l'exercice ?

— Pas du tout. Je passe mes journées, assis dans la salle de spectacle de Versailles, et mes soirées, assis dans les salles de spectacle de Paris.

— Vous pouvez, le matin, sortir et marcher.

— Le matin, je dors. Je n'ai jamais pu me lever avant dix ou onze heures. J'ai un grand besoin de sommeil.

— Il faut prendre l'air et marcher, marcher beaucoup, au moins trois ou quatre heures par jour. Il n'y a pas d'autre remède contre les premières atteintes de l'obésité. Marchez le matin

ou marchez le soir, puisque, dans la journée, vous êtes impérieusement retenu par les séances de la Chambre.

Marcher le matin, et pour cela sacrifier son sommeil, jamais !

Marcher le soir ; et pour cela sacrifier Régienne, jamais non plus !

Montségur sacrifia les séances de la Chambre. Il alla cependant toujours à Versailles ; ces petits voyages en chemin de fer avaient eu l'approbation de son médecin... C'était, sachez-le bien, une existence très saine que celle de nos législateurs, lorsque les Chambres siégeaient à Versailles. La statistique a établi, de façon péremptoire, que la mortalité parlementaire s'est beaucoup élevée, depuis le retour à Paris.

Montségur continuait donc d'aller à Versailles ; seulement, une fois arrivé, il ne faisait que traverser le palais ; il se montrait un peu, errait, pendant une dizaine de minutes, à travers les gradins, distribuait une cinquantaine de poignées de main, puis s'en allait faire, dans le

parc, d'immenses promenades. Son nom pourtant figurait dans tous les votes ; c'était le point essentiel ; il avait dit à son voisin de droite, qui, lui, ne s'absentait jamais :

— Quand il y aura un scrutin, faites pour moi comme pour vous.

Montségur, grâce à ce régime d'entraînement, se trouva, au bout de six mois, fort à l'aise dans sa redingote. Il avait maigri. Voilà donc quelle était sa vie, et pourquoi les travaux législatifs lui semblaient légers, et comment il était fort disposé à continuer ses promenades de santé dans le parc de Versailles, lesquelles promenades, annuellement, lui rapportaient... ou plutôt rapportaient à Régine une dizaine de mille francs ; en effet, un jour qu'elle avait consenti à congédier un petit blondin qui inquiétait Montségur, celui-ci, dans un élan de reconnaissance, avait abandonné à la jeune actrice du Palais-Royal son traitement de député... Elle était devenue partie prenante au budget. Aussi conseillait-elle à Montségur de ne pas renoncer

à la vie politique et de soutenir énergiquement la lutte dans l'arrondissement de Saint-Chamond.

Car, cette fois, la lutte était inévitable. Montségur allait avoir à batailler contre un légitimiste et contre un radical. Il dut prendre position, organiser, tout comme ses adversaires, de fausses réunions publiques, faire une profession de foi, avoir un semblant de programme. Il ne se tira pas d'affaire trop maladroitement ; il déclara que la forme du gouvernement lui était à peu près indifférente ; et qu'il s'arrangerait à merveille de la république, à la condition qu'elle se rapprochât de la monarchie, ou de la monarchie, à la condition qu'elle se rapprochât de la république. Il fut élu par six mille voix contre deux mille données au légitimiste et cinq cents au radical.

Montségur reprit sa place au centre droit et sa place chez Réginette. Il la retrouva plus blonde et plus avide que jamais. Il continua d'assister à la déroute de son argent, jusqu'au

jour où son collègue Lambertin, membre et secrétaire du centre gauche, le pria de lui faire l'honneur de venir dîner chez lui, le mercredi 15 mars, à sept heures.

II

Et, le mercredi 15 mars, à sept heures, sur le seuil d'un salon blanc et rouge, 67, boulevard Haussmann, au premier au-dessus de l'entresol, Montségur, soudainement, reçut un second coup de foudre, beaucoup plus violent que celui qui l'avait frappé, un soir, au théâtre du Palais-Royal, dans le fauteuil d'orchestre n° 92.

Madame Lambertin était une personne délicieuse, brune, mince, fine, mais, en même temps, potelée, là où cela pouvait être utile... Elle avait une taille de fée — cinquante-deux centimètres — et des épaules irréprochables. Aussi

prenait-elle plaisir à en faire les honneurs à ses invités; elle laissait même voir un peu plus que ses éblouissantes épaules; elle allait en cela jusqu'à l'extrême limite et montrait tout ce qui peut se montrer dans un dîner politique.

Car c'était un dîner politique. Madame Lambertin était une femme fort avisée, fort intelligente, fort ambitieuse. Elle se rendait parfaitement compte de la complète insignifiance de son mari; il n'avait de mérite et de valeur que par elle, Laure Lambertin... Elle se nommait Laure... C'était elle, elle seule, qui avait fait Lambertin conseiller municipal, maire, conseiller général, député, secrétaire du centre gauche, et cætera, et cætera... Enfin, elle l'avait fait tout ce qu'il était.

Elle rêvait plus et, mieux, elle le voulait ministre; et le chemin du ministère, c'était la présidence du centre gauche... C'était là qu'il fallait l'amener! Aussi travaillait-elle à grossir le centre gauche, à le peupler d'amis à elle, de serviteurs dévoués à la fortune de Lambertin.

Elle était active, ardente, énergique, passionnée, et, en toute occasion, payait bravement de sa personne.

Madame Lambertin s'empara de Montségur, après le dîner, et le régala, dans un coin du salon, d'un éloquent discours politique.

— Comment ! il s'attardait sur les bancs du centre droit ! C'était de la folie ! La France avait marché ; il fallait marcher avec la France ! Le pays était centre gauche ; il fallait être centre gauche !

Laure Lambertin parlait avec beaucoup de force et de chaleur. Son animation ajoutait à sa beauté ; légèrement gonflées par l'émotion, de petites veines d'un bleu tendre couraient sous sa peau délicate et fine jusqu'à la transparence.

Montségur n'écoutait pas madame Lambertin. Il la regardait parler. Tel un de mes amis, passionnément amoureux d'une chanteuse qui avait un visage délicieux et la voix très-fausse, se bourrait les oreilles de coton pour aller regarder chanter celle qu'il adorait.

Montségur restait là, immobile, perdu dans la contemplation de ces épaules idéales et de leurs dépendances. Il avait entendu bien des orateurs à la Chambre, autrefois, quand il assistait aux séances... Mais ni M. Thiers, ni le duc de Broglie, ni M. Gambetta, ni monseigneur Dupanloup n'avaient réussi à faire sur lui une telle impression.

Un soir, il avait dîné chez M. Thiers, et le président de la République, au sortir de table, l'avait emmené à l'écart dans le coin du grand salon de la préfecture de Versailles. La mise en scène avait été la même, et le discours aussi le même. M. Thiers, qui était un merveilleux causeur, en même temps qu'un grand orateur, avait longuement célébré les vertus et les douceurs du centre gauche... Montségur avait tenu bon contre l'éloquence de M. Thiers; il était plus faible devant l'éloquence de madame Lambertin.

C'est qu'il n'était pas décolleté, M. Thiers !
C'est que ses paroles n'étaient pas appuyées par

le sourire de ces lèvres rouges comme des cerises, qui s'ouvraient sur des dents blanches comme du lait ; c'est que ses paroles n'étaient pas soutenues par les gestes élégants de ces beaux bras, séparés de ces triomphantes épaules seulement par une imperceptible languette de satin mauve.

Au début du joli roman de Marivaux, Marianne est renversée dans la rue par le carrosse de Valville. — Les amoureux dans ce temps-là s'appelaient Valville, et les voitures, des carrosses. — La pauvre Marianne est blessée au pied... Valville saute à bas de son carrosse, relève Marianne, l'enlève, l'emporte chez lui, la fait mettre sur un *lit de repos*, envoie chercher un chirurgien... lequel arrive et demande à voir le pied de Marianne. Celle-ci de rougir ; mais, tout en rougissant, elle songe qu'elle a le plus petit pied du monde, que Valville va le pouvoir admirer, et qu'elle aura fort innocemment tout le profit de l'aventure. Elle fait cependant quelque résistance, parle de n'ôter

que le soulier, mais ce n'est pas assez; elle se résigne donc, et, racontant la chose, dit gentiment :

« Quand mon pied fut en état, voilà le chirurgien qui l'examine et qui le tâte. Le bonhomme, pour mieux juger du mal, se baissait beaucoup parce qu'il était vieux, et Valville, prenant insensiblement la même attitude, se baissait aussi beaucoup, parce qu'il était jeune : il ne connaissait rien à mon mal, mais il se connaissait à mon pied. »

Tel Monséгур. Il ne connaissait pas grand'chose à toute cette politique, mais il se connaissait à ces merveilleuses épaules... Aussi se sentait-il doucement entraîné vers le centre gauche, quand madame Lambertin lui disait :

— Croyez-moi, Monsieur, croyez-moi... Il n'y a que notre groupe! Il n'y a que notre groupe!

Laure Lambertin avait une couturière de premier ordre; le corsage de sa robe était un chef-d'œuvre de hardiesse et de précision. Les

regards de Montségur s'arrêtaient avec complaisance sur les contours nettement accusés d'un très joli centre droit et d'un très joli centre gauche, lesquels formaient un groupe harmonieux, fort agréablement soulevé par le patriotisme. Montségur se disait qu'il serait fort agréable de se rallier à ce groupe-là; et il lui passait par la tête des idées folles, qui avaient, d'ailleurs, un caractère strictement parlementaire, sur le juste milieu, sur la plaine et sur la montagne, sur la conjonction des centres, sur la formation et la séparation des groupes.

A tel point que Régine fut délaissée, pendant la seconde quinzaine de mars, un peu; pendant la première quinzaine d'avril, beaucoup; pendant la seconde quinzaine d'avril, tout à fait. Montségur préparait son évolution vers le centre gauche; il devint un des familiers du salon de Lambertin.

Un soir, Montségur, au milieu de plusieurs phrases politiques, glissa une toute petite

phrase d'amour. On lui répondit par un sourire. Le lendemain, il s'enhardit, et ce fut une toute petite phrase politique qui se glissa au milieu de plusieurs grandes phrases d'amour. La passion bientôt domina dans ces entretiens, où d'abord il n'avait été question que de M. Dufaure, de M. Jules Simon, de M. de Marcère et de M. de Fourtou.

Enfin, un jour, et ce jour était le mardi 15 mai 1877, — il faut bien retenir cette date, qui est d'une importance capitale — donc, ce jour-là, Montségur arriva, vers deux heures, chez madame Lambertin... Le mari avait été appelé à la Chambre par la présidence d'une commission... Montségur se déclara, et très nettement; il fut éloquent, il fut audacieux... on le laissait dire... et même on le laissait un peu faire.

Aussi allait-il redoubler d'éloquence, et surtout redoubler d'audace, lorsque, tout à coup, la jolie madame Lambertin, dégageant ses deux mains qui se trouvaient étroitement emprison-

nées dans les deux mains de Montségur :

— Vous dites que vous m'aimez? s'écria-t-elle.

— Oui, je vous aime!

— Que vous m'adorez?

— Oui, je vous adore!

— Vous osez dire cela?

— Oui, je l'ose!

— Et vous n'êtes pas encore inscrit au centre gauche!

Alors Montségur, dans un accès d'enthousiasme :

— En sortant d'ici, j'irai me faire inscrire au centre gauche... Je vous le jure, entendez-vous, Laure, je vous le jure!

C'était la première fois qu'il l'appelait Laure! Ce ne fut pas la dernière!

Ce même jour, vers cinq heures, fidèle à son serment, Montségur allait se faire inscrire au centre gauche. Ce fut un cri de joie dans toute la presse libérale! Les monarchistes venaient à la République! La surprise et l'indignation

furent grandes parmi les amis politiques de Montségur... Ils prononcèrent le mot de trahison.

— Que voulez-vous? leur répondit-il, la France a marché, je marche avec la France!

Donc, tout cela s'était passé le 15 mai 1877; et le maréchal de Mac-Mahon, le lendemain, faisait le coup d'État ou le coup de tête du 16 mai; il écrivait sa fameuse lettre à M. Jules Simon.

A quoi tient la destinée! Si le maréchal de Mac-Mahon avait écrit sa lettre le 14 mai, au lieu de l'écrire le 16; si Lambertin, le 15 mai, n'avait pas été appelé au Palais-Bourbon par la présidence de cette commission; si Montségur n'avait pas profité de cette circonstance pour aller rendre à Laure Lambertin cette visite qui fut décisive; examinez, je vous prie, les conséquences... Le Seize Mai trouvait Montségur membre du centre droit. Un chiffre changeait dans l'histoire. Trois cent soixante-deux députés seulement — au lieu de trois cent soixante-trois — *déclaraient que le cabinet du 17 mai, repré-*

sentant la coalition des partis hostiles à la République, était un danger pour l'ordre et pour la paix, en même temps qu'un trouble pour les affaires et les intérêts.

Au lieu de compter parmi ces nobles citoyens aux inébranlables convictions, dont la fière attitude sauva les libertés publiques, Montségur figurait piteusement parmi les membres éhontés de cette odieuse coalition, qui méditait de ramener la France aux plus mauvais jours de son histoire.

C'était le langage du temps. Donc, sans les triomphantes épaules de madame Lambertin, les 363 n'étaient plus que les 362. Montségur fut un *trois cent soixante-troisième par amour*, comme on est quatorzième à dîner, par complaisance.

C'est aussi l'amour qui fit la réélection de Montségur. L'arrondissement de Saint-Chamond avait marché; il aurait repoussé Montségur, membre du centre droit; il acclama Montségur, membre du centre gauche, et lui donna sept mille voix... Le rédacteur principal du *Libéral*

de Saint-Chamond déclara que Montségur, avec un admirable flair politique, avait vu les écueils où courait le char de la République...

Et pourtant ce n'était pas cela qu'avait vu Montségur !

Il revint à la Chambre plus amoureux, et, par conséquent, plus centre gauche que jamais. Il ne se doutait pas de ce qui l'attendait. Si l'arrondissement de Saint-Chamond avait marché, l'arrondissement de Bargeton — c'était la circonscription électorale de Lambertin — avait marché d'un pas plus rapide encore et plus dégagé. Lambertin, pour enlever son élection, avait dû prendre l'engagement d'aller siéger à la gauche républicaine...

Après cette période électorale, qui lui parut éternelle, — car elle le séparait de tout ce qu'il aimait, — Montségur accourut chez madame Lambertin et se montra fort empressé de reprendre les opérations extra-parlementaires de la précédente législature, mais Laure l'arrêta doucement et lui dit :

— Mon ami, à quelle réunion comptez-vous vous faire inscrire ?

— A quelle réunion ? s'écria Montségur...
Pouvez-vous croire que j'aie jamais la pensée d'abandonner le centre gauche !

— Mon Dieu ! répliqua-t-elle, c'est que nous venons de l'abandonner, nous, le centre gauche. Édouard s'est fait inscrire à la gauche républicaine.

— A la gauche républicaine !

— Oui... et ce qu'Édouard a fait, vous ne pouvez pas ne pas le faire... Vous lui devez bien cela...

A la gauche républicaine ! Il était atterré... il se récria, se débattit... C'était aller trop vite...

— Moins vite que la France, mon ami... Elle ne marche plus, la France, elle court... Il faut courir avec elle.

— Vous m'en demandez trop !... Je ne peux pas, Laure, je ne peux pas ! songez-y donc !... Mes convictions... mes relations...

— Ah! lui dit-elle passionnément, qu'est-ce donc que tout cela à côté de notre amour!

Madame Lambertin avait une si gentille et si douce manière de plaider ses procès, qu'elle finissait toujours par les gagner.

Montségur, deux heures après, s'en alla se faire inscrire à la gauche républicaine.

Voilà donc Montségur et Lambertin passant, tous deux, en bons amis, bras dessus, bras dessous, du centre gauche à la gauche républicaine. Ce groupe était beaucoup plus important, beaucoup plus nombreux. Madame Lambertin dut redoubler de zèle et d'ardeur; elle fut admirable, se prodigua, déploya une activité merveilleuse. Son salon prit une teinte un peu plus foncée, un peu plus haute en couleur. Le mot *démocratie* n'effaroucha pas ses jolies lèvres, qui, jusqu'alors, s'en étaient tenues au mot *libéralisme*.

Le succès couronna de si nobles efforts. Madame Lambertin, dans le cours de la première session, sut rallier à la gauche républicaine

une dizaine de centre-gauchistes hésitants et timorés ; aussi réussit-elle à jouir bientôt, dans son nouveau groupe, de la même popularité qu'elle avait si vaillamment conquise dans l'ancien.

Mais ce pauvre Montségur fut un peu négligé ; sa conquête n'était plus à faire. On n'eut plus que peu de temps à lui donner. Laure était si parfaitement sûre de lui ! Elle n'aimait pas à se dépenser en pure perte. Oui, sans doute, elle le préférait aux autres, mais elle ne voulait lui sacrifier personne. Il se plaignit, gronda, se fit rabrouer, devint ténébreux, morose. Le soir, quand le salon était bondé de sénateurs et de députés, de fonctionnaires et de journalistes ; quand, avec une grâce infinie, madame Lambertin se multipliait, tâchant d'être toute à tous, Montségur ne la perdait pas de vue un seul instant, s'efforçait de la bloquer dans un coin, et là, lui faisait de petites scènes, la gênant horriblement dans son manège compliqué de mari-vaudage politique.

Si bien qu'un jour elle se fâcha tout rouge et lui déclara qu'il devenait insupportable.

— Vous tuerez mon salon, lui dit-elle. Votre attitude, hier soir, était intolérable. Vous me compromettez, vous m'affichez, et vous vous rendez, par-dessus le marché, pleinement ridicule. Vous venez vous jeter d'un air sombre, en tiers, dans les tête-à-tête les plus innocents. Ce n'est pas Lambertin qui ferait jamais cela ! Vous êtes un obstacle permanent à la fortune et à l'avenir de mon mari.

— Je vous aime !

— Et moi aussi, mon cher, je vous aime. Je vous l'ai dit, je vous le répète : Je vous aime ! je vous aime ! je vous aime ! Là, c'est fait. En avez-vous assez ? En voulez-vous encore ? Êtes-vous content ? Est-ce une affaire entendue ? Cela devrait vous suffire. Ayez donc confiance. C'est si doux, la confiance, et c'est si bête, la jalousie !

Trois longues années suivirent, agitées, houleuses, mêlées de colères et de tendresses, de

brouilles et de raccommodements, de séparations éternelles et de soudaines réconciliations. Montségur, sans cesse, menaçait de plier bagage, de retourner au centre gauche, voire même au centre droit, en sautant d'un bond par-dessus le centre gauche. Il retrouverait là ses anciens amis qui feraient bon accueil au retour de l'enfant prodigue.

Puis il se laissait ramener, était repris par une câlinerie, par une gentillesse, par un petit billet de quatre lignes, où il n'était pas du tout question de politique. Il retombait sous le charme, reprenait sa chaîne, et son supplice recommençait. Au fond, il était très amoureux, et, par conséquent, très malheureux.

Les Lambertin possédaient, près de Bargeton, le joli château de Larnas, et, autour de ce joli château, une très belle chasse.

Montségur, tous les ans, allait faire l'ouverture chez Lambertin, en tout petit comité, quatre ou cinq amis seulement, pris en dehors des Chambres et de la politique. C'était une

halte dans les intrigues parlementaires, un délicieux instant de trêve et de repos. Montségur, le matin, montait à cheval avec Laure, et, le soir, se promenait avec Laure, au clair de la lune, tout le long de la petite rivière qui serpentait dans le parc. Il l'avait à lui, bien à lui, toute à lui, rien qu'à lui. Il n'y avait entre eux deux que le mari, et c'est si peu de chose un mari, quand ce n'est pas tout.

Mais voici que l'ouverture de la chasse, au mois de septembre 1880, prit chez Lambertin un caractère politique. C'est que les élections approchaient. Montségur vit arriver à Larnas une demi-douzaine de députés de la gauche républicaine et une demi-douzaine de députés de l'union républicaine. La session allait continuer, en petit, chez madame Lambertin. Le soir, le long de la petite rivière, au clair de la lune, les échos entendirent, au lieu de paroles d'amour, d'insipides discussions sur les beautés comparées du scrutin de liste et du scrutin d'arrondissement. Laure devenait insaisissable.

Elle préparait une grande fête champêtre et républicaine qui se donnerait dans le parc. On espérait avoir un ou deux ministres. Les réjouissances principales devaient être un banquet, un feu d'artifice et un grand discours de Lambertin. Et, comme il était incapable de le faire lui-même, ce grand discours, Laure, pour y travailler, s'enfermait avec un grand brun, pas trop bête, assez beau-parleur, qui faisait partie de l'union républicaine.

Montségur éclata ; il fit à Laure une scène épouvantable. Elle l'écouta froidement, et, comme il lui disait :

— Je m'en irai ! je m'en irai !

— Mon cher, lui répondit-elle avec un calme parfait, nous avons deux express : l'un le matin à neuf heures, l'autre le soir à dix heures. Quand vous le désirerez, je vous ferai conduire au chemin de fer.

— Ce soir, alors.

— Ce soir, c'est entendu. Il y a cinquante

minutes d'ici à la gare. La voiture sera devant le perron à neuf heures.

Montségur alléqua la nécessité d'aller se retremper au sein de ses électeurs, fit sa malle, et partit le soir même à neuf heures.

Laure lui avait serré la main, au moment où il montait en voiture, et lui avait glissé cette petite phrase dans l'oreille :

— Vous êtes un grand enfant, vous nous reviendrez.

— Non, répondit-il.

L'avenir devait donner raison à cette énergique et brève réplique.

III

Montségur avait à Saint-Chamond un comité électoral, présidé par un certain Brinquant, gros industriel qui avait assez vécu pour avoir été ardent philippiste sous Louis-Philippe, ardent cavaignaquiste sous Cavaignac, ardent bonapartiste sous Bonaparte, ardent thiériste sous M. Thiers et ardent gréviste depuis l'élection de M. Grévy. M. Brinquant, d'ailleurs, était résolu à devenir ardent gambettiste, le jour, qui paraissait proche, où M. Gambetta deviendrait maître de la France et de la République.

Brinquant était un de ces hommes qui, pendant qu'ils crient : *Vive le gouvernement d'aujourd'hui!* se préparent à crier avec le même enthousiasme : *Vive le gouvernement de demain!* Notre pauvre pays est, en somme, affreusement calomnié; on reproche sans cesse à la France d'être une nation révolutionnaire. Rien de plus injuste. La France est, au contraire, une nation tellement conservatrice, qu'elle s'arrange généralement pour l'être à la fois de deux gouvernements : de celui qui fonctionne et qu'elle a choisi librement, et d'un autre qui se tient dans la coulisse, tout prêt à renverser et à remplacer le gouvernement en exercice.

Montségur dut réunir son comité, lui rendre compte de ses travaux et de ses votes pendant la session qui venait de s'écouler. Si Montségur avait voulu être exact et sincère, ce compte rendu aurait été rédigé à peu près en ces termes :

— J'ai continué d'adorer la femme de mon

collègue Lambertin, mais c'est une affreuse coquette qui m'a mis au martyre pendant toute la session.

L'homme aurait ainsi parlé, mais le député fut obligé de tenir un langage plus parlementaire, de toucher à toutes les questions du moment : expulsion des jésuites, séparation de l'Église et de l'État, suppression du Sénat, révision de la constitution, etc., etc.

Les explications de Montségur furent embarrassées, et, au fond, légèrement réactionnaires. Pour goûter véritablement les douceurs de la république, il avait besoin d'avoir sous les yeux, sous la main, la gentille républicaine qui avait eu le talent de le brouiller avec la monarchie.

Le comité accueillit froidement le compte rendu de Montségur. Le pharmacien Mignonnet demanda la parole. Brinquant la lui donna. Mignonnet fit entendre à Montségur de très sévères paroles. Il avait été mou, faible, timide, irrésolu ; il n'avait pas entendu la voix de la

France qui cependant parlait haut et clair. La France voulait être écoutée, la France voulait être obéie... Il fallait marcher... marcher... marcher ! En avant, toujours en avant !

Montségur répondit qu'il avait déjà beaucoup marché, qu'il commençait à éprouver une certaine lassitude, qu'il sentait le besoin de se reposer, et qu'il croyait que la majorité des Français était, à cet égard, pleinement de son avis.

Cette déclaration fit un effet désastreux. A cette idée d'un temps d'arrêt possible de la France, le pharmacien manifesta la plus violente indignation. Mignonnet n'admettait pas que la France pût jamais s'arrêter. Brinquart s'intéressait à Montségur ; il vit que celui-ci allait s'enfermer, leva brusquement la séance, et, prenant Montségur à part, il lui dit :

— Vous faites fausse route. Venez donc ce soir dîner chez moi, en famille. Nous serons seuls, bien tranquilles, et nous causerons.

Ce Brinquart n'était pas une bête. Il ne lui

aurait pas été difficile de supplanter Montségur et de se faire nommer aux élections prochaines député de Saint-Chamond ; un peu vulgaire, mais riche, laborieux, actif, doué d'une très vive intelligence des affaires, ayant en main de grands intérêts industriels, il ne se sentait nulle envie d'aller paperasser et avocasser à Paris, parmi les cinq cent cinquante souverains de la France. Il ne voulait pas être député, mais il ne voulait pas que Mignonnet le fût ; et la chose arriverait inévitablement, si Montségur ne s'y prenait pas mieux pour manœuvrer sa barque. Brinquant désirait épargner à l'arrondissement de Saint-Chamond le ridicule de la nomination du pharmacien, qui, quoique libre penseur et franc-maçon, était un parfait imbécile... Cela se voit.

Montségur s'en alla, le soir, dîner chez Brinquant. Ils étaient cinq à table : M. et madame Brinquant, M. Lucien Brinquant, lieutenant au 2^e hussards, mademoiselle Adrienne Brinquant, et lui, Montségur. Le dîner fut rempli par de

longs discours de Brinquant à l'adresse de Montségur. Il fallait prendre un grand parti, le prendre nettement, résolument, avant les élections générales ; il fallait que Montségur abandonnât la gauche républicaine, comme il avait abandonné le centre gauche. L'avenir était à l'union républicaine, l'avenir était à Gambetta, et l'on devait toujours appartenir au parti de l'avenir. C'était la théorie de M. Brinquant, et c'est la théorie de bien des gens.

Or Montségur n'écoutait pas plus Brinquant célébrant la gloire de l'union républicaine, qu'il n'avait, jadis, certain soir, écouté madame Lambertin célébrant la gloire du centre gauche.

Il regardait Adrienne... Il venait d'être foudroyé pour la troisième fois. Il était à la fois stupéfait et ravi. Il se rappelait, en effet, avoir vu, trois ou quatre années auparavant, une gamine noire et courte qui se promenait dans les environs de Saint-Chamond, sous la surveillance d'une gouvernante anglaise.

Cette gamine portait des robes courtes qui laissaient voir de grands pieds; elle était maigriotte, anguleuse, sèche, avec une taille carrée, sans grâce aucune. Elle avait d'assez beaux yeux, rien de plus. C'était la petite Brinquant.

Montségur, depuis quelques années, avait cessé de la rencontrer, quand il venait à Saint-Chamond. Elle était à Paris pour son éducation... et où cela? juste ciel! Au couvent! M. Brinquant était voltairien dans l'âme, tonnait volontiers contre le cléricisme, vantait les bienfaits de l'enseignement laïque, avait approuvé la création des lycées de jeunes filles; mais il avait confié Adrienne aux religieuses du Sacré-Cœur.

Elle venait de sortir du couvent, et, ravissante, s'épanouissait dans toute la grâce et la fraîcheur de son printemps... Légère, mince, élancée, avec de grands yeux qui éclataient, à la fois hardis et naïfs, dans la tranquillité d'un teint mat, avec deux lourdes nattes de cheveux

dorés qui retombaient en grosses torsades, par derrière, sur les plissés de son corsage de mousseline blanche. La taille était devenue fine et le pied mignon; car la taille et le pied sont, chez la femme, les deux choses, qui, après avoir augmenté de dix à quinze ans, diminuent de quinze à vingt.

Brinquant pérorait, pérorait, pérorait. Montségur admirait, admirait, admirait! L'esprit qu'il ne trouvait pas aux paroles du père, il le trouvait aux yeux de la fille; et la beauté de l'une l'aidait à supporter patiemment l'éloquence de l'autre.

Cependant les discours de M. Brinquant ne pouvaient rester sans réplique. La réponse de Montségur fut très nette. Il se déclara résolu à ne pas faire un pas de plus vers la gauche. Cela lui coûterait peut-être son siège de député. Il ne s'en souciait guère. Installé depuis quelques jours chez lui, à la campagne, il avait déjà repris goût à sa vie d'autrefois. Il se sentait renaître, il se sentait revivre. Il se plaisait à

battre le pays du matin au soir, à pied, en voiture, à cheval.

— Vous montez à cheval, Monsieur?

C'était la première parole d'Adrienne. Cette phrase sembla délicieuse à Montségur. Il trouva que la voix était chaude et musicale.

— Oui, Mademoiselle, répondit-il.

— Et vous aimez cela?

— Beaucoup, Mademoiselle.

— Et moi, Monsieur, passionnément. Je monte à cheval tous les matins avec mon frère.

— Et nous avons même à nous accuser, continua le jeune officier, nous avons à nous accuser d'aller quelquefois faire l'école buissonnière chez vous.

— Chez moi?

— Oui, Monsieur, dit Adrienne. Les bois de papa sont, par-ci par-là, un peu enchevêtrés dans vos bois à vous. Il y a bien un petit saut de loup, mais il est si tentant, ce petit saut de loup...

— Que vous le sautez quelquefois?

— Pas quelquefois, Monsieur, toujours, quand nous allons de ce côté-là, et, une fois lancés, i nous arrive de continuer et de faire de petits temps de galop, en maraude, sur vos terres.

— Et vous avez bien raison, Mademoiselle. Mes bois sont absolument à votre disposition, et vous pouvez sauter le fossé, en pleine tranquillité de conscience.

La politique fut abandonnée. On se mit à parler chevaux, chasse, chiens, sujet éternel et inépuisable, aussi bien que la politique. Mais, après le dîner, M. Brinquart réussit à reprendre possession de Montségur et recommença ses grands discours. Adrienne vint tirer Montségur d'esclavage.

— Voyons, papa, sois raisonnable, laisse M. de Montségur prendre son café tranquillement... Combien de morceaux de sucre, Monsieur?

— Deux, Mademoiselle.

— Voici, Monsieur... et puis, sais-tu, papa,

ce que nous devrions faire tout à l'heure? Regarde... quel joli temps! Nous devrions aller nous promener un peu dans le parc.

On alla se promener dans le parc. Il y avait là, comme à Larnas, une petite rivière, et, comme à Larnas, un clair de lune. Et, pendant que M. Brinquart expliquait à Montségur que, là, il avait comblé un ravin, et là, creusé une grotte, Montségur regardait Adrienne. Il admirait la franchise et la décision de sa démarche, la grâce et l'harmonie de ses mouvements. Une jeune déesse, se disait-il, une jeune déesse!

Montségur, vous le savez, devenait facilement amoureux. C'est une grande ressource dans la vie. En un instant, comme par magie, la douce et reposante vision de cette jeune fille avait chassé de l'esprit de Montségur le souvenir troublant de Laure Lambertin. Une seule chose, en effet, guérit de l'amour, et cette chose, c'est l'amour.

Montségur, en rentrant, mentit effronté-

ment. Il détestait le whist et déclara qu'il l'adorait. Il fit la partie de M. Brinquart et de madame Brinquart, mais que de renonces, grands dieux ! et que de fausses attaques ! Jouant régulièrement dans *la faiblesse*, quand il fallait jouer dans *la force*, et dans *la force*, quand il fallait jouer dans *la faiblesse*.

C'est qu'Adrienne, autour de lui, était en perpétuel mouvement, travaillant pendant un quart d'heure à un ouvrage de broderie, allant regarder son frère, qui s'amusa à dessiner, s'arrêtant devant le piano, et, là, sans s'asseoir, du bout des doigts, esquissant la valse lente de *Sylvia*, puis venant s'asseoir à côté de son père, en face de Montségur, et disant :

— Il faut que je tâche de comprendre quelque chose à ce jeu-là.

C'est alors que Montségur, lui, n'y comprenait plus rien, à ce jeu-là. Il perdait absolument la tête, répondait à du cœur par du trèfle et à du pique par du carreau. Brinquart, qui ne

plaisantait jamais au whist, disait sévèrement à Montségur :

— Vous n'avez pas une grande habitude du whist?

— Pas très grande, répondait Montségur, pas très grande.

— Vous avez cependant le sentiment du jeu ; mais vous êtes inégal, vous avez de petits moments de distraction.

Pensant que le dîner serait fort ennuyeux, non moins ennuyeuse la soirée, et, désirant l'abrégé, Montségur avait demandé sa voiture pour dix heures. Il partit à minuit, ayant perdu cent quarante fiches à dix sous. Madame Brinquant avait gagné les cent quarante fiches ; et, ravie de sa soirée, elle déclara qu'elle n'avait jamais vu d'homme *plus charmant et plus distingué*. La conquête de madame Brinquant n'avait coûté que soixante-dix francs à Montségur ; c'était pour rien.

Le lendemain, à sept heures, il était à cheval, et s'en allait se poster sous bois, en face de

la grille du parc des Brinquart. Il resta là, pendant une grande heure, invisible, mais voyant très bien. N'avait-elle pas dit la veille : « Je monte à cheval tous les matins avec mon frère. » Vers huit heures, en effet, Montségur vit paraître le frère et la sœur ; ils entrèrent sous bois. Montségur, de loin, les suivit à la piste, puis les devança par un crochet hardi, fit deux ou trois petites manœuvres savantes, et tomba droit sur eux, au détour d'une allée, comme par le plus miraculeux des hasards.

Et les voilà, tous les trois, trottant et galopant de compagnie, par une matinée charmante. Ils s'en allèrent vers cet endroit où s'enchevêtraient les bois de Brinquart et les bois de Montségur. Ils passèrent, tous les trois, bien en ligne, d'un même élan, le saut de loup. Après quoi, Montségur, se trouvant chez lui, fit à Lucien et à Adrienne les honneurs de ses bois et les honneurs de son parc. Adrienne était là, au petit galop, à ses côtés, et il la regardait avidement, la trouvant aussi charmante à cheval

qu'à pied, et plus jolie encore à la lumière du soleil qu'au clair de la lune, car on la voyait mieux.

Les parties de whist succédèrent aux parties de whist, et les promenades à cheval aux promenades à cheval. Au moment de la rentrée des Chambres, Montségur avait demandé un congé *pour raison de santé*. Chose singulière ! M. Brinquant ne soufflait plus mot de la marche en avant, du passage à l'union républicaine.

Trois mois se passèrent ainsi ; et Montségur songeait à faire venir de Paris, pour la demande officielle, sa tante Caroline, lorsqu'un événement se produisit, qui le décida à brusquer le sort et à rejeter la correction des règles.

Un bien mince événement : une poignée de main, pas autre chose ! Un soir, Montségur s'en allait... Adrienne lui donna une si gentille et si câline poignée de main, qu'il se sentit tout à coup plein d'impatience et plein d'espoir... Depuis trois mois, pas une parole n'avait

troublé la pleine innocence de leurs entretiens... et cependant, doucement entraînés l'un vers l'autre, ils avaient trouvé moyen de se dire qu'ils s'aimaient, rien que par ces petits serremments de mains, dont le langage, de jour en jour, devenait plus net et plus précis. Il est tant de façons de se parler d'amour...

Elles avaient passé par bien des phases et par bien des nuances, leurs poignées de main... Les premières, d'abord, rapides, incertaines, hésitantes... Puis, l'amitié bien vite était venue, et une sorte de camaraderie. Alors ils se donnèrent la main, franchement, ouvertement, fraternellement... Mais ensuite, et, comme si, à travers leurs doigts enlacés, un fluide eût circulé secrètement, tous deux, le même jour, avaient éprouvé le même trouble et le même embarras... Les poignées de main étaient devenues brèves, nerveuses, agitées... La crise avait été courte. Des sentiments de douceur et de tranquillité avaient en même temps gagné leurs âmes, et les poignées de main alors de se

prolonger, de s'alanguir, tendres, confiantes, abandonnées. A tel point que, ce dernier soir, la main d'Adrienne s'était oubliée dans la main de Montségur, pendant qu'ils échangeaient, d'une voix un peu émue, des paroles parfaitement insignifiantes... Adrienne, tout d'un coup, était devenue très rouge... Elle se disait : « Ma main ! Mon Dieu ! Où est ma main ! Et depuis combien de temps est-elle là ? » Elle ne trouvait plus rien à répondre à Montségur, qui, lui, ne trouvait plus rien à dire ; et leurs deux mains restaient là... Cependant, après une minute de silence qui lui parut éternelle, bien que n'étant pas sans douceur, Adrienne retrouva quelque énergie et réussit à dégager sa main.

Voilà pourquoi, le lendemain matin, Montségur entrait, sérieux et grave, dans le cabinet de M. Brinquart. Il s'asseyait et débutait par cette phrase longuement préméditée :

— Mon cher monsieur Brinquart, j'ai à vous faire un gros aveu...

La voix tremblait un peu...

M. Brinquart le regarda et lui répondit :

— Je sais ce que c'est.

— Vous savez!

— Vous êtes amoureux d'Adrienne et vous venez me demander sa main.

— Vous avez deviné.

— Ah çà! est-ce que vous croyez que j'ai mes yeux dans ma poche? Vous êtes un garçon charmant, un fort galant homme; vous avez une très belle fortune, nous sommes voisins, et jamais la moindre contestation de bornage, de mitoyenneté ou de dégâts de gibier ne s'est élevée entre nous, ce qui fait notre éloge à tous deux. Bref, je vous appellerai très volontiers mon gendre, et tel est aussi le sentiment de ma femme. Vous avez gagné son cœur dès le premier jour. Et voilà pourquoi nous n'avons pas mis le holà, quand nous vous avons vu devenir amoureux d'Adrienne. Soyez bien certain que, sans cela, nous n'aurions pas autorisé toutes ces cavalcades et toutes ces

promenades au clair de la lune. Ainsi, du côté de ma femme et de mon côté, pas d'obstacles... Reste Adrienne... Je vais la confesser, et je ne crois pas, entre nous, que la confession soit bien longue. Allez faire le tour du parc, le grand tour par le chemin de ronde, c'est l'affaire d'une demi-heure, et revenez. Vous aurez au retour ma réponse définitive. Allez, et à bientôt.

Et, comme Montségur se levait, M. Brinquant ajouta :

— Ne soyez pas trop inquiet pendant votre promenade.

Non, Montségur n'était pas très inquiet. Il s'en alla faire docilement le tour du parc, mais il marcha très vite. Comme il approchait du château, au détour d'une allée, devant lui, dans la verdure, à une centaine de pas, il aperçut une robe blanche... C'était Adrienne. Elle venait à lui, courageusement, toute seule, et, quand elle fut près de lui, tout près de lui, pas une parole ne fut nécessaire. La réponse

d'Adrienne était dans ses yeux, dans son sourire, dans la naïve et franche émotion de tout son être. Elle prit le bras de Montségur. Ils revinrent à pas lents vers le château, toujours sans une parole. Quand on a trop de choses à se dire, le meilleur moyen de s'entendre, c'est de ne se rien dire du tout.

Cependant, comme ils approchaient du perron, Adrienne s'arrêta et avec un peu d'embarras :

— Papa, dit-elle, n'a mis à son consentement qu'une seule condition...

— Oh! tout ce qu'il voudra! tout ce que vous voudrez!

— Moi, cela m'est parfaitement égal, je vous supplie de le croire; à tel point que je ne me rends pas bien compte de ce que je vais vous demander. Vous vous représenterez à la Chambre, et, si vous êtes réélu, vous vous ferez inscrire à l'union républicaine. Est-ce bien ce nom-là?

— Oui, c'est bien cela...

— Y consentez-vous?

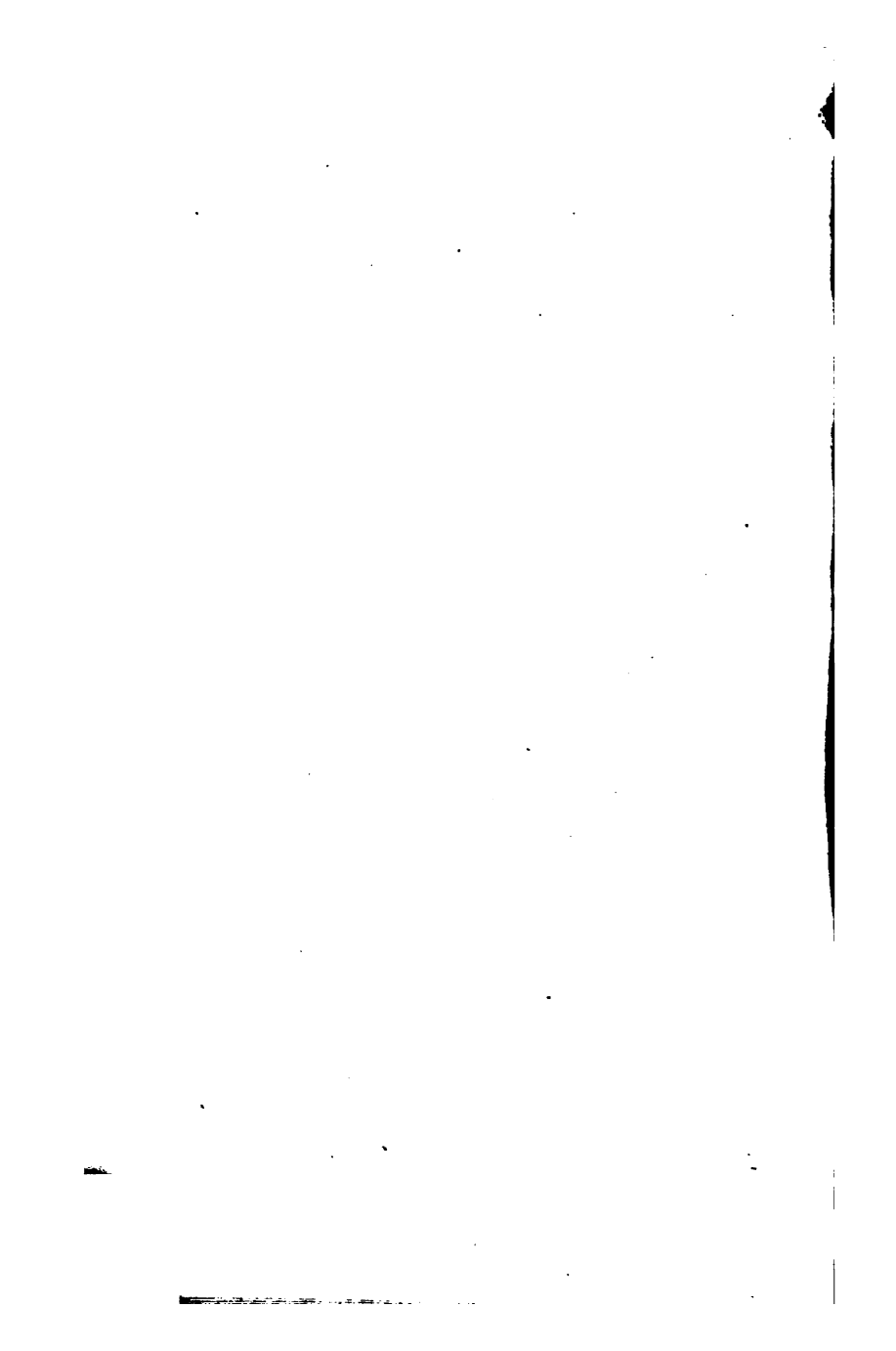
— Si j'y consens ! De tout mon cœur. Je me ferai inscrire où vous voudrez, entendez-vous... où vous voudrez... Je n'y mets qu'une condition... vous me permettrez de vous adorer !

— Oh ! cela, je vous le permets...

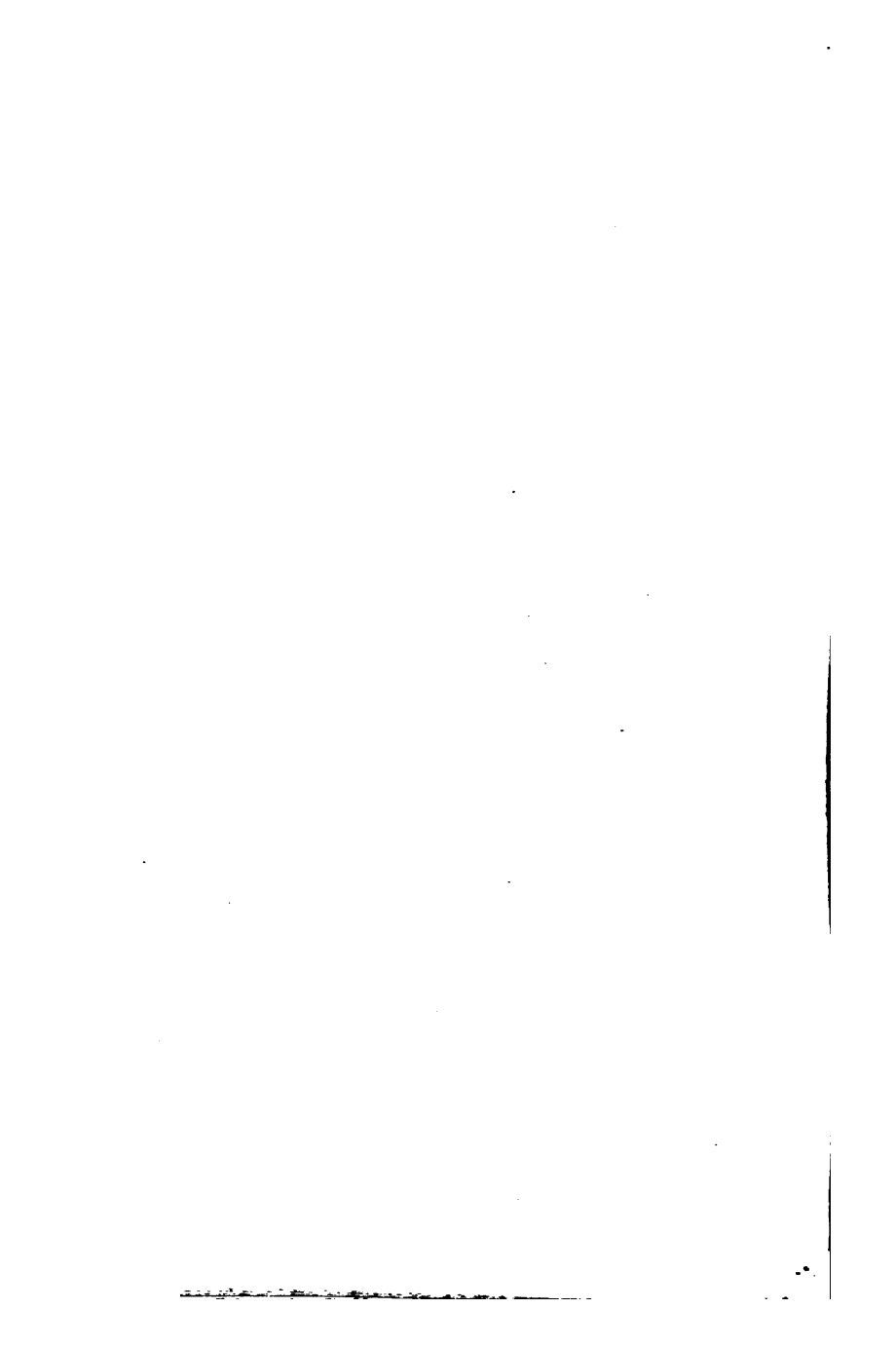
Et voilà comment l'amour, encore une fois, assura la réélection de Montségur. Le pharmacien se présenta, mais pour être écrasé ; Montségur fut réélu.

Ces jours derniers, Montségur est allé se faire inscrire à l'union républicaine. Un député était là en train de mettre son nom sur le registre... et ce député c'était Lambertin.

— Ah ! s'écria-t-il en apercevant Montségur, vous faites comme moi, vous avez bien raison... La France marche, il faut la suivre. Madame de Montségur est sans doute avec vous à Paris. Vous nous l'amènerez un de ces soirs. Ma femme sera enchantée de faire sa connaissance.



MON CAMARADE MUSSARD



Pendant huit ans, mélancoliquement, rasant les murs, nous avons, tous les deux, Mussard et moi, vrais chevaux de manège, tourné, tourné, tourné autour d'une grande cour carrée à fenêtres grillagées. C'était ce qu'on appelait la récréation.

Puis, au bout de ces huit années, la porte de la prison s'était ouverte. Une nichée de bacheliers prenait son vol. Nous étions libres. Cela se passait en 1852.

Mussard, au collège, était un élève riche. Il allait au manège, le jeudi, et nous éblouissait

avec ses éperons, ses bottes vernies, sa cravache et ses gants de peau de chien. Après le collège, il fit son droit, sans passer jamais un seul examen. Mussard avait des maîtresses, Mussard avait des duels, Mussard avait un tilbury, et, pour groom, un petit nègre. Mussard fut une des gloires du quartier latin, — il y avait encore un quartier latin, — et, quand Mussard entra à Bullier, suivi de son nègre, un grand cri s'élevait :

— Voilà Mussard ! Voilà Loulou ! Vive Mussard ! Vive Loulou !

C'était le nom du négrillon de Mussard. Et l'on portait Loulou en triomphe, avec de grandes acclamations. Je l'ai retrouvé, dix ans plus tard, Loulou, dans les coulisses d'un théâtre de féerie, sous le costume d'un prince d'Abyssinie.

A vingt-trois ans, Mussard avait déjà reçu de son père deux cent mille francs, en avancement d'hoirie. Ajoutez à cela cent mille francs de dettes... C'est alors, en 1857, que le père Mussard, gros entrepreneur de bâtisses, se retira

de ce monde. Ses quatre enfants se partagèrent sa fortune. Mussard reçut un demi-million.

Au bout de cinq ans, Mussard était exactement ruiné. Il ne lui restait plus que ses cent mille francs de dettes. Il n'y avait pas touché. Cela le soutint pendant quelque temps, mais il fallut enfin prendre un parti, faire quelque chose, se mettre au travail. Mussard avait une idée fixe : redevenir riche, afin de pouvoir recommencer à s'amuser.

A partir de 1862, quand je rencontrais Mussard, Mussard était à pied... Plus de tilbury, plus de négrillon ! Mais il venait à moi, plein d'entrain et de belle humeur. Il avait toujours une affaire en vue, une affaire sûre, une affaire admirable, des millions à gagner, et, pour cela, seulement la peine de se baisser... Mais, en attendant, il était un peu gêné... Cinq louis lui seraient bien agréables... La demande était faite rondement, gaiement. Mussard n'était pas un pauvre honteux, c'était un pauvre brillant...

J'avais donné les cinq louis, une fois... deux

fois... trois fois... puis, à la longue, je m'étais découragé... Mussard devenait trop coûteux. J'avais baissé mes prix. Je l'avais tarifé à un louis. Il ne s'en était pas offensé. Il prenait toujours sans regarder. Il était délicat dans son indélicatesse. J'éprouvais un certain embarras à lui mettre cette aumône dans la main... Mais, lui, ne montrait aucun trouble, aucune gêne. Toujours radieux, toujours content, il savait recevoir bien mieux que je ne savais donner.

— N'aie pas peur, me disait-il, j'ai de l'ordre. J'écris tout ça, ton compte est fait, bien en règle. Tout ce que je te dois, je te le rendrai dans six mois... sur ma nouvelle affaire. Ah! quelle affaire!

Et c'était une avalanche de millions! En somme, il m'amusait, il m'en donnait pour mon argent. Il parlait avec une étonnante facilité. Sa vie était, en plein XIX^e siècle, un véritable roman d'aventures.

Depuis un quart de siècle, je me heurte bien souvent, sur le boulevard ou dans des couloirs

de théâtre, à des camarades de collège... Celui-ci est notaire, et toujours notaire; celui-là médecin, et toujours médecin. Tel autre est député... ayant changé, il est vrai, dix fois d'opinion, ayant été balloté du centre droit au centre gauche, de la gauche modérée à la gauche immodérée... mais enfin toujours député. C'étaient là des rencontres monotones, sans surprise et sans imprévu.

Tandis que, dès que Mussard se plantait devant moi, épanoui, les mains tendues, et me lançait, d'une voix retentissante, son : « Eh! bonjour, comment vas-tu? » je me disais : « Cela va me coûter vingt francs, mais j'aurai, en échange, un petit récit original et drôle. »

Je lui demandais des nouvelles de sa dernière affaire. Six semaines auparavant, sur le boulevard, devant le théâtre des Variétés, je l'avais quitté gérant d'une société pour l'exploitation d'un nouveau charbon.

— Ma dernière affaire, me disait-il, laquelle?

— Le charbon qui n'était pas du charbon...

— Ah! ça n'a pas réussi... Il n'a jamais voulu brûler. Mais je mijote deux ou trois autres affaires : un frein pour arrêter instantanément les chemins de fer, une nouvelle farine de santé, un système de pavage, etc.

Il prit ses vingt francs, s'en alla. Je continuai à le rencontrer tous les six mois... Je le saluais toujours de la même phrase :

— Eh bien, que fais-tu maintenant ?

La réponse n'était jamais la même :

Il partait, le lendemain, pour l'Italie et allait faire, avec Garibaldi, la campagne de Sicile.

Il allait prendre la direction d'un théâtre de province... Il me demandait une lettre pour Sardou... Il voulait obtenir l'autorisation exclusive de jouer *la Famille Benoiton*.

Il était représentant d'une grande maison de Reims et plaçait des vins de Champagne.

Il venait d'obtenir la rédaction en chef d'un journal d'opposition, dans le Midi.

Il avait été nommé, la veille, par le ministre

de l'intérieur, rédacteur en chef d'un journal gouvernemental, dans le Nord.

Il s'embarquait, à la fin de la semaine, pour l'Amérique. On se battait là-bas ; c'était son affaire. Il s'engagerait dans la première armée qui lui tomberait sous la main : Nord ou Sud... Il n'avait pas de parti pris. Cela lui était absolument égal.

Il allait *faire du théâtre*. Il avait un vaudeville en répétition aux Folies-Marigny et une grande opérette reçue au théâtre Déjazet.

Il venait de fonder une agence théâtrale. Il était en train d'organiser une troupe française pour Rio-Janeiro. Il me demandait si je ne pouvais pas lui indiquer un bon ténor comique et un premier rôle en tous genres.

J'ai oublié de dire qu'il avait été photographe. Cela était inévitable

Au demeurant, vrai chevalier d'industrie, mais spirituel, original et gai. N'ayant pas la vie de tout le monde, il n'avait pas la conversation de tout le monde. Il racontait des choses folles.

Il ne mendiait pas tristement, piteusement. Jamais il ne m'a dit :

— Je n'ai pas mangé depuis deux jours. Je suis sur le pavé. Je n'ai plus qu'à me jeter à la rivière, etc.

Non, non, toujours soutenu par l'espérance, toujours à la veille de faire fortune, il avait une certaine façon à lui, franche et résolue, de me dire, en se frottant les mains et en me regardant droit dans les yeux :

— Eh bien, voyons, qu'est-ce que tu vas me donner aujourd'hui?

Il ne me parlait même plus de remboursement. Il paraissait comprendre que tous ces vingt, quarante et cinquante francs devaient faire un compte trop embrouillé, qu'il serait impossible de s'y retrouver, qu'il valait mieux ne pas s'en occuper.

Un jour il me dit :

— On m'offre une misérable place de quinze cents francs.

— Eh bien ! il faut la prendre...

— Ma foi non. J'ai réfléchi, j'ai calculé et j'ai vu, tout compte fait, que je gagnais bien plus à emprunter.

Cela était dit en riant, de bonne humeur. Comment se fâcher? Il m'amusait.

Mussard, d'ailleurs, n'était pas sans agrément, et pas sans courage. Il s'était fort bien conduit dans trois ou quatre duels. Il était allé véritablement se battre en Italie avec Garibaldi. Il avait failli se laisser épouser par une vieille baronne et par une jeune comédienne qui, toutes deux, avaient de notables économies; mais un tout petit restant d'honneur s'était soulevé en lui, au moment de marcher à l'autel. Pour la vieille baronne, il était venu me consulter.

— C'est une excellente femme, m'avait-il dit, et qui a été vraiment mariée à un vrai baron vraiment mort. Très grasse, très sentimentale, d'une laideur accomplie. La fortune est considérable, des terres, un château dans le Midi, une maison à Paris. De l'argent, tout à fait de l'ar-

gent. Je pourrais rapidement devenir un homme considérable... La politique, tu le sais, m'a souvent tenté. Eh bien! là-bas, dans le Midi, conseiller municipal, d'abord, puis maire de ma petite commune, puis conseiller général, puis député... Non... non... tu n'approuves pas?... oui, tu as raison... elle est trop laide, d'ailleurs... Allons, n'en parlons plus... et prête-moi cinquante francs.

A Bordeaux, après la guerre, je le rencontrai devant le lycée. Il portait des bottes à l'écuyère, la chemise rouge et le feutre des Garibaldiens. Il se précipita sur moi...

— Ah! toi... toi... quel bonheur!... A Bordeaux!... tu es à Bordeaux!... et tu demeures?

— A l'hôtel de France.

— Rue Esprit-des-Lois?

— Oui...

— Et tu as des habits à l'hôtel?...

— Comment des habits?

— Des habits de rechange.

— Certainement...

— Viens vite, alors, viens vite, nous sommes de la même taille... Tu vas me prêter un gilet, un pantalon et une redingote.

Je l'emmène, ou plutôt il m'emmène chez moi... En route, tout le long de la rue Sainte-Catherine, il me raconta son histoire et m'expliqua pourquoi il avait besoin de se débarrasser, à tout prix, de cette chemise rouge et de ces bottes à l'écuyère.

On lui avait offert une place : secrétaire d'un député, trois cents francs par mois. Mais ce député appartenait à la droite la plus pure, et se présenter à lui sous ce costume révolutionnaire, il n'y fallait pas songer. De là cette urgente nécessité d'un gilet, d'un pantalon et d'une redingote.

Il s'habilla en un tour de main, tout en me racontant la bataille de Dijon, se donna un coup de peigne, un coup de brosse, se regarda dans la glace, complaisamment.

— Eh! ma foi, j'ai fort bon air ainsi... elle me va à merveille ta redingote... J'aurai la place!

Il m'emprunta vingt francs, et, sans perdre son temps à me remercier, se sauva, me laissant sa chemise rouge, son feutre gris, son sabre et ses bottes.

Cinq minutes après, il reparaissait tout essoufflé.

— Des gants, me dit-il, des gants. J'ai oublié de prendre des gants... Ah! en voici...

Il aperçut des gants, dans un tiroir entr'ouvert, et se mit à fourrager dans ce tiroir.

— Des gris?.. Des noirs?.. Les noirs, n'est-ce pas?.. c'est plus sérieux... Merci... au revoir... à bientôt!

Cet à *bientôt* se fit longtemps attendre. Pendant six mois, aucune nouvelle de Mussard. De lui je gardais, précieuses reliques, tout cet attirail de Garibaldien. Enfin, un jour, sur le boulevard des Italiens, au coin de la rue Laffitte, voilà mon Mussard! Il s'abandonne en de longs épanchements de reconnaissance.

— Ah! mon ami, je suis un misérable...

J'aurais dû aller te voir... Tu m'as rendu un tel service!.. Ton gilet, ton pantalon et ta redingote ont fait merveille... à Bordeaux, tu ne te souviens pas.

— Oui... oui... je me souviens.

— Le soir même, j'étais secrétaire de mon député... et je le suis encore... Il est très content de moi... Je lui ai fait un petit discours qui a eu le plus grand succès... Il m'a augmenté. Il m'a mis à cinq cents francs par mois. Nous siégeons à ce qu'il y a de plus extrême comme extrême droite. Si nous pouvions entrer dans le mur, pour être encore plus à droite, nous y entrerions. Nous repoussons avec horreur toute idée d'accommodement avec la branche cadette. Nous représentons le principe dans toute sa pureté. Le Roy!.. le Roy!.. le Roy! Pas avec un *i*... Non, avec un *y*!...

Très bien... Trois mois après, nouvelle rencontre. Mussard avait sous le bras un magnifique portefeuille de maroquin noir.

— Eh bien, lui dis-je, et ton député?

— Mon député!... Dis : mes députés! J'en ai deux à présent!

— Comment deux!

— Oui, mon député de droite ne me prenait que mes matinées. A partir de deux heures, j'étais libre... et j'ai pu entreprendre un second député, de gauche celui-là, d'extrême gauche. C'est un des nouveaux élus de juillet, un démocrate, un démocrate riche, un méridional. Il me donne, lui, aussi cinq cents francs par mois, et cela va comme sur des roulettes. Je fais très bien marcher de front mes deux députés. Je n'ai jamais manqué de facilité. J'ai écrit dans pas mal de journaux, sous l'empire, dans tous les sens, indifféremment, tantôt pour, tantôt contre le gouvernement, et, quand il le fallait, en même temps pour et contre... Et j'ai maintenant la plus amusante des situations en partie double. Tu vois ce portefeuille...

— Oui, je vois...

— Eh bien, ils sont tous les deux là-dedans, mes députés... Poche de droite : le comte de

Chambord, et poche de gauche : Gambetta. Les papiers quelquefois s'embrouillent, et c'est alors un très divertissant méli-mélo de fleurs de lys et de coquelicots. Depuis trois mois, mon cher, je fais ce métier et sans la moindre fatigue... Je suis, d'ailleurs, merveilleusement aidé par mes deux patrons. Quand j'ai passé la matinée avec mon royaliste, j'ai du goût pour la république; et je me sens pris d'un ardent amour pour la monarchie, quand j'ai passé la soirée avec mon républicain... Je leur fais, à tous les deux, leur petite cuisine parlementaire; à la sauce blanche, pour le premier, et, pour le second, à la sauce tomate. Ce qui ne convient pas à l'un convient à l'autre. Jamais de restes ni de déchets! Tout s'utilise... Et puis je suis entrain de me créer d'assez belles relations dans le monde politique, dans le monde des affaires, et je vais pouvoir, un de ces jours, lâcher mes deux députés pour me lancer dans quelque grande entreprise.

Trois mois après, c'était chose faite. Je ren-

contrai mon Mussard roulant carrosse, carrosse au mois, mais carrosse cependant. Il était directeur général d'une grande compagnie de navigation à vapeur qui allait se fonder à Marseille... mais qui ne se fonda pas; si bien que mon pauvre camarade Mussard recommença, à partir de 1873, et pendant une dizaine d'années, à se présenter à moi sous les aspects les plus variés. Il fut successivement :

Directeur d'un journal de sport et de chasse;

Rédacteur en chef du *Moniteur de la pharmacie et de la droguerie*;

Remisier chez un agent de change;

Directeur d'un journal français à Constantinople;

Gérant de la Compagnie des poêles-horloges lumineux, fournissant en même temps, à des conditions inouïes de bon marché, l'heure, le chauffage et l'éclairage;

Directeur de *la Sécurité financière, journal des placements de père de famille*;

Gérant d'une société pour la désincrustation des chaudières à vapeur ;

Représentant, à Paris, d'une compagnie américaine de lampes portatives électriques et de téléphones inscripteurs notant et écrivant la parole ;

Gérant de la Société des eaux minérales de Marly-Chatel ;

Et cætera... et cætera... et cætera.

C'étaient là bien des métiers, et qui trahissaient de plus en plus le chevalier d'industrie ; cependant, malgré tout, je me sentais pour mon pauvre camarade Mussard, un fonds d'inépuisable indulgence. Il m'amusait, je le répète. J'étais émerveillé de son activité.

Il m'avait écrit de Plewna, sous le feu des canons turcs, une lettre très brillante, très gaie, très parisienne. Il m'avait envoyé de Constantinople le premier numéro de son journal français, portant en première page, ces mots : *Étienne Mussard, rédacteur en chef*. Je n'avais pas reçu le second numéro, je n'étais pas en

droit de me plaindre : il n'avait pas paru. C'était le sort ordinaire des journaux créés par Mussard ; leur second numéro paraissait rarement.

Cependant, *la Sécurité financière* avait eu sept numéros. Ils m'avaient tous été envoyés gratuitement, comme à tous les abonnés, d'ailleurs. Le journal ne coûtait rien, et le rêve de Mussard — il m'expliqua cela, un jour, avec exaltation, vers quatre heures et demie, au coin de la rue de Provence et de la rue de la Chaussée-d'Antin, — son rêve était de payer ses abonnés, de leur donner, par exemple, une prime annuelle de dix francs. Tous les six mois, en venant renouveler son abonnement, on aurait reçu cent sous.

— De cette façon-là, me disait-il, on ne perdrait pas un abonné... Ah ! si j'en arrive là, tu verras quelle publicité ! Quelle puissance financière ! Je ferai trembler la haute banque !

Mussard n'en arriva pas là... car, huit jours après, *la Sécurité financière* avait cessé de

vivre. Il est vrai que, le mois suivant, je recevais de Mussard l'avis de l'envoi également gratuit d'un poêle lumineux. Mussard me comblait. Cet avis m'avait inquiété, et j'étais fermement résolu à ne pas laisser entrer chez moi le poêle de Mussard... J'en avais fait, d'avance, présent à mon concierge, tout en lui recommandant une extrême prudence dans l'emploi dudit poêle. Les inventions de Mussard ne m'inspiraient qu'une confiance très limitée. Je savais que sa première chaudière désincrustée avait fait explosion.

Quand j'avais rencontré Mussard, pour la dernière fois, vers la fin de l'année 1882, il s'occupait de la formation d'une Société générale pour la fusion des hippodromes suburbains. Cette affaire devait lui rapporter, au bas mot, tous les ans, un demi-million.

Et il était tellement surexcité par son projet, qu'il ne songea pas à me demander vingt francs, pour lui permettre de patienter, en attendant son demi-million. Je ne reconnaissais pas

mon Mussard. Ce n'était plus lui ; il ne m'avait rien coûté. Et, depuis cette époque, pas de nouvelles de mon camarade Mussard. Plus de lampes électriques ! Plus de poêles lumineux ! Plus de journaux financiers ! Plus rien !

Faut-il l'avouer ? Mon camarade Mussard me manquait, et j'avais un certain mérite à le regretter, car, au demeurant, sa disparition était une économie pour ma bourse.

Or, le mardi 19 janvier 1886, vers sept heures du soir, je marchais le long des maisons, sur un trottoir de la rue de Téhéran, quand je vois un coupé s'arrêter devant moi, à une cinquantaine de mètres. Le cocher demande la porte. Je continue d'avancer, si bien que je suis obligé de m'arrêter pour laisser passer la voiture. Un bec de gaz m'éclairait en plein.

Au moment où le coupé franchissait la porte cochère et entrait sous la voûte d'un hôtel fort élégant, j'entends prononcer mon nom, je vois une tête se montrer à la portière. C'était mon camarade Mussard !

Il saute à bas de la voiture, vient à moi, m'entraîne tout étourdi de la rencontre, me fait monter les quatre marches d'un perron au fond de la cour, me dépose entre les mains d'un valet de pied qui, délicatement, me retire mon paletot, jette sa pelisse de loutre sur une banquette en vieux cuir de Cordoue, et me pousse dans une petitsalon tendu de velours rouge, où flambaient, à toute volée, dans une immense cheminée, quatre bûches gigantesques. Un vrai feu de millionnaire ! Et, tout aussitôt, un torrent de paroles :

— Toi ! c'est toi ! Quel misérable je suis ! Ne pas t'avoir donné de mes nouvelles, depuis deux ans, depuis que je suis riche, très riche. Je vais te montrer, tout à l'heure, un titre de trente mille francs de rente française trois pour cent et un certificat nominatif de cent actions de la Banque. Le 3 p. 100 est à 80 fr. 25 et les actions de la Banque à 5400 francs... Calcule !... Et cet hôtel est à moi ! A moi le coupé dans lequel je viens de rentrer ! A moi le cheval qui le traînait ! A moi trois autres chevaux qui sont là,

dans mon écurie ! A moi ce Meissonier, à moi ce Gérôme, à moi ce Corot, à moi ce Detaille ! A moi tout cela ! tout ! tout ! Et je ne suis pas allé te voir, te remercier, toi qui, dans les mauvais jours, ne m'as jamais abandonné ! Et je ne t'ai pas rendu tout l'argent que je te dois... Car je te dois beaucoup d'argent... Je vais te le rendre tout de suite. Ça va te faire une petite rentrée sur laquelle tu ne comptais guère. Ah ! je te permets de l'avouer... Je te disais quelquefois : « N'aie pas peur... Ton compte est bien en règle. » Tu ne me croyais pas... j'en suis sûr... Eh bien ! tu avais tort... Tu vas le voir, ton compte... et le revoir, ton argent... viens... viens...

Et, de nouveau, il m'entraîna. Moi, je me laissais faire. Nous traversons un grand salon, et, là encore, une haute cheminée et quatre grosses bûches toutes flambantes. Puis nous entrons dans un cabinet d'une somptueuse sévérité, avec une grande table de chêne couverte de dossiers, de brochures, de journaux,

une grande table qui avait l'air d'une table sérieuse, d'une table sur laquelle on devait travailler et gagner de l'argent, beaucoup d'argent.

Mussard prend un petit carnet dans un des tiroirs de ce bureau :

— Tiens, me dit-il, le voilà, ton compte... Cinq louis... cinq louis... Puis sept louis, en détail... des louis isolés... Tu m'avais diminué... Encore cinq louis... La réponse à ma lettre de Plewna... A Plewna !... j'étais à Plewna ! Quelle drôle de chose que ma vie ! Les louis isolés recommencent... Et, enfin, l'addition toute faite, total : cinquante-cinq louis... Je vais te donner onze cents francs.

Mussard alors, de ce même tiroir, extrait un grand portefeuille de maroquin noir, où étaient méthodiquement classés, par séries, un très respectable nombre de billets de banque... Et il me paye !

Oui, il me paye ! J'ai dans les mains un billet de mille francs et un billet de cent francs ! Je ne trouvais pas une parole à dire... J'étais suffoqué

par l'étonnement... Mussard alors de continuer :

— Et maintenant tu vas me faire un grand plaisir... Tu vas dîner ici... Oh ! pas d'excuses... Je te garde... je te garde... Tu es en redingote, à sept heures... Donc, tu t'en allais dîner au cercle ou au restaurant... Donne-moi la préférence ; j'ai tant de choses à te raconter. Comment j'ai fait fortune, d'abord. Et puis j'ai quelqu'un à te montrer ; nous ne dînerons pas seuls ; j'attends un personnage curieux... un général bolivien... un vrai général bolivien, qui s'appelle Moyabamba, et qui vient me parler d'une question de chemins de fer en Bolivie... Je suis sûr que tu n'as jamais dîné avec un général bolivien.

— Jamais, en effet.

— Eh bien ! ce sera pour ce soir. Il y a commencement à tout.

Mussard sonne. Un domestique paraît tout aussitôt. On se sentait dans une maison bien réglée, bien ordonnée.

— Dites qu'on ajoute un couvert.

— Oui, monsieur le comte.

Monsieur le comte ! Mussard était comte !
le comte Mussard !...

Mon étonnement devint de la stupeur, et je devais montrer un visage bouleversé, car Mussard, partant joyeusement d'un grand éclat de rire :

— Ah ! c'est vrai, mon cher, tu ne savais pas... Je suis devenu comte. On ne peut rien imaginer de plus ridicule. Mais, mon Dieu ! que veux-tu ? Cela m'est tombé du ciel, l'année dernière. J'ai rendu service à un pauvre garçon, une Altesse Royale, s'il te plait, le troisième fils d'un prince qui gouverne un État assez convenable. Il s'agissait d'une vingtaine de mille francs. Et ce jeune homme a obtenu de son père, pour moi, ce titre de comte. Cela lui a coûté moins cher que de me rendre mon argent. J'ai hésité à m'affubler de ce titre. La chose était quelque peu burlesque. Je m'en rendais bien compte ; mais, ma foi, cela ne

s'arrangeait pas trop mal avec mon nom... Mussard... le comte Mussard... J'ai sauté le pas !

J'étais partagé entre l'inquiétude et la curiosité. Je venais évidemment de pénétrer dans un monde étrange et périlleux ; mais, cependant, il était bien tentant, ce dîner entre le comte Mussard et le général Moyabamba. Si je laissais échapper une telle occasion, très certainement elle ne se représenterait pas.

La porte s'ouvrit. C'était le général !... Je n'hésitai plus... Il aurait fallu être un héros, pour avoir le courage de s'en aller. Il était prodigieux, Moyabamba.

Petit, gros, court, trapu, ramassé, des épaules d'Hercule, des yeux féroces, des cheveux blancs en brosse, une énorme moustache du noir le plus intense, une grande balafre en plein visage, un teint de brique.

Ce personnage singulier se présentait dans le costume le plus correct, en tenue de soirée, son claque à la main, des gants jaunes pincés dans le claque, une brochette de décorations à

la boutonnère, une croix de commandeur au cou avec un large ruban jaune et une plaque étoilée qui débordait, éclatante; sous le parement gauche de l'habit noir.

— Quelle tenue, mon cher général! s'écria Mussard, pour dîner ainsi en petit comité.

— Ah! ce n'est pas pour vous, mon cher coumte... C'est que je souis invité ce soir chez oune aimable coumpatriote, la belle madame Acari... Oune doit y faire oune pou de mousique, y douner oune coumédie.

Était-ce l'accent de Bolivie? ou de Marseille? ou de Toulouse? Je ne sais trop, mais, ce que je sais, c'est qu'un directeur de théâtre, rien que sur la mine, aurait offert un engagement à Moyabamba. Il me semblait que j'étais, sur la scène, au théâtre du Palais-Royal, et que j'allais jouer modestement un rôle de comparse dans un vaudeville à travestissements. Je m'attendais à faire un dîner de théâtre, avec tous les accessoires classiques : pâtés et poulets de carton, morceaux de pain d'épices découpés en

forme de côtelettes, et limonade gazeuse tenant lieu de vin de Champagne.

J'eus l'honneur d'être présenté au général, et, cinq minutes après, nous étions à table tous les trois. Le dîner n'était pas un dîner de théâtre; c'était un vrai dîner, de l'arrangement le plus simple et le plus distingué... En aucune manière, la cuisine violente et tapageuse d'un parvenu. Trois ou quatre plats seulement, des vins sérieux, un service très bien fait, rapidement, silencieusement.

Mussard était plein d'entrain et fit, presque à lui seul, les frais de la conversation. Il avait assisté la veille à une représentation de *Ruy Blas*, au Théâtre-Français. Il récita, avec beaucoup de chaleur et de mouvement, de longues tirades de Victor Hugo. Mussard était lettré... Il avait eu un accessit au concours général, en discours français.

Toute causerie, en France, aboutit forcément à la politique, et, là encore, une nouvelle surprise m'attendait. Mussard, autrefois, étalait

des opinions révolutionnaires. Il tonnait volontiers contre les classes dirigeantes. Le mot de Gambetta, sur les nouvelles couches, lui était allé droit au cœur. — Il n'était pas encore le comte Mussard. — Il parlait de faire trembler la haute banque, de briser la féodalité des grandes compagnies. De tout cela, plus trace.

Mussard déclarait que la sagesse et la modération étaient les premiers devoirs du gouvernement ; que la République était perdue, si elle ne modifiait pas sa conduite financière, si elle ne ménageait pas les grandes compagnies, si elle ne se réconciliait pas avec la haute banque, si si elle n'écoutait pas les sages conseils de M. Léon Say.

En somme, envahi par des idées bourgeoises, Mussard était devenu parfaitement raisonnable. Que voulez-vous ? Il avait cent actions de la Banque dans son portefeuille et trente mille livres de rente sur le Grand Livre.

Pendant que j'écoutais ce très sage exposé financier de mon camarade Mussard, Moya-

bamba ne soufflait mot, si ce n'est pour laisser échapper, de temps en temps, cette exclamation retentissante : « Parrrfait ! parrrfait ! parrrfait ! »

Le général mangeait, mangeait, mangeait, et buvait, buvait, buvait, plus encore qu'il ne mangeait. Jamais je n'avais vu tant manger, et jamais tant boire. Le spectacle était intéressant.

De la nuance rouge brique, le général était passé à la nuance rouge cerise, puis à la nuance cramoisie. Il s'alourdissait, s'arrondissait, se tassait sur sa chaise. Un gros bourrelet de chair écarlate s'épaississait autour de sa cravate blanche et de son ruban de moire jaune. Le général me paraissait avoir atteint son extrême limite de tension et de dilatation. Je me disais : « Il va éclater ! »

Il n'éclata pas, mais il eut toutes les peines du monde à faire le trajet de la salle à manger au petit salon. Moyabamba ne marchait plus, il roulait. Il s'effondra dans un fauteuil, au coin du feu. Mussard se mit à faire lui-même

le café, à la turque. Il avait tous les talents.

Et lorsque, préparé par ses mains, le café fuma dans les tasses, Mussard, dans un état de parfaite béatitude et d'aimable excitation, me raconta comment, après tant de jours difficiles, la fortune, un beau matin, par caprice, lui était venue.

— Ah! me dit-il, ça allait mal, très mal, aussi mal que possible, et, pour la première fois de ma vie, j'éprouvais un sentiment de lassitude et de découragement, lorsque, vers le commencement de décembre 1882, je rencontrai sur le boulevard notre camarade Bernier... Tu sais... Bernier... l'auteur dramatique... Nous nous promenons, pendant cinq minutes, entre les Variétés et le passage des Panoramas. Bernier me raconte qu'il fait répéter une revue de fin d'année sur un théâtre de genre, et que la pièce doit être jouée dans la seconde quinzaine de décembre. Je lui demande un fauteuil pour la première; il me le promet... Au moment où j'allais quitter Bernier, vient à

passer Lamblin... Tu n'as jamais entendu parler de Lamblin? Non?... cela m'étonne... Un garçon très intelligent, très actif, le directeur d'une banque d'émission qui venait de ancer, coup sur coup, avec un succès étourdissant, trois ou quatre affaires de mines et de charbonnages. Je connaissais ce Lamblin, pour être allé l'entretenir, le mois précédent, de la création d'une grande imprimerie générale, administrative et financière... Une affaire admirable qui n'avait pas pu s'arranger... Un peu de chartreuse, général?

— Voulontiers...

— A peine Bernier avait-il le dos tourné, que Lamblin venait à moi : « Ce monsieur que vous quittez, je ne me trompe pas, c'est bien Bernier, le vaudevilliste? — Lui-même... — Et vous le connaissez? — Intimement. — Ah ! vous pouvez me rendre un service inappréciable... Votre ami est l'auteur d'une revue de fin d'année qui sera représentée dans trois semaines? — Oui. *Oh ! là ! là ! qu'c'est bête !* —

Parfaitement... Eh bien, un des rôles de la pièce, le *Ballon captif*, n'est pas encore distribué. Les auteurs hésitent entre Clotilde Servat et Virginie Ringlard... Comment peuvent-ils hésiter ?.. Clotilde est une merveille d'intelligence et de beauté, tandis que mademoiselle Ringlard!!! » Encore un peu de chartréuse, général ?

— Voulontiers...

— « Ils hésitent cependant, continue Lamblin. Eh bien ! faites avoir le rôle à mademoiselle Servat, et, si je puis vous être bon à quelque chose, vous pourrez, mon cher ami, disposer de moi en toute circonstance. » Il m'appellait son *cher ami*... Lui qui me connaissait à peine... Ce que c'est que d'être pincé !... Bernier m'avait dit qu'il s'en allait à l'Ambigu... Je cours, je le rattrape devant la porte Saint-Martin, et, un quart d'heure après, Clotilde Servat avait le rôle du *Ballon captif*.

— Clotilde Servat, dit le général, je la counais, oune petite broune. Elle a joué la

coumédie au théâtre des *Menous-Plaisirs*.

Et, perdu dans la fumée d'un énorme cigare, ce général bolivien, qui connaissait Clotilde Servat et le théâtre des *Menous-Plaisirs*, se versa un nouveau verre de chartreuse, le quatrième ou le cinquième.

— Le soir même, continua Mussard, j'étais nommé, chez Lamblin, chef du service de la publicité, avec six mille francs d'appointements. A partir de ce jour, tout m'a réussi... Et voilà pourquoi j'ai mis là, sur ce panneau, à la place d'honneur, cette aquarelle de Grévin qui représente Clotilde Servat dans le *Ballon captif*... Elle y fut chutée, d'ailleurs... La publicité, c'était mon élément; je montrai des qualités de premier ordre; je rédigeai une douzaine d'articles de réclame anecdotique, de réclame déguisée, qui étaient des chefs-d'œuvre du genre et qui sont restés classiques. Lamblin me prit en amitié. Il porta mes appointements à douze mille, puis à vingt mille francs, et enfin il me donna un intérêt dans sa maison, après

une grande victoire remportée par moi, par moi seul. Un véritable coup de génie ! Tu vas en juger... Nous étions en train de lancer une affaire de mines d'or au Congo. Ça n'allait pas. La souscription devait s'ouvrir le 23 avril 1885, pour être close le 26. Nous avions fait une publicité effrénée... et le tout en pure perte. Dix jours seulement nous séparaient de la souscription ; nous sentions qu'il n'y avait pas d'élan, que la province ne bougerait pas, et, sans la province, on ne peut rien faire. En somme, on ne croyait pas à nos mines du Congo, et on avait tort de n'y pas croire ; elles existaient ; il y avait même de l'or dedans... En quelle proportion ? Nous ne savions pas trop, mais il y en avait. « Nous marchons à un fiasco, me disait Lamblin, il faudrait quelque chose pour réveiller le public, il faudrait une idée ! » *Il faudrait une idée !* Cette phrase, depuis deux jours, me dansait dans la tête, lorsque, passant dans les environs de la Madeleine, je vois venir à moi un nègre extraordinaire, avec un vieux

pantalon marron, un chapeau de paille et des pantoufles de tapisserie. Ce nègre s'arrête, me regarde et s'écrie : « Moussou Moussard ! » C'était Loulou... mon petit groom... Tu dois te rappeler?...

— Oui, oui, je me rappelle...

— Il y a des illuminations subites... Une pensée, comme un trait de feu, traverse mon esprit... Loulou! Il est du Congo! Et le surlendemain, Loulou, transformé en nabab africain, Loulou, sous le nom de Maroko, était somptueusement installé au Grand-Hôtel, dans l'appartement des souverains. Loulou, à la satisfaction des badauds, se prélassait sur le balcon du premier étage, au coin de la place de l'Opéra. J'avais trouvé, chez un grand loueur, au fond d'une remise, une berline déplorablement somptueuse, qui avait servi pour un mariage royal à l'étranger... C'est là-dedans que Loulou allait au bois, aux courses; il avait un succès prodigieux et recevait, tous les matins, cent demandes de secours et vingt-cinq décla-

rations d'amour. Loulou était plein d'intelligence et de finesse. Je lui avais fait la leçon. Il donnait audience aux reporters et leur parlait avec enthousiasme de nos mines d'or du Congo. La presse entière s'est occupée de mon nabab, et, par ricochet, de notre émission. Nous avons eu, de la sorte, des réclames gratuites, sans bourse délier. Bref, notre souscription a été couverte trois fois... Le lendemain, Loulou disparaissait. Il s'est engagé à ne jamais revenir à Paris. Nous lui servons, Lamblin et moi, une petite rente de trois mille francs qu'il a bien gagnée. Il vit tranquille à Périgueux. Je crois même qu'il s'y est marié avec la gérante d'un hôtel garni.

J'étais mal à mon aise, positivement mal à mon aise... Je ne pus retenir un mouvement.

— C'est drôle... hein? me dit Mussard.

— Oui, très drôle, et même un peu trop drôle.

— Ah! mon cher, il faut voir les choses à un certain point de vue. Les affaires sont les af-

fares... Avant tout, il faut réussir. Et nous avons réussi, nous avons échappé à un danger terrible : manquer une émission... Cela pouvait tuer la maison qui avait des actionnaires. C'était notre devoir de penser à nos actionnaires. La maison a gagné quinze cent mille francs sur les mines du Congo, et, depuis, pas un accident, pas une fausse opération. Et, en ce moment même, bien que les affaires soient plus que languissantes, nous trouvons moyen de ramasser un peu d'argent. Nous avons porté tous nos efforts sur les eaux minérales. Cela va toujours, les eaux minérales... Nous avons lancé cinq ou six sources alcalines ou ferrugineuses. Pleinement inoffensives, je te le jure; elles ne feront, à personne, ni bien ni mal. Nous pelotons, en attendant partie; nous ne faisons plus d'affaires risquées, plus d'affaires périlleuses. Nous sommes en position de choisir, maintenant... C'est une force, cela. Et puis l'actionnaire français a été échaudé... L'argent devient craintif... C'est pour cela, mon cher général,

que je crois bien que nous ne pourrons pas nous charger de l'émission de vos chemins de fer boliviens. J'en ai parlé, aujourd'hui, à Lamblin ; il n'a pas confiance.

En entendant parler de ses chemins de fer boliviens, le général avait dressé l'oreille, et, sortant brusquement de sa torpeur.

— Pas counfiance ! s'écria-t-il, pas counfiance ! Oune affaire superbe ! Oun souccès assouré !

— Affaire superbe, répondit Mussard, c'est possible... succès assuré, c'est douteux, plus que douteux. On ne peut, aujourd'hui, demander cinquante millions à l'épargne française pour les chemins de fer de Bolivie... La France gaspille, en ce moment, tant d'argent à l'intérieur, qu'elle ne peut plus en gaspiller au dehors.

— C'est doumage ! c'est grand doumage ! L'affaire était bonne... j'aurais voulou pouvoir vous mettre dedans.

— Me mettre dedans ?

— Je veux dire vous mettre dans l'affaire...

quand oune ne parle pas bien oune langue, oune se trompe quelquefois... oune dit ce que l'oune pense...

— Comment, ce que l'on pense?

— Je me souis encoure trompé... ce que l'oune ne pense pas... La Boulivie... C'est un pays étouonnant, un pays couplètement inex-plouré. Il y a de tout en Boulivie, de tout... de de tout... de tout... de l'our, de l'argent, du couivre, des fourêts... Je la counnais à fond, la Boulivie. Je l'ai parcouroue dans tous les sens. J'y ai fait la guerre pendant vingt ans... La guerre étrangère, la guerre civile... Oh! la guerre civile! la plous frouctoueuse, la plous loucrative de toutes... Parce que là, tout est permis, tout est bien, tout est hounorable... On est autourisé à tout faire au nom des intérêts soupérieurs de la poulitique... On fabrique de la fausse mounnaie... on arrête des diligences... Vous autres, j'en souis sour, vous n'avez jamais arrêté de diligence... Il n'y a rien de plous amousant. Quand on entend les gre-

lots des moules, on ressent oune émoution !... En ce moument, la Boulivie est tranquille, et le gouvernement est pouissant. Rien à faire de ce couté. C'est pour cela que j'ai pensé à me counsacrer à des affaires commerciales et indoustrielles. Les révoloutions sont plous proufitables, je le sais ; mais, quand elles ne vont pas !... Ah ! les révoloutions ! C'est oune insouurrection qui m'a fait coulounel ; oune autre m'a fait counquérir mes épauettes de général ; oune autre enfin m'a valu cette découration, la plous haute récoumpense qui pouisse être dounée à oune souldat !

Et le général nous montrait le crachat étoilé qui resplendissait sur le drap noir de son habit.

— Regardez-la cette découration, elle est là bien soulidement cousoue à mon habit noir... Eh bien ! cette découration a cela de particoulier, que, si je coumets la moindre indélicatesse, si je fourfais à l'hounnour, elle toumbe, elle toumbe d'elle-même !... Cela doit vous rassouler sour l'affaire que je vous proupose...

Mon malaise se changeait en peur sérieuse. Je regardais la porte ; je croyais, à tout moment, la voir s'ouvrir, pour laisser entrer les gendarmes. Je tremblais d'être pris dans un coup de filet. Je me levai... J'alléguai un rendez-vous et, malgré la résistance de Mussard, je réussis à m'esquiver.

Voici des sergents de ville, des tramways, et de petits fiacres jaunes. Il me semble que je me dégrise au grand air... que je redeviens moi... que je rentre dans la vie réelle, au sortir d'un rêve fou.

Le trouble et le doute sont dans mon esprit... J'ai peut-être dîné tout simplement au cercle... je me suis endormi dans un fauteuil... et c'est dans un songe extravagant que j'ai vu le comte Mussard et le général bolivien... Mais, tout d'un coup, je pense aux onze cents francs... Si les billets de banque sont là dans ma poche, c'est bien chez Mussard que j'ai dîné!... Et les voilà tous les deux.. celui de mille et celui de cent francs.

Une boutique de changeur était encore ou-

verte sur le boulevard. J'entre, et, m'adressant au commis qui lisait son journal, derrière son petit grillage :

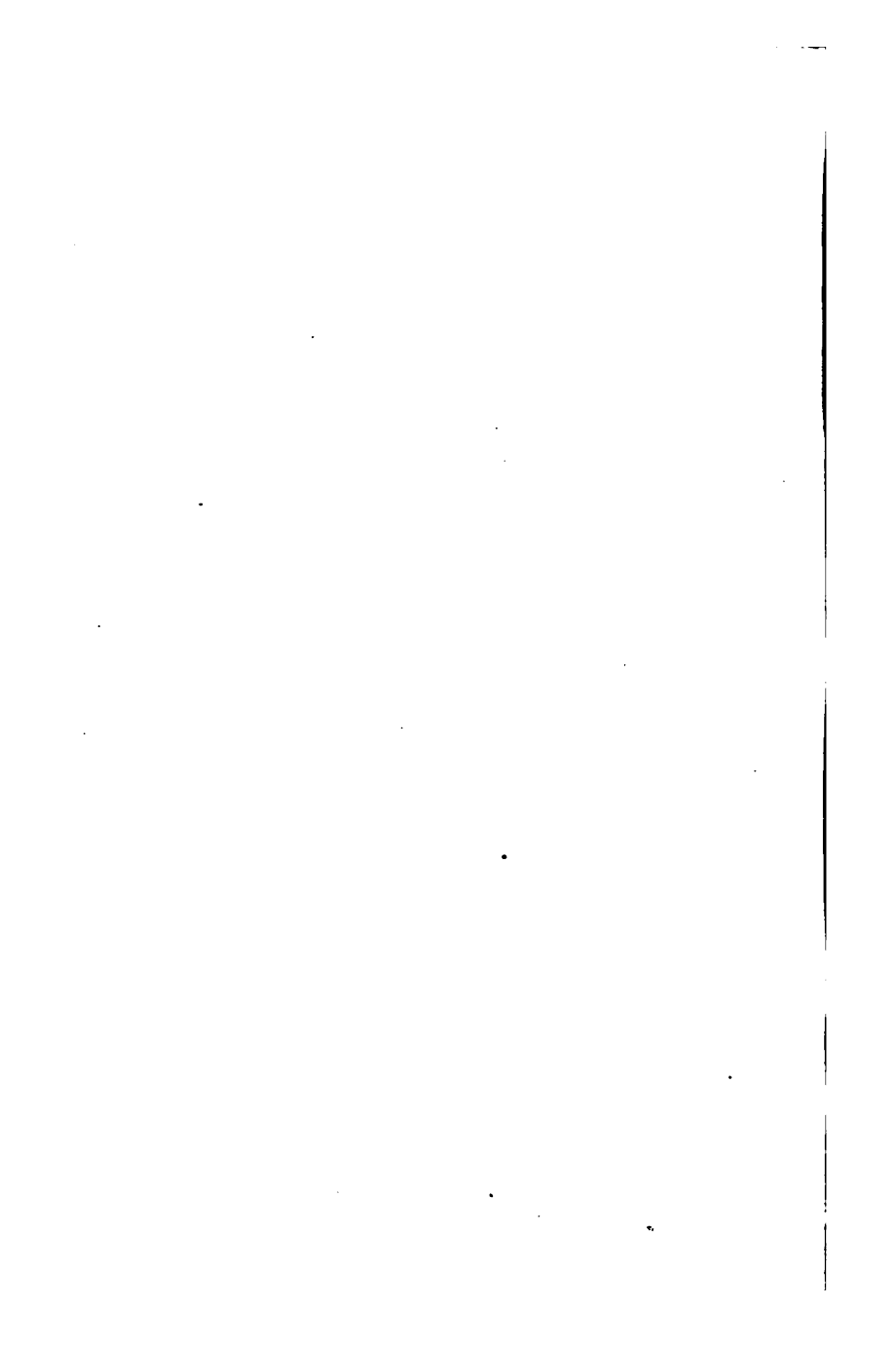
— Pardon, Monsieur, ce n'est que pour un renseignement... Pourriez-vous avoir la complaisance d'examiner ces billets et de me dire si ce sont là de vrais billets de banque?

Le commis me regarda d'un air étonné; il prit les billets, les palpa, les mania, les retourna, puis, me les rendant :

— Ils sont excellents, me dit-il.

— Merci, Monsieur, c'est tout ce que je voulais savoir.

J'avais dîné chez le comte Mussard, mais je n'y dînerai plus.



TABLE

PRINCESSE.....	1
UN GRAND MARIAGE.....	130
LES TROIS COUPS DE FOUDRE.....	197
MON CAMARADE MUSSARD.....	255